

LES CARNETS  
D'UN MÉDECIN  
DE VILLAGE



*recueillis par*  
*Louis Desattre*

---

• BRUXELLES •

1910

Delattre

Les  
Carnets  
d'un  
Médecin  
de  
Village

PRIX  
FR. 3



a René Lyp ,

bien sûr en met

Louis Dela Thé

Juil<sup>h</sup> 1910 -



\* LES CARNETS  
D'UN MÉDECIN  
DE VILLAGE \*

## DU MÊME AUTEUR

- CROQUIS D'ÉCOLIER, 1 vol., Mons.  
CONTES DE MON VILLAGE, 1 vol., Bruxelles.  
LES MIROIRS DE JEUNESSE, 1 vol., Bruxelles.  
UNE ROSE A LA BOUCHE, 1 vol. (Lamertin), Bruxelles.  
MARIONNETTES RUSTIQUES, 1 vol. illust. par Rassenfosse  
(A. Bénard), Liège.  
LA LOI DE PÉCHÉ (roman), 1 vol. (Mercure de France), Paris.  
AVRIL, 1 vol. (Lamertin), Bruxelles.  
LE ROMAN DU CHIEN ET DE L'ENFANT, 1 vol. (Dechenne),  
Bruxelles.  
LE JEU DES PETITES GENS, en 64 contes, 1 vol. illustré par  
G. Lemmen (A. Bénard), Liège.  
FANY, comédie en 3 actes, 1 vol. (Belgique artist.), Bruxelles.  
LA MAL VENGEÉE, comédie en 2 actes, 1 vol. (ibid.).  
LE JARDIN DE LA SORCIÈRE, 1 vol. (Dechenne), Bruxelles.  
LE PRINCE GRENOUILLE, 1 vol. (ibid.)  
LE PAYS WALLON, 1 vol. (ibid.).

## A PARAÎTRE :

- CONTES D'AVANT L'AMOUR, 1 vol., Belgique artist., Bruxelles.  
LE PARFUM DES BUIS.  
L'HERBE ET LA FEUILLE.  
TRIMOSETTE.  
PETITS CONTES EN SABOTS.  
LES PANSES-BRULÉES.  
LE THÉÂTRE DU POULAILLIER.

LOUIS DELATTRE

---

❁ LES CARNETS  
D'UN MÉDECIN  
DE VILLAGE ❁



BRUXELLES  
ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES  
DECHENNE ET C<sup>ie</sup>, 20, RUE DU PERSIL.

LIÉGE.  
IMP. LA MEUSE.



A HUBERT KRAINS  
ET HUBERT STIERNET,  
*ce livre est amicalement dédié.*

L. D.

*Le plus haut point de culture d'un médecin n'est pas atteint quand il connaît les meilleures méthodes modernes, qu'il y est exercé et qu'il sait faire ces conclusions rapides par quoi les diagnosticiens sont célèbres ; il lui faut, en outre, avoir une éloquence qui s'accommode à chaque individu et lui tire le cœur du ventre.*

(NIETZSCHE).

NOTICE SUR LE D<sup>r</sup> J. P. ROSE.



MLPO 28133 SDL

*Notice sur le Docteur J. P. Rose.*

Je n'ai connu le Docteur Rose que dans les dernières années de sa vie.

C'était un petit gros homme, carré d'épaules, de corps épais. Ses cheveux demeurés abondants, taillés courts, et sa barbe frisée d'un blanc étincelant augmentaient encore l'impression de santé, de netteté fraîche que donnaient, à sa physionomie. ses joues rouges et son grand front uni. Il avait des oreilles étrangement hautes et étroites, un long nez charnu du bout. Quand il parlait, de sa bouche édentée on voyait poindre le bout de sa langue qui venait lui mouiller les lèvres.

Il s'était fait opérer de la cataracte à soixante-dix ans passés, et portait à demeure de larges lunettes rondes à verres épais qui montraient, comme derrière des loupes, ses pupilles étrangement grossies.

Il ne manœuvrait qu'avec difficulté son torse musclé et son gros ventre sur ses courtes jambes. Comme il était cependant demeuré fort allant et vif, il semblait toujours au moment de chavirer, emporté par ses mouvements trop brusques, et mal soutenu sur les triples semelles chaussant ses pieds courts, ronds, pesants comme des boulets.

En marchant, il tâtait le pavé du bout de sa canne de chêne avec un geste d'aveugle. Les soirs d'hiver, pour peu que la neige fût tombée, la femme du cabaret où il avait bu son dernier verre le reconduisait, bras dessus bras dessous, jusqu'à sa porte, en le faisant trotter comme un enfant qu'on pousse malgré lui à l'école.

Voilà ! Le docteur Rose, ainsi, présentait souvent le plus bizarre mélange d'indomptable indépendance et de soumission enfantine. C'est qu'en réalité, à chaque instant,

l'univers était, pour lui, divisé en deux compartiments parfaitement étanches.

D'un côté, il y avait la pensée qui, en ce moment exact, occupait son esprit; de l'autre, toutes les choses généralement quelconques peuplant la création, ses pieds et ses mains compris.

Je l'ai vu, au cours d'une discussion passionnée, demander l'aide de son adversaire pour rentrer chez lui; et titubant sur ses pieds sans force, la main dans la main de son guide, continuer d'accabler son adversaire d'arguments qu'il lui faisait scander du bras même qui le portait.

..

Le docteur avait exercé durant plus de soixante ans. Pourtant, sa curiosité scientifique n'était point lassée encore. Je ne l'entendis jamais nier rien, et fus souvent étonné de l'aisance avec laquelle il retrouvait, dans la Philosophie de son auteur favori, Auguste Comte, la prévision des plus extraordinaires découvertes de nos jours.

Alors, il riait. Car il était, avec tant de joie, et presque systématiquement, libéré de tout système !

Un jour, il me fit lire une brochure qu'il avait composée jadis, dans les premiers temps de sa pratique : « *La médecine sera mathématique* ».

Nous ne sommes plus habitués à ces mouvements de logique ardents et enthousiastes comme des « Marseillaises ». Aussi demeurai-je un instant abasourdi sous ses axiomes : « Les sciences médicales sont des sciences... Les sciences médicales ne peuvent, en fait ni en droit, se distinguer des autres sciences au point de vue de leurs méthodes... Les sciences de la vie constituent une partie de la mécanique... La mathématique doit fournir le langage à la médecine, comme elle le fournit de reste à toute la mécanique... ! »

« Hé ! Rassurez-vous, » me dit-il, quand je lui parlai de sa brochure. « Je n'ai jamais voulu assujettir la vie de personne à des idées quelles qu'elles fussent. Et Dieu m'en garde, encore moins à mes croyances ! »

Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, dans ce



qu'il appelait gracieusement les simples jeux de son esprit, je distingue que le Docteur Rose avait prévu le vaste mouvement biochimique qui est en passe de renouveler la médecine.

Mais il est mort ; et tout savant qu'il ait secrètement été, je ne veux, je ne puis encore me reprocher de ne l'avoir écouté qu'avec ce ravissement joyeux dont on suit les tout petits enfants.

Il était d'une naïveté, d'une honnêteté, d'une fraîcheur d'âme délicieuses. On voyait que cet homme goûtait, comme le bien suprême, le jeu de la vie pure de toute crainte.

Il affichait les choses qu'il avait ratées avec autant de plaisir que celles qu'il avait le plus complètement réussies. Il gardait toujours un éclat de rire de la plus vivace ironie pour saluer les plus mal tombées.

« Nos pensées, disait-il, sont de petits couteaux que nous tâchons d'insérer entre les blocs informes des choses. Nous les savons, eux, si fragiles, et elles, si pesantes!... Allons-nous nous étonner, ou nous désespérer d'en briser quelques-uns à l'usage ?..

Aiguisons à nouveau nos petits couteaux ébréchés !

» Et le semeur, aux mains pleines de froment, sépare-t-il chaque épi mal venu, et prend-il chaque sottie herbe pour une injure ?... D'un coup d'œil il contemple tout son champ ! »

. . .

Au surplus, Dieu sait combien le docteur Rose en avait manqué, de ces expériences, lui qui avait mis tant de son plaisir à suivre la marche de ses idées dans la réalité.

Il appelait son grenier : le musée de ses boulettes et la table de matières de ses erreurs. Sous les poutres de chêne roux des combles, il fallait l'entendre éclater de son gros rire saccadé et ventru, quand il exhibait les ruines de ses baignoires à siphons, ses pétrins hydrauliques, ses forceps à traction automatique, ses moulins à carottes et à citrouilles, ses chaufferies à la chaux vive pour la culture des melons. Que sais-je ?

Tout cet hétéroclite bazar lui rappelait avec joie, disait-il, l'époque de sa jeunesse où les idées lui sortaient du cerveau comme

des champignons à chapeaux ronds et vernis... Il s'en amusait comme un arbre doit s'éjouir de voir éparpillés, au plus large, l'infinité des germes qu'il eut tant de plaisir à tirer, des forces obscures de la terre, au soleil de ses fleurs.

Aussi parlait-il peu des déboires de son métier. Il y avait connu, comme tout médecin, les succès et l'ingratitude ; les chaudes reconnaissances et les haines stupides.

« Le public est un individu mineur et indocile », disait-il, pour tout expliquer.

Cependant et par simple respect pour un de ces « mineurs », il avait, en certaine occasion, passé plusieurs jours en prison pour avoir refusé de se plier à je ne sais quelle tracasserie administrative.

« La médecine » avait-il dit, sur la selle, aux juges de Charleroi, « est une science secrète qui n'admet aucune intrusion légale. »

Depuis qu'il était rentré, cueilli à la geôle par la musique du village, il aimait à se moquer des hommes de loi : « les plus ignorants et les plus tranchants des hommes. »

Je le vois encore se traînant à quatre pattes dans son jardin, vêtu de nippes innombrables, le nez dans la terre, dorlotant ses citrouilles énormes à la peau dorée, tachée de psores, sous des aspects inquiétants de ventres malades. Il les soulevait avec des gestes délicats, du bout de leur queue poilue. Il les étalait, sur de vieux plats ébréchés, à l'abri de la vermine et de l'humidité, avec le soin qu'il eût mis à un pansement.

« Vous voyez cette courge, *cucurbita melopepo* ? me disait-il. Elle est baroque, comique, indécente ! Contemplez cet appendice !

» Que ferait ici un moraliste ? Il couvrirait ma courge de son mouchoir, comme attentatoire à son idéal des citrouilles... Et voilà le fruit pourri au bout du mois.

» Et le juge ? Il la couperait comme non conforme, et la jetterait au fumier des lapins...

» Et l'avocat ?... Ah ! l'avocat ! » Ici le docteur Rose se relevait droit sur ses genoux pour rire plus fort, de son rire sauvage : « L'avocat, si laide, si hideuse, si indécente que cette courge déformée parût à ses yeux,

il se mettrait à genoux devant, la baiserait goulument et la sucerait plate comme une chique !

» Mais nous, attendons ! Nous savons que ce qui la rend singulière et scandaleuse aux yeux des régents de consciences cornichonnesques et citrouillardes, c'est la simple prééminence de la partie de son écorce qui dominait la cicatrice du calice. Laissons-la grandir telle quelle. Nous pouvons encore obtenir, avec l'été, une courge de belle couleur orange, qui nous ravira et nous récompensera de l'avoir soignée et laissée vivre ! »

Ainsi, dans ses loques rapiécées et ses sabots, entre les quatre murs égrettés de giroflées de son jardin dominant les toits violets de la villette, il me figurait une manière de petit dieu rustique, innocent et moqueur, tout barbouillé encore, sous son poil blanc, de la sève première de la vie, et même ivre un peu du vin acide des choses qui viennent de naître.

. . .

Le docteur Rose avait été marié durant quelques années. Il avait perdu sa femme

et ses enfants fort jeunes. Il n'en parlait jamais et n'avait point tenté de recommencer un nouveau foyer.

Considérerait-il la vie de famille comme une institution parfois un peu étroite pour le curieux d'humanité qui possède un microscope et un abonnement à la Revue philosophique ?

Quoi qu'il en soit, il n'eut jamais, devant moi, une larme de regret pour le passé de son cœur. La vie des êtres les plus infimes et les plus pauvres, comme des plus beaux aussi, ne le ravissait-elle pas trop complètement pour qu'il désirât en posséder en propre et en assujettir aucun à son usage exclusif ?

« L'amour est un oiseau de passage, disait-il. Je l'ai rarement vu vivre en cage dans les maisons. Les vrais hommes meurent de ce qui fait le bonheur des vraies femmes : d'être assujettis. Eux, il sont faits pour l'aventure, et elles pour serrer des enfants dans leurs bras. Qu'on donne la direction de la famille à la femme ; et qu'on rende, à l'homme, la liberté.

— Encore n'auriez-vous pas raison, au

moins êtes-vous logique avec vous-même ! lui répondais-je. Vous êtes l'homme de toutes les libertés !

— Parfaitement. Jusqu'à notre profession, je voudrais la voir ouverte à tout le monde. Pas de monopole ! Soigne les malades qui veut. A celui qui souffre, de choisir son médecin. S'il hésite, pour faire traiter son foie, ou ses reins, entre sa femme à journée et un homme de science, tant pis pour lui ! Je donne ma tête à couper si cette liberté de l'exercice de la médecine n'est pas la ruine définitive des rebouteux. »

. . .

Dans ses dernières années, il ne pouvait plus guère se servir de ses yeux. J'allais souvent, sous les berceaux de sa cour, lui lire quelque nouveauté.

Un jour, après le chapitre du papillon « Grand-Paon » des « Souvenirs entomologiques » de Fabre, d'Avignon, il me dit, d'une voix tremblante, tandis que de grosses larmes descendaient dans sa barbe :

« Je suis confondu d'admiration ! Certes, je savais déjà qu'il n'est rien qui ne vaille un

sourire d'adoration... Mais, tirer de ces bestioles des observations aussi simples, aussi prodigieuses, cela me dépasse! Si j'avais encore l'usage de mes pieds, je partirais vers le vieux Fabre. Je voudrais regarder, dans ce visage que vous me dites ridé comme un masque japonais, sous ces paupières rougies, les ingénus et fidèles miroirs qui ont suivi l'aventure merveilleuse de la vie au plus profond des plus muettes créatures.

» Un Anglo-Saxon, de la masse de faits recueillis par le naturaliste, combien eût-il engraisé de sectes religieuses? Quel énorme traité de philosophie en eût tissé un Allemand? Mais lui, le Français, il conserve pure de tout calcul, la clarté de son esprit.

» Tenez! quand je le vois en pensée, à genoux, en son clos de Vaucluse, devant les bousiers, les osmies, les scorpions qui célèbrent l'amour et la lumière, il m'évoque le souvenir de quelqu'un de ces Princes-vieillards d'Homère, au moment où, assis sur les tours de la porte Skée de Troie, ils voyaient passer Hélène. Et ils se disaient l'un à l'autre à voix basse :



— Certes, il est juste que les hommes subissent tant de maux, et depuis si longtemps, pour une telle femme, car elle ressemble aux déesses immortelles par sa beauté! »

» Oui, je vois Fabre l'octogénaire se lever sur les genoux, dans ces pierrailles de Provence où il a étudié, soixante ans, les bestioles méconnues que nous écrasons sous nos pieds. Je le vois! Près de remettre son âme dans l'Enigme splendide de la Création, il s'écrie: «Amour! Lumière! L'amour, c'est la lumière! »

» Il est bien vrai! Une fleur irradiant ses parfums et ses couleurs; un insecte qui lutte et meurt pour assurer la subsistance de larves qu'il ne verra point; une mère qui se sacrifie pour son enfant; un guerrier qui tombe pour son roi, n'est-ce point toujours la même divine chose qu'ils accomplissent?

» Ah! quand je fume ma petite pipe de terre, sous la tonnelle de mes vignes en fleurs, après un de ces beaux chapitres de science moderne, je sens mon âme monter au ciel ainsi que jadis elle s'élevait sans doute, sous les voûtes de la plus belle église.

Je me sens fondre et me perdre comme la buée du ruisseau au soleil du matin.

» Ah ! qu'il est doux de passer... Qu'il fera bon mourir, pour qui a vécu dans le plaisir et la volupté de chaque jour !

» Savez-vous, à mon sens, pourquoi nous sommes au sommet de la civilisation ? Parce que, depuis quelque dix ou vingt ans, nous osons, même nous, les hommes d'étude et de réflexion, et sans arrière-pensée de religion, d'intérêt ou de politique, nous osons vivre tels que nous sommes, joyeux, sans remord, sans espérance !... C'est la biologie, retenez-le, qui a fait cela !

« Toute nécessité a sa loi. . Donc il y a autant de lois que de créatures. » A la société froide des logiciens, va succéder une société réchauffée à l'Évangile chaleureux des naturalistes ! Je suis bien heureux, pour ma part, d'avoir entrevu parfois le nouveau Fils de l'homme, dans la foule où il fait ses miracles.

» Je n'ai pas d'héritage à vous laisser, mon ami ; et je prêche mal. Mais retenez ceci, qui vaut bien quelques pièces d'or et un sermon : C'est qu'il n'y a qu'une obliga-

tion pour ceux qui vivent. Respecter la vie ! Il faut s'entr'aider !... D'abord se donner la main ; et puis ensuite lutter, s'il est besoin.

» Dans ma profession, j'ai observé à peu près tout ce que les hommes peuvent montrer d'eux-mêmes. Eh bien, c'est très beau !

» Même tombées, je vous assure que les roses valent la peine d'être doucement recueillies. Je vous assure que souvent leur parfum a gagné, dans la nuit, au pied du rosier, une tendresse pathétique que n'ont point celles écloses de ce matin... »

M. Rose est mort, un jour du printemps de l'an passé, en quelques heures.

On frappe, un matin, à sa porte. Il y va lui-même pour ne point déranger sa vieille bonne, occupée ailleurs. C'était un voisin, le maréchal-ferrant, sale et noir, les bras nus. Il pousse le docteur Rose dans le corridor et lui crie :

« N'avez-vous point honte, vieux voleur, de m'envoyer, encore une fois, une note de vingt francs pour ma femme qui est morte depuis si longtemps ?

— Mais quand donc est-elle décédée au juste, votre femme, maréchal ?

— Au mois de mars 1906. Vous le savez bien !.. Voilà votre reçu de vingt francs...

— De quelle date, s'il vous plaît ?

— Qu'est-ce que ça fait ? Il est de 1906.

— Voyez le mois, tout de même... N'est-ce pas, il est de janvier ?... Vous avez payé vingt francs pour mes honoraires de l'année d'avant, pour 1905... Vous comprenez ? Ma nouvelle note, c'est pour la dernière maladie de votre femme.

— T'as menti ! J'ai payé ! » recommence l'homme. Il saisit le vieillard à la gorge et lui cogne la tête au mur. La servante accourt aux cris, agrippe la brute par les moustaches et le nez, et le repousse à la rue, sous une ruade de coups de pied dans le ventre qui le fait hurler comme un chien en se tordant sur le pavé. La porte fermée, elle prend son maître à pleins bras et le couche sur le canapé.

Mais la secousse avait été trop forte. Le cœur frappait dans la poitrine du vieillard comme une horloge dont le ressort est brisé. Toute l'après-dîner, M. Rose secoua

la tête. Une singulière tristesse se peignit sur ses traits. Il ne prononçait pas un mot. Ses extrémités se refroidirent. Sur le soir, il mit avec beaucoup de difficulté sa main dans sa poche, en tira son trousseau de clefs et le jeta au milieu de la chambre en disant :

« Eh bien, marchons ! »

Et il mourut.

Sa maison fut vendue. Ses meubles, ses livres, ses bizarres engins, dispersés aux enchères publiques.

Je me souviens que la vieille servante, à la vente, demanda qu'on ne haussât point le prix de certaines boîtes de zinc qu'elle voulait racheter. C'étaient deux hautes bottes, où elle avait longtemps aidé au docteur Rose à donner les bains électriques aux malades. Il paraît que la vieille, rentrée au village, continue avec succès leur pratique, dans son petit cabaret de la place.

J'ai acquis quelques livres de mon ami. Parmi eux étaient glissés certains carnets de papier jauni où M. Rose avait griffonné, au jour le jour, des notes sur quelques épi-

sodes de sa vie médicale. Ce sont ces observations que j'ai remises ici sur pied, du mieux que j'ai pu.

Je voudrais que ces pages, en leur simplicité, rappelassent le souvenir du vieux médecin de mon village; du D<sup>r</sup> Rose au cœur tendre et naïf, qui, dans l'air vif de notre Wallonie, avait visité tant de pauvres gens, aimé de cœurs souffrants, discuté d'idées généreuses et tant, aussi, fait pousser de fleurs au fond de son vieux jardin de l'esplanade...

. . .

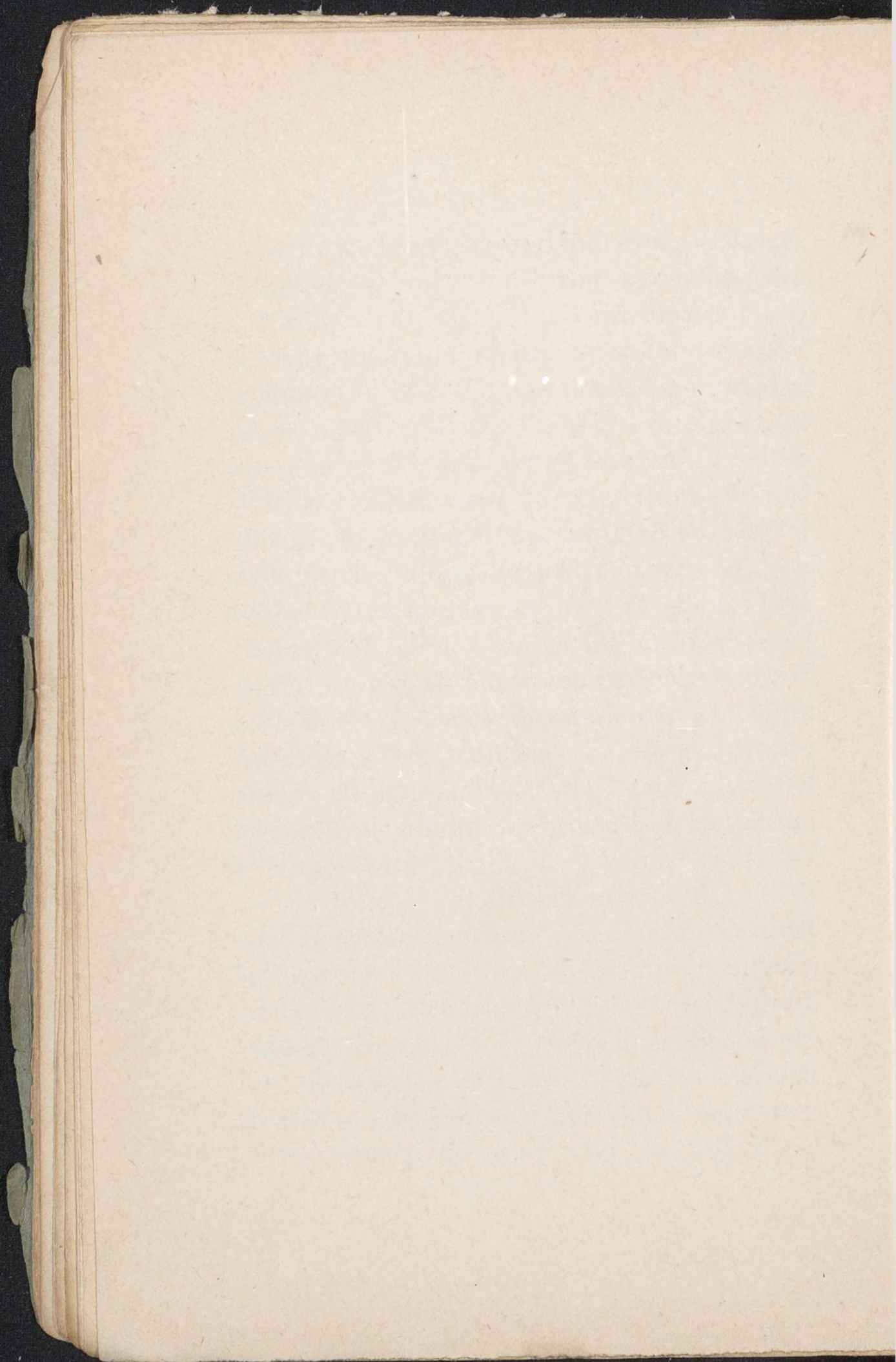
Le Docteur J. P. Rose était décoré de la Médaille des Epidémies et de la Croix civique de deuxième classe. Il était membre fondateur de la Société régionale de Médecine de Charleroi.

. . .

*Bibliographie des Œuvres du Docteur J. P. Rose.*

1848. La médecine sera mathématique. (Jamar, Bruxelles). — 1850. Description d'un forceps automatique nouveau. Avec planches. (Nossent, Liège). — 1852. De l'amélioration du pain par la pulpe de

certaines ombellifères (Revue d'Hygiène et de médecine). — 1853. La médecine libre. (La Lancette, hebdomadaire). — 1854. La fin des rebouteux par la liberté. Projet de loi organique sur l'exercice de l'art médical en Belgique (ibidem). — 1855. Traitement de la goutte et de la gravelle par les eaux de Fontaine-l'Evêque (1 vol. Bruxelles). — 1860. La fonction crée l'organe. Nouvelle thérapeutique. (1 vol. Laurent, Liège). — 1861. Soins à donner aux greffes sur églantiers (Belgique horticole). — 1864. Traitement des maladies du cœur par le régime diététique. (1 vol. Masson, Paris). — 1865. La pharmacie dans un jardin (1 vol. Lamertin, Bruxelles). — 1872. Les médicaments héroïques du légumier (ibidem). — 1874. Les Droits du Génie (1 vol. Jamar, Bruxelles). — 1874. Les Droits des illettrés (ibidem). — 1876. Toute licence sauf contre la femme (Revue féministe). — 1878. La restauration du matriarcat (ibidem). — 1879. Destruction des pucerons des rosiers (brochure. Jamar, Bruxelles). — 1882. Le Rayon lumineux est un transport de matière (Revue Scientifique).





SYLVIE AU JARDIN



## SYLVIE AU JARDIN

A la fin d'un dîner offert à des médecins par un professeur de l'Université de Bruxelles, j'entendis, un soir, le D<sup>r</sup> Pierre N. conter cette aventure :

Voyages lointains, villes d'eaux, littoral, je m'en moque ! Je ne goûte de vacances vraies que là-bas, à mon village... Là seulement j'éprouve un peu de rémission à la dure vie de toute l'année... Et je ne retrouve d'encouragement à m'y atteler de nouveau en octobre, que si j'ai pu passer quinze jours parmi les choses de mon enfance, et boire l'eau lustrale des fontaines où, gamin en sabots, je patageais entre deux maraudes.

L'été dernier, je trouvai enfin l'occasion de m'en retourner à la maison natale.

Une après-midi, ma promenade m'ayant porté de l'autre côté du bois, je reconnus tout à coup la vieille ferme des *Trois-Peupliers*, où, quand mon

oncle était encore censier, je passais jadis le meilleur du temps que je pouvais soustraire à l'école.

Le bonhomme était mort ; c'était son fils qui continuait, m'avait-on appris, d'exploiter tant bien que mal le domaine.

Du chemin planté de sorbiers où je passais, je le reconnus dans un champ. A voir sa taille herculéenne, ses larges épaules arrondies sous les petits plis de sa blouse ; ses cheveux rouges que ne parvenait pas à écraser son chapeau de paille commune enfoncé sur la nuque ; son nez en bec de corbin ; ses yeux clairs, fixes, terribles et rieurs, j'éprouvai un immense plaisir. Ce paysan de mon âge, auquel cependant aucune sympathie ne me liait, m'apparaissait comme le parfait modèle d'une race dont je n'étais plus qu'un avorton intellectualisé.

Lui, cependant, sans prendre la peine d'arrêter la herse où il se tenait juché, calé par son bâton de cornouiller, me cria :

« Ah ! cousin docteur ! »

Comme je m'approchais, il me tendit l'index de sa main gauche, un doigt gros comme un poing d'enfant, râpé par la terre sèche, et couvert sur le dessus de poils roux qui brillaient comme des mèches d'or. Je serrai l'objet d'ailleurs en toute cordiale naïveté et en courant pour accompagner la machine secouée sur les mottes de glèbe dure, au pas solide de deux chevaux.

Mais cette politesse accomplie, le souffle d'ailleurs me manquant, je crus pouvoir renoncer à le suivre. Il continuait, haussant la voix à mesure qu'il s'éloignait :

« Hé donc, couseau ! Tandis que tu seras à la ferme, regarde à voir un peu ce que la Noire peut bien, par le diable, avoir dans le corps ! Elle tousse jour et nuit... Elle ne profite plus depuis quasiment un an...

— Qui, la Noire ? questionnai-je. Est-ce une vache malade ?... Et me prends-tu pour un vétérinaire, espèce de broquegniole ?

— Ah ! mâtin di nom di Dios ! hurla le cousin, tapant sa cuisse de la main qui serrait les cordes des rênes, et ruant sur son charroi du plaisir que lui causait ma grossière méprise. C'est Sylvie, la Noire, donc !... Sylvie !... Tu te rappelles bien, la petite de Landelies qui gardait déjà les vaches ici quand nous brûlions ensemble les genêts au pré du Trou des Renards, hé !... Ah ! ah !... Mâtin di nom di Dios !... La Noire, une vache !... Un pauvre petit « créquion », tout au plus, à cette heure !... Même que je commence joliment à en avoir mon soûl, de ce paquet d'os !... Ah ! nom d'là !...

— Bon ! Compris ! On y regardera ! Salut !

— Hue, vous deux les feignants ! Hardi à la montée !... ».

Je le vis, guidant ses chevaux à grandes sac-

cares, gravir la côte, ferme sur ses jambes écartées, son sarreau gonflé dans le dos, vers la petite maison au bout du champ tout là-haut, où le sabotier, quand j'étais gamin, travaillait déjà ses rondins de bouleau qui sentent la vanille.

Je poursuivis ma route. La ferme m'apparut dans son creux avec ses toits de tuiles et d'ardoises mêlées ; ses murs et son verger de petits arbres à têtes rondes qu'on craint toujours de voir se déranger sur la pente de la colline, comme des jouets sur une table trop penchée... Puis, les haies du jardin qui dessinent des angles... Où l'on ne voit rien, entre les saules chevelus, c'est l'eau de la mare. Et derrière le haut pignon de la grange, ces houppes claires, si doucement vertes qu'à peine elles sont visibles dans le bleu du ciel, ce sont les cimes des peupliers. Ils sont plantés sur la route devant l'entrée. Vus d'ici, ils demeurent cachés tout entiers, moins leur sourire.

Cette Sylvie, dont les brutales paroles du paysan m'avaient, un instant, ravivé le souvenir, était-elle donc malade à la ferme ? Qu'avait, au juste, voulu dire le jeune censier ?... J'en demeurai un instant inquiet. Puis, emporté par les fortes sensations présentes, je ne pensai plus à cette amie d'un temps lointain déjà. Et au lieu de pousser jusqu'au porche de la basse-cour, de faire tout de suite au logis la visite promise, je m'engageai dans le jardin par

la porte à claire-voie qui tout d'abord se présentait.

Ah ! le bon vieux jardin négligé ! Je le retrouvais sale et gai, désordonné et amical, tel qu'en mon imagination je le revoyais sans cesse ; plein de fruits, de pauvres fleurs et de légumes rustiquement confondus.

Je caressais le mur de l'écurie aux briques d'un ton si chaud, qui abrite les espaliers dont les pêches n'ont jamais rafraîchi que les mulots. Avec quel plaisir je reconnaissais l'abondante désinvolture des fraisiers lançant les grêles filets de leurs coulants, à travers la bordure de buis, jusqu'au milieu du sentier où mes pieds les écrasaient ! A peine si les touffes de groseillers avaient grandi. Les plates-bandes des choux, des poireaux et des salades dormaient aujourd'hui, comme toujours, douces dans la paix de tous leurs tons de vert...

A l'ombre des ramilles où les pois attachaient leurs cosses fraîches vernies et où flottaient les fleurettes pimpantes comme des papillons retenus aux prises, je retrouvai le banc de branches tressées. C'était le tondeur de haies qui jadis l'avait construit. Ici, j'avais dormi tant de mes sommeils d'enfant, aux torrides après-midi des mois d'août anciens !

Délices du passé ! Ecoutez, un coq chante de sa voix claire comme un sabre brusquement tiré au soleil. Une machine agricole crie au loin, dans un

champ, de ses roues mal graissées. La grosse servante qui cueille le souper du ménage essuie, du dos de la main qui tient une salade, son front emperlé de sueur... Doux temps, où ces choses passaient devant mes yeux comme des images n'ayant rien d'amer, dans un enchantement sans pensée...

Je m'étais assis à l'ombre verte et tendre des pois ramés. Le livre, que tantôt je feuilletais pieusement en marchant, s'ouvrit sur mes genoux. Dans la douceur radieuse de cette vie végétale et muette, je me mis à lire... Je me mis à lire parce qu'en ce moment, sans doute, le voulait ainsi le démon de la pensée écrite; le démon qui veille jalousement, dès nous savons nos lettres, à ce que plus aucune de nos joies ne demeure pure de la tristesse des pauvres hommes qui ont souffert avant nous.

C'était le volume des Pensées de Pascal. Sur la page étalée, je lisais à haute voix :

« Le dernier acte est sanglant, quelque belle que »  
» soit la comédie en tout le reste; on jette enfin de »  
» la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Oh!... Dans le jardin où dormaient les jours de paix de mon enfance, ce fut comme si ces mots terribles avaient tout à coup ébranlé les tintements pressés et redoublés d'un tocsin.

« On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Dans le jour ensoleillé où resplendissait l'août



trionphant, la voix du grand mort qui jadis s'affola aux écoutes de l'effrayant et éternel silence des espaces infinis, la voix du Livre m'étreignit d'une si pénible angoisse ; mon cœur se mit à battre si douloureusement que je fermai les yeux.

Est-ce une seconde, est-ce une minute que dura cet étouffement?... Tout à coup, je perçus un parfum de fleur. J'ouvris les paupières.

Debout, dressée devant moi, une grande fille pâle, aux cheveux noirs réunis en masses épaisses sur les tempes, de ses immenses yeux caves me regardait. Elle tenait la tête projetée en avant. Ses lèvres étaient serrées, ses narines frémissaient comme chez quelqu'un qui écoute et qui entend... Tordant vers le sol ses bras réunis, elle tenait à deux mains une rose rouge, d'un rouge sanglant et large épanouie.

Du premier coup d'œil, j'avais vu qu'elle était profondément malade ; j'avais vu que son état était désespéré. Jamais la maladie qui ravageait sa poitrine n'avait, sur visage de femme, marqué de traces plus déchirantes...

Jamais de tout son aspect, de l'éclat de ses yeux, de la blancheur de ses lèvres, phtisique n'avait crié diagnostic plus net de la consommation qui l'empoisonnait.

Je me levai. Je criai :

« Sylvie !

— Pierre! »

J'avais à peine jeté ce nom que la brûlure d'une honte atroce me monta au front... Un tourbillon de pensées qui sembla m'aspirer tout le sang du cœur me faisait trembler. J'étais près de tomber.

Sylvie m'écoutait-elle, quand je lisais ces mots qui devenaient pour elle plus terribles que le glas du *Dies iræ* qu'on chante à l'office des morts?... Voilà, voilà, ce qu'il me fallait immédiatement savoir!...

Ces paroles d'horreur, du triste livre que je lisais trop haut, les avait-elle comprises?

Sylvie!

Etait-ce ici ce qui restait de la fillette aux membres élastiques, qu'en nos jeux passés, jamais aucun petit paysan ne pouvait fatiguer; preste à la course, comme vive à l'escalade; jetant des pierres plus loin que nous; franchissant des buissons de ronces avec l'agilité d'une chevrette?

Dieu de pitié? Etait-ce ici la paysanne dont la force et la gaieté giclaient naguère par les yeux ardents, comme une clarté par les fenêtres de la maison; dont la voix tirelirait, toute la divine journée, inlassable en sa joie comme l'alouette dans l'azur?

Dieu de nous tous? Devant moi, avais-je bien la noiraude dont les lèvres, plus rouge que le sang des mûres, mordaient mes lèvres sous les mûres?

Celle qui avait une odeur de menthe dans l'haleine, et dont la peau de la nuque, sous les cheveux, sentait le pain frais. Est-ce toi, Sylvie de mes seize ans?

Ah! que j'aurais voulu fuir!... Mais il était trop tard... Elle avait lu, dans l'épouvante de mes regards, son arrêt de mort...

— Sylvie!

Deux flots de larmes tombèrent de mes yeux. Qu'elle était belle encore!

— Sylvie!

Dans ma poitrine, je sentais une main, une main révoltée qui me tordait le cœur comme elle eût pris à la gorge le destin impitoyable.

— Sylvie, ma pauvre Sylvie!

J'ouvris les bras. Toute droite, sans un mot, elle y tomba; ses lèvres sur mes lèvres, les yeux fermés, raide comme une morte, telle qu'une morte déjà.

Dans les larmes, sur son corps où ne brûlait que sa bouche, un instant douloureux et violent comme un coup de couteau, je possédai à nouveau ma jeunesse.

... Je la couchai sur le banc. A genoux devant elle, je soufflais mon haleine sur les yeux qu'elle ne voulait plus rouvrir. Elle me dit lentement, en son wallon doux chantant dans la gorge :

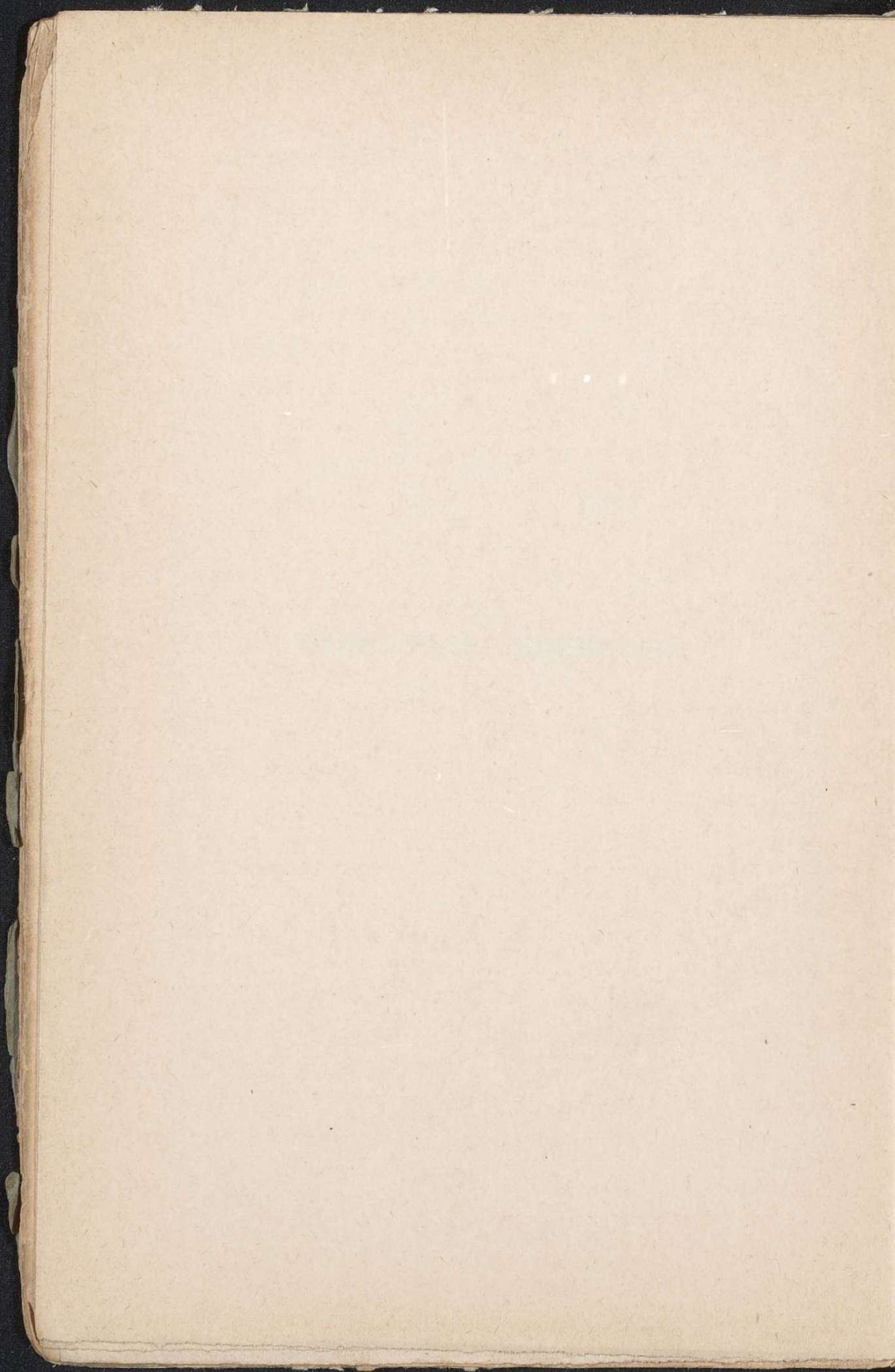
« Ligel co! » — Lisez-le encore!

D'un mouvement de la tête elle montrait le Pas-

cal. Elle ne savait point lire. Elle montrait le livre d'où était monté, vers elle, l'appel de la Mort. Tandis que l'humble jardin vétuste où s'avancait le soir, mêlait autour de nous le parfum des herbes et des roses.

---

FLORENCE DE PECHANT



## FLORENCE DE PECHANT

Un matin d'avril, comme je prenais au clou le sécateur pour visiter mes rosiers, un coup de sonnette retentit, dans le corridor, à faire croire que le Nouveau-Philippe, l'aubergiste d'en face, avait attelé ses cinq chevaux au cordon.

*Noir*, le chien, se mit à aboyer comme un perdu, au fond de la cour. Le chat *Pelotte* sauta de la cheminée avec une mine scandalisée. Et la grosse Phine, en train de tourner la pâte du pain, dans le fournil, cria :

« Vingt-cinq milliards de goddons ! Y a-t-il du bon sens à saisir ainsi les gens ? »

Je me préparais à savourer le joli compliment dont ma domestique allait savonner l'irrupteur. Car les héros de l'Iliade et les bougres des Mille et une Nuits paraissent timides dans leurs invectives, pour qui a entendu ma femme de ménage dévelop-

per sa verve injurieuse, quand la colère l'échauffe.

Un second coup de cordon arracha le ressort à la muraille, brisa net le fil de fer, laissant la sonnette berliquotante à son clou.

Phine atteignit la porte.

« Fils de truie ! Pourriture de cochon !... » hurlait-elle en déclanchant le verrou.

Un homme, qui devait peser de toutes ses forces au dehors, entraîna l'huis, renversa Phine et se mit à répéter en bégayant :

« A la ferme du Plein-de-Chênes ! Vite ! Accourez !... Tués tous les deux ! »

Je me montrai.

« Qui ça, tué ? demandai-je... »

— Les maîtres ! Nom d'là ! Venez donc ? Je cours au curé !...

— Mais s'ils sont morts ?

— Non, me répondit l'homme qui déjà piétinait la pierre du seuil pour s'élancer. Non ! »

Il fit le geste d'épauler un fusil. Les yeux lui sortaient de la tête. Il avait à la bouche une écume verte mêlée des débris de branche qu'il mâchait. Il s'élança vers l'église et disparut au galop de ses semelles ferrées.

Phine s'était ressaisie. En se massant le bras meurtri par le choc de la porte :

« Salaud de varlet du diable ! » criait-elle. « Reviens-y, pour voir, fils de bouc ! Je veux être pendue »



si tu n'as pas le *Noir* à tes trouses!... Tenez! Tenez! Mais c'est qu'il a fait sauter le fumier de ses bottines jusque sur les murs!... Pour deux hommes tués? Est-ce une raison? »

J'achevai ma toilette à la hâte.

Je me souviens! C'était un quinze du mois. C'était le quinze d'avril. Au coin de la grand'route, je me revois tombant sur une pleine charrette de nourrins qu'un marchand de cochons de Lobbes amenait au marché. La voiture avait versé. Toutes les couennes roses s'agitaient dans un grouillement d'où montait une musique de grognements qui excitait la joie des gens de Leernes.

Peuh! J'avais ma trousse en poche et des pastilles de sublimé. Le temps était délicat. J'avais la perspective d'un beau cas... J'étais heureux. Aux dernières maisons du village, goulûment j'allumai ma pipe de bruyère. Pourquoi le cacherais-je? Je n'ai jamais pensé qu'un client dût nécessairement être plus mal soigné et plus tard guéri, pour avoir reçu la visite d'un médecin qui a fait, vers lui, route de bonne humeur... Donc j'allais. Il y a trois quarts d'heure de marche, de ma maison à la Ferme du Plein-de-Chênes.

Arrivé à hauteur de la maison du garde, aux trois sapins, soudain je perçus, venant de l'autre côté des arbres qui me cachaient la ferme, un hurlement si lamentable, si prolongé, et d'une voix si

aiguë que j'en gagnai la chair de poule. Je fourrai instinctivement ma pipe en poche, pris mon chapeau à la main; et autant que me le permettaient mes vieilles jambes, je me mis au pas de course.

La ferme du Plein-de-Chênes — c'est-à-dire exactement, du Plan de Chênes — tourne le dos à la route de la Maison-au-Bois. Elle gît tout entière, avec ses communs et ses dépendances, dans une enclave du bois d'Hourpes, le plus somptueux manteau des collines de la Sambre.

De loin, je distinguais la niche de planches pourries où le chien, muet sans doute d'avoir trop crié, tournoyait et bondissait en haletant. A un mur, une herse triangulaire pendait, portant à chaque dent de bois un de ces petits picotins d'osier pelé où l'on tasse le fromage blanc. Pas une âme vivante. Et cependant toujours, sans cesse, j'entendais ce hurlement suraigu, monotone, et comme sans espoir, qui de loin dans les champs m'avait terrifié.

Enfin, j'atteins aux deux piliers de pierres qui sont tout ce qui subsiste d'un porche en ruine. De là, je vois au fond de la cour, assise sur le seuil de la maison, le dos au mur, les bras tordus de guingois comme une marionnette au repos, la tête renversée sur la nuque et touchant les briques par tout le dessus du crâne; la bouche au large ouverte et poussant ce cri lugubre vers lequel je courais depuis cinq minutes comme dans un cauchemar, Florence de Pêchant, la servante de la ferme.

Les douleurs de malades se comprennent... Après quelques années du harnais, le médecin trouve vite la consolation à dire. D'ailleurs, il faut si peu pour calmer ces malheureux!... Mais la souffrance trouvée dans la vie qui bat à pleine force; l'angoisse qui étreint la santé; le malheur sous les traits de la jeunesse, sous le brillant de la beauté!... Moi, cela me donne mal au cœur...

La jeune femme, ici affalée et criant, je la connaissais depuis de longues années. Je l'avais vue tout enfant, puis devenir jeune fille, et puis ceci... Florence de Pêchant... La plus belle fille à trois lieues à la ronde. Dans les reproductions des œuvres les plus sublimes de l'Art, je n'ai jamais vu physionomie qui me donnât cette impression de douceur et de gaieté mêlées, d'ardeur et de naïveté qui me ravissaient dans le visage rouge et couleur de miel de cette paysanne. Si! Une Vierge de Dürer, une Vierge qui porte le Bambin sur un bras, et tient une poire, m'a montré quelque chose comme le grand front bombé de Florence, ses sourcils haut arqués; son nez mince, droit, fin du bout; sa bouche telles deux prunelles conjointes, serrées sur elles-mêmes dans un baiser. Son cou long s'attachait à ses épaules étroites et tombantes, suivant la ligne de deux mains jointes pour la prière. En voyant Florence dans une cour de ferme, parmi le pittoresque rude et grossier de l'alentour, la première

fois on ressentait une sorte d'agacement. A la deuxième rencontre on était ravi, et c'était pour toujours.

Aujourd'hui, dans ce matin d'avril plus léger qu'un fil de lin, plus bleu qu'on son de clochette, Florence gémissait sur la pierre du seuil, échevelée, débraillée. C'était terrible. C'était affolant.

A genoux devant elle, j'eus beau la presser de questions. Il me fut impossible d'en tirer un mot de réponse. Je voulus rafraîchir ses lèvres d'un peu d'eau. Elle rejetait le liquide sans vouloir avaler, ni s'arrêter de crier. En tout ce corps, il n'y avait plus apparence de vie intelligente que dans les regards. Tandis qu'elle conservait la tête renversée et comme assujettie au mur derrière elle par son propre poids dans le coussin de ses nattes éparses, ses yeux se tournaient convulsivement vers la porte ouverte de la maison.

Le messager n'avait point menti. Quelque chose avait dû se passer ici. Était-ce le drame qu'il avait annoncé?... Je me redressai sur le pas de la porte, et tendis l'oreille. Mais les cris de Florence me gênaient. Je lui enfonçai mon mouchoir dans la bouche. Dans le silence, je n'entendais clairement rien. Cependant j'entendais qu'il y avait là-dedans autre chose que du silence. Enfin, je laissai la jeune femme dont la vie ne me paraissait courir aucun danger, et je m'engageai dans l'allée.

Ici, rien non plus. Je poussai la porte de la chambre de devant. Sur les carreaux de terre cuite, des seaux, des baquets. Sur la table de chêne jaune, des jattes, des pots, un pain. Pas de feu dans la cheminée. Tout était d'hier soir.

En me voyant pénétrer dans la maison, subitement Florence s'était tue. J'entendais bien, ici, des mouches voletant aux vitres de la fenêtre; mais au loin, je percevais un bourdonnement sourd et confus, que j'aurais dit formé de deux vols d'abeilles se mêlant, se poursuivant. Appuyé au mur, retenant mon haleine, j'écoutais de toutes mes forces. Ce murmure venait du fond de la maison. Était-ce de l'étage?... Les deux fermiers avaient-ils été tués dans le grenier?... Mais alors, qu'est-ce que j'entendais?... Qu'est-ce que j'allais trouver là-haut?...

Un instant j'eus peur. J'étais seul. A tout hasard, je développai ma trousse, y pris un scalpel, et ainsi armé, je me dirigeai, le cœur battant, vers la pièce du fond.

J'entrai. Je me trouvais dans une chambre à coucher dont je me souvenais, pour y être déjà venu, qu'elle prenait jour sur le jardin. Mais le volet était fermé. A peine une lampe à pétrole, brûlant sur la tablette de la cheminée, éclairait mes premiers pas. Je distinguais les minces raies blanches du soleil giclant des fentes de la fenêtre. Je reconnaissais de plus en plus clairement le bruit de deux respira-

tions fortes et pressées. Une odeur fade emplissait la pièce, mêlée à la puanteur du lumignon. Je fis quelques enjambées. Mes semelles se collaient aux carreaux et se décollaient avec un bruit de clappement.

« Je suis dans la chambre du crime, me dis-je. Mais eux, où sont-ils ? »

Je poussai vers la fenêtre et séparai les deux volets en redressant la traverse du crochet. Tout m'apparut.

Se touchant par les pieds, les deux hommes gisaient à terre, couchés sur le dos. C'étaient le fermier et son fils. Le vieillard était vêtu d'un costume de velours brun à grosses côtes et chaussé de bottines terreuses, munies de guêtres. Sa casquette était enfoncée sur sa tête. Entre la visière et le poil gris et dru de la barbe, des sourcils et des houppes floconnant aux tempes, c'est à peine si je distinguais un peu de sa face bleue, luisante et mouillée de sueur. Avec un air de placidité parfaite, on eût juré qu'il dormait, n'était sa respiration haletante et courte. Couvrant toute sa poitrine, une cuirasse faite du sang qui avait empesé et noirci le velours du gilet, fumait.

Le jeune homme avait le buste recouvert d'une chemise remontée sous lui et qui laissait son dos et ses jambes nus. Il gisait sur le ventre, les bras étendus en croix. Sa tête, qui se présentait de

profil, semblait un ivoire encadré dans une peluche sombre. Ce velours, c'était un large et épais caillot de sang, où le souffle des narines levait des bulles d'air. Un ruisseau, de dessous la poitrine, avait coulé au loin dans la chambre. C'était là-dedans que je m'étais senti patauger en entrant.

« Mais, mais ! me disais-je, cela ne va pas si mal ! Ils vivent tous les deux... Hem!... Le pouls du vieux est bien petit, il est vrai!... Enfin!... Allons au plus pressé ».

Je leur injecte donc, avant de poursuivre aucune nouvelle investigation, à chacun deux bons centimètres cubes d'huile camphrée et je retourne à la cour jeter un coup d'œil sur Florence. Je parviens à lui faire avaler un peu de cognac trouvé dans une armoire. Je la calle entre deux chaises, et je reviens à mes assassinés.

« Que peut-il s'être passé ici ? » me demandais-je. Quand, debout, retenu par la roue d'une machine à coudre, dans le jour de la fenêtre, j'aperçois un fusil. Et couché le long de la plinthe, où l'obscurité me l'avait dérobé, un second Lefauchaux. Sur les bretelles de cuir des armes, tracées en petits clous de cuivre, quatre lettres : L. P. sur l'une ; P. P. sur l'autre. Les initiales des deux noms : Louis Piret, Pierre Piret... Le père, le fils. Deux fusils déchargés. Et la belle Florence de Pêchant qui clame à la porte l'horreur de ce qu'elle a vu...

« Ah ! les pauvres, les pauvres malheureux, m'écriai-je.

— Dites misérables pécheurs, docteur!... Ah! ah! les voilà donc à terre, ceux du Plein-de-Chênes! » me répondit une voix terrible.

C'était le curé qui entra, ramené par le valet de la ferme. Celui-ci, sans prononcer un mot, était tombé assis sur une chaise. Ayant saisi sur la table un pot, il buvait à même, les deux poings levés. Et le café, en tombant dans son gosier, faisait un glouglou de pompe détraquée.

« Le domestique m'a tout raconté en chemin, docteur, continua le prêtre... Les impudiques!... ILS ne prenaient même plus la peine de cacher leur honteuse passion d'amour, ni leur dégoûtante jalousie pour leur servante... Ah!... Florence de Pêchant est bien coupable!... Mais qu'y a-t-il à faire ici, docteur, pour vous aider?

— Voilà qui est mieux parler! Monsieur le curé, il y a tout à faire encore... »

Bravement, mon compagnon releva aussitôt ses manches, troussa sa soutane sur ses reins et posa ses lunettes sur son nez.

« Je suis à vos ordres, commandez! » dit-il.

Ensemble nous étendîmes les blessés sur des matelas, et nous les dévêtîmes pour les panser. La plaie du père Piret était grave. D'après les lésions, les deux hommes avaient dû décharger l'un sur l'autre leurs fusils à bout portant.



C'était, en effet, ce qui s'était passé.

« Il pouvait être deux heures du matin, me conta le valet, une fois rafraîchi, quand je suis descendu cette nuit, ouvrir au Vieux qui sifflait pour avoir la porte. Il revenait de Charleroi, par le dernier train. Sans doute il avait bu quelques chopes au village.

— Tiens, tiens? dit-il, c'est toi qui ouvres, Festu? qu'il me dit sur le seuil, en me faisant des yeux de loup. Et où est Florence?... qu'il me dit.

» Mais sans m'écouter, il court dans la chambre de devant, décroche son fusil à la cheminée, d'un coup d'épaule enfonce la porte du fond. Je n'ai entendu qu'un seul coup de feu. Mais je veux être pris du diable si je n'ai pas pensé que la ferme sautait, tant il fit du bruit.

» J'entre. Ils étaient là, à deux, comme ça... Est-ce qu'ils sont morts à présent?... Comme ça dure, Seigneur!... Florence, elle, était à genoux dans le lit. Elle tenait le bénitier à deux mains...

— Il était temps, interrompit le curé, de penser à l'eau bénite... Mais, en vérité, y en eut-il jamais ici? »

Il s'approcha du lit saccagé, trouva dans les draps le bénitier de faïence à fleurs bleues, et frottant un doigt dans la coquille :

« Bah! fit-il. C'est encore mouillé! Il y en avait donc?... C'est bien étonnant...

— Alors? demandai-je au domestique.

— Alors, moi, acheva le valet, pensant qu'ils étaient tués morts, j'ai tourné une couverture autour de Florence et je l'ai portée dans la cuisine. Elle s'était mise à trembler et tout son corps sautait comme une carpe qu'on vient de pêcher. Je ne pouvais la tenir, même en m'y mettant de toutes mes forces. A la piquette du jour seulement, elle s'est calmée. Quand le soleil a été tout clair levé, je l'ai assise sur le pas de la porte pour un peu la rafraîchir. Et je suis couru vous demander... »

Avec des draps de lit, nous avons confectionné des bandes. Le pansement du père Piret put être achevé proprement. L'huile camphrée semblait donner. Mais c'était bien plus dans la complexion herculéenne du vieillard, que dans mon intervention, que j'avais mis mon espoir!... Enfin, le cœur battait! C'était le principal...

« A la grâce de Dieu! dis-je en piquant la dernière épingle au bandage.

— Heu! répondit le curé. Quand le diable les abandonne, il faudrait que vînt le bon Dieu...

— Bast, curé! Vous voyez bien qu'il vient tout de même, si tard qu'on l'appelle... Je suis bien heureux de vous avoir, quant à moi! »

Nous couchâmes, enfin, le père Piret dans la chambre voisine, sur un lit bien chauffé. Nous établîmes le valet près de la couchette avec ordre de surveiller son maître et ne bouger de sa chaise sous

aucun prétexte. Et nous revînmes, dans la chambre de malheur, nous occuper du fils.

« Paillard, fils de paillard ! criait M. le curé en frappant à pleine et large main sur les fesses nues du jeune homme. Salaud !

— Continuez, lui disais-je, en riant. Vous avancerez la réaction... Ça le fera peut-être revenir...

— Oui, revenir à son vomissement !... Pouah !... Ils vivaient comme des chiens, ils meurent comme des loups... »

Tout en bougonnant, le digne prêtre ne perdait pas une seconde. Il courait d'une chambre à l'autre, chercher de l'eau chaude, vider les cuvettes, déchirer des bandes, faire des solutions de sublimé. Puis, dans l'entretemps, il passait la tête dans la chambre du père Piret, allongeait le poing vers le lit et criait :

« Paillard, comment respirez-tu ?... »

Chez le fils, la plaie pénétrante de l'épaule droite avait intéressé les vaisseaux du creux de l'aisselle. De là l'hémorragie, à présent tarie d'ailleurs, qui avait inondé le pavement. Le cœur battait à cent-vingt. La respiration n'était pas mauvaise. Le diagnostic était donc favorable, même au prix d'une amputation éventuelle du membre hâché à sa racine.

Et voilà le « fieu » Piret, toujours pâle comme un linge, les yeux clos, muet, mais vivant, établi bien au chaud dans un second lit que nous venions de dresser ici...

M. le curé se trouvant avoir le temps libre jusqu'au « Salut » du soir, nous décidons qu'il passera ici la journée pour mettre au courant de l'office de garde-malade, le premier voisin de bonne volonté que je pourrai rencontrer sur ma route et lui envoyer.

« Bien ! dit le bonhomme. Je vais donc profiter de l'occasion. Pendant qu'ils sont cloués ici, le père et le fils, je leur donnerai un peu de bréviaire sur la tête ! Car dans quinze jours, s'ils en réchappent, je suis sûr que les bougres n'en voudront plus ! »

Donc il s'installe près de la fenêtre, son livre sur le ventre ; et moi, je vais à la pompe dans la cuisine, me laver les mains. Le bras de fer de la machine criait comme une oie. Pourtant, tout à coup, j'entends dans la chambre du père Piret un bruit de lutte, des cris d'appel. Je me précipite.

De la cuisine, je vois, l'espace d'un éclair, debout dans l'encadrement de la porte de sa chambre, le vieillard au torse bandé, inondé de sang, les yeux en feu. La peau de son front, ses lèvres, ses narines sont contractées dans un effort sauvage. Il braque un fusil à deux mains et sans qu'il ait visé une détonation retentit, tandis que tiré lui-même en arrière par les épaules, il tombe à la renverse dans sa chambre, comme un arbre abattu à la lisière du bois se perd dans la futaie.

La fumée de la poudre cachait tout. Enfin je

distingue le curé sur sa chaise, immobile, roidi d'épouvante, les yeux fixes. Je cours à lui, m'attendant à le trouver tué. Mais il se lève sur ses pieds, me prend les mains et tournant la tête, me montre d'un geste du menton vers le lit où je n'avais pas encore songé à regarder, le fils Piret, la face réduite en bouillie, raide mort.

Le valet, accroupi dans un coin de la pièce la bouche béante, comme un fou, serrait à deux mains le fusil du crime qu'avait arraché son maître à la muraille au-dessus du lit où il agonisait.

En moins de dix minutes, l'hémorragie pulmonaire avait raison du fermier. Et il ne fallait plus ici qu'une double déclaration de décès « par suites de blessures par armes à feu ». Prenant le curé par le bras, je l'entraînai et nous sortîmes.

Florence de Pêchant n'était plus sur le pas de la porte. Sur le moment même, ni moi ni le curé, nous ne pensâmes à nous inquiéter de ce qu'elle était devenue.

« Elle sera retournée à Pêchant, chez sa mère, dis-je.

— C'est, me répondit mon compagnon, ce qu'elle aurait de mieux à faire, après un bon acte de contrition... »

Or, Florence n'était point rentrée chez elle. Le lendemain on la trouva, la tête la première, enfoncée, parmi les grands roseaux typhas, dans la vase du vivier de la Taille.

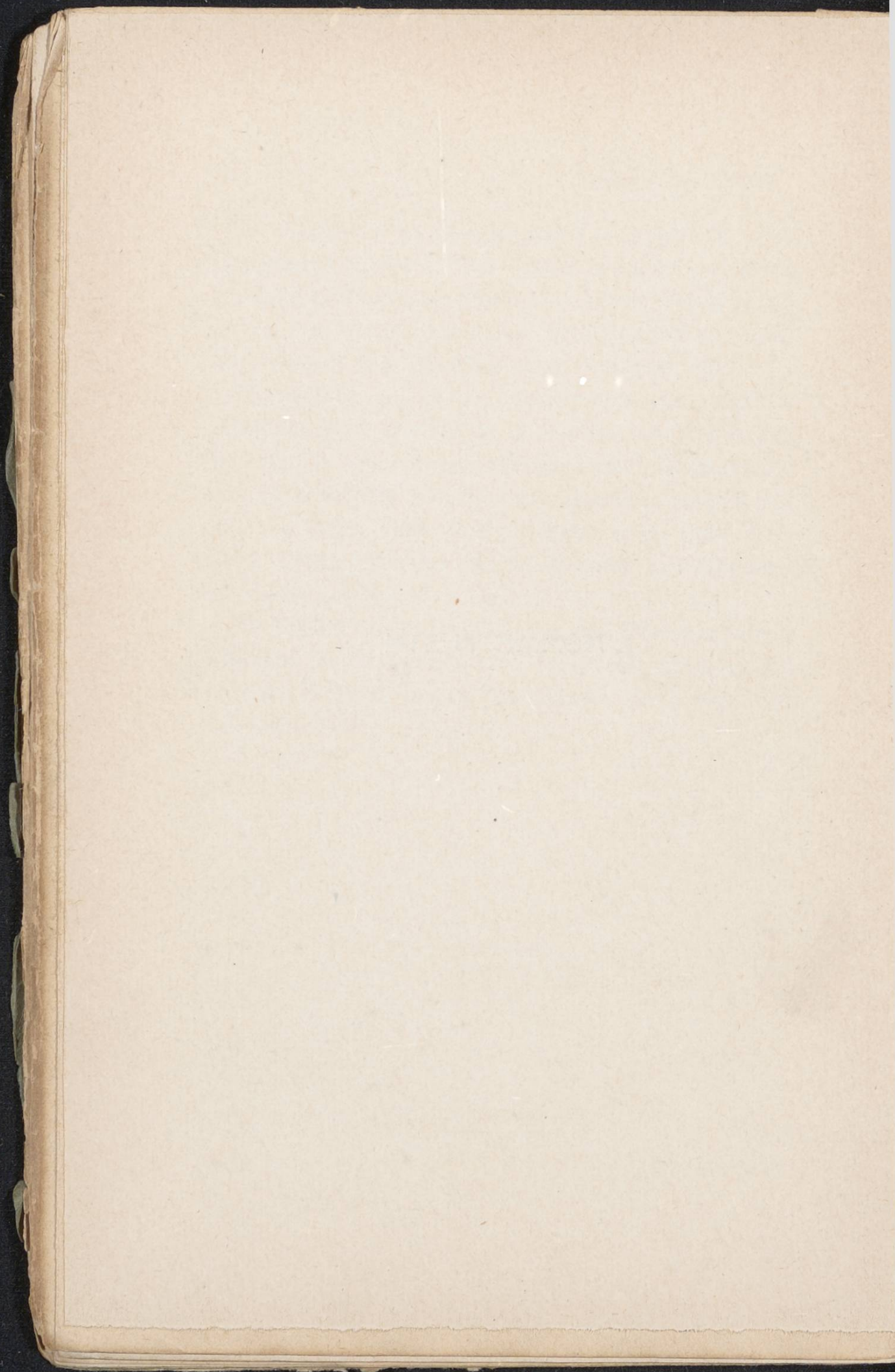
Le village entier pleura quand on apprit sa mort. Longtemps après, si l'on venait à parler des deux Piret de la Ferme du Plein-de-Chênes, c'était la fin de la petite servante qu'on leur reprochait, mais non, père et fils, de s'être entre-tués pour elle!

Et moi, ce que je me rappelle toujours, c'est le vêtement léger comme de la lumière, que les fusées des typhas avaient jeté sur les loques boueuses de son cadavre. De ses cheveux emmêlés, jusqu'à ses bas de laine rude, radieusement elle était couverte d'innombrables petites graines aux houppes soyeuses, couleur d'or clair.

Le linceul de la pauvre et belle Florence, ainsi, c'étaient les baisers du vieil été passé; c'étaient les amours doux et muets des plantes du marais qui l'avaient tissé.

---

L'HOMME JUSTE





## L'HOMME JUSTE

J'ai reçu ici même, un jour, dans mon cabinet, la visite d'un capitaine de navire, d'un vrai capitaine au long cours ! Certainement, il était le premier que le village eût jamais vu aller et venir sur nos routes.

C'était un Allemand, haut de six pieds, à la peau d'un rose uni, rouge de poils et qui marchait en souriant, et se dandinant comme une grosse femme.

Il était logé chez un de nos fabricants de clous à la mécanique, à qui il était lié par une longue suite d'affaires commerciales. Le capitaine assurait avoir porté au Japon plus de caissettes de « pointes de Paris » fabriquées par M. Rotelet, que M. Rotelet n'avait bu de verres de bourgogne !...

Ainsi, il achevait parmi nos masures et nos sites modestes et frais, les vacances que lui avaient octroyées entre deux voyages ses armateurs anver-

sois. Je le voyais au petit café devant l'église d'en-bas, où il venait prendre l'apéritif en compagnie de son hôte, sur l'heure du midi.

Sa conversation m'intéressait. Il n'y a rien qui m'excite la pensée autant que les choses de la mer. Ce monde nouveau de l'eau, que j'ai à peine entrevu, durant quelques heures, du haut des sables de nos dunes ; cette forme de vie dont toutes les nécessités de la pratique médicale me tiennent éloignés, me semble extraordinaire, me passionne.

Au surplus, par la façon nette et sincère qu'il avait de nous conter les événements de son existence, le capitaine Recht m'avait plu dès l'abord. Sa présence, à la petite table du cabaret devant le préau, suffisait à éclairer ma journée de radieuse allégresse. Il parlait assez correctement un français, ma foi, très suffisant. Un reste d'accent natal, qui scandait et rythmait étrangement sa parole, n'était pas sans augmenter sa saveur et individualisait plus fermement encore chacun de ses propos, au milieu des vieilles banalités sans surprise de mes amis du village.

Ce bel Allemand paraissait sobre et d'une constitution saine et vigoureuse. J'avais été surpris en le dévisageant la première fois, de ne point trouver, au creux de ses tempes, ces sinuosités de l'artère dont le relief, nous indique, avec tant d'exactitude, le degré d'usure de nos patients.

Cependant de brusques silences, des accès de mutisme qu'on le voyait s'efforcer de rendre plus courts, venaient parfois couper ses plus gais épanchements. Au cours d'une de ces longues conversations où il me décrivait l'océan; où il me faisait voir l'Inde et le Japon; où il me peignait le monde des vertigineuses affaires commerciales d'outre-mer, tout à coup, il haussait brusquement les épaules, et murmurait :

« Bast! Que vous importe! »

Dès l'instant, c'en était fini, de mon plaisir de courir les mers avec le capitaine Recht. Plus rien à tirer de lui! Je n'avais proprement qu'à m'en retourner vers ma soupe ou mon jardin, en rêvassant sur l'étrangeté de ce désenchantement mélancolique tapi sous cette charpente de colosse.

Or, une après-midi, sans qu'il se fût annoncé, je reçus la visite du capitaine Recht.

Il s'assit. Tout de suite, sans le coup d'œil ordinaire des nouveaux-venus sur mon misérable mobilier; sans une de ces paroles filandreuses qui, à l'ordinaire, vantent « l'exquise simplicité » de mon installation pour en excuser la pauvreté, il commença :

« Docteur, vous êtes mon ami!... Si!... Je le dis!... Je vous estime très sincèrement. Vous êtes un brave homme, je m'y connais. Dans ce petit village de mauvaises langues et de têtes chaudes, j'ai

trouvé quelques très bonnes gens comme vous. Mais, pardonnez-moi, elles sont rares... C'est comme partout, allez!...

Alors, j'ai décidé de venir vous consulter. Voilà longtemps que je remets de le faire faute d'y être encouragé par la sympathie d'un confesseur... Aujourd'hui, je veux tirer de ma pensée, un souvenir qui me fait mal là (et le capitaine Recht frappait sur son front) et là... (il frappait sur son cœur). Oui! il y a dans ma vie, quelque chose qui m'attriste depuis trente ans, comme un regret; me ronge, comme un remords; et contre quoi je ne sais que faire...

— Hé! Hé! capitaine, la maladie qui vous mine depuis si longtemps s'y est donc bien mal prise, en vérité!... Vous êtes resplendissant de santé!...

— Oui, l'apparence est assez bonne! Dans mon uniforme, sur la dunette de la *Rita*, je suis le plus beau capitaine de la « *Brema Lina* ». Mais... mais... croyez-moi... je ne suis pas tranquille...

— Bast! me demandais-je à part moi, est-ce que mon géant est en réalité vermoulu? La grosse noisette est-elle creuse? Diable!...

— Cher docteur, avez-vous une heure?

— Deux, capitaine! Si je puis vous être utile, tout mon temps est à vous.

— Il faut que vous entendiez une bonne fois mon histoire depuis le commencement, voyez-vous!

Il faut que vous me laissiez prendre le récit que j'ai à vous faire, par le plus long !

— Allez, capitaine ! C'est souvent le plus court pour le médecin. Je vous écoute...

\*  
\*   \*  
\*

#### RÉCIT DU CAPITAINE RECHT DU S/S « RITA »

J'avais quatorze ans. C'était en 1875. Nous habitions près de Hohebach, une petite ville de Bavière, mon père Julius Recht, ma mère, mes trois frères et moi, un beau chalet de sapin rouge, bien verni, tourné vers la rivière et surmonté d'un immense grenier plein de provisions de toutes sortes pour l'hiver. Nous y jouissions de la vie comme dans un paradis.

Mon père, en sa première jeunesse, avait été apprenti charpentier. Il avait travaillé jusqu'au delà du Danube. En 1870, il avait fait la guerre de France. A son retour, excité par tout ce qu'il avait vu, durant la Campagne triomphale, de ce côté-ci des Vosges, il s'était mis à étudier avec passion. Sans maître, à trente-cinq ans, il avait, en quelques mois, appris à lire, à écrire, à calculer. Dans un petit traité de géométrie d'école primaire, il avait surpris les secrets du cubage des arbres, de la triangulation et de l'arpentage.

Avec quelle fierté, à nous, ses fils, il montrait les cahiers couverts de ses premiers essais ; les brouillons de problèmes, de constructions géométriques et des plans, où il avait peiné durant tant de ces heures prises sur ses nuits d'ouvrier harassé !

Mais enfin, un beau jour, sans prévenir ni parents ni amis, il s'était présenté devant une commission officielle qui siégeait au chef-lieu du district. Et le voilà rentré chez nous avec un grand diplôme de géomètre roulé dans un tuyau de carton... Cela avait révolutionné le village.

En ces années grandioses qui suivirent la Victoire, l'Allemagne se reconstituait sur les bases qu'elle venait de jeter à sa taille dans le monde. L'Allemagne était comme une belle et riche maison de moellons qui s'élève là où il n'y avait, hier encore, qu'une misérable baraque de planches.

De fait, tous les corps de métiers étaient sur les dents. Les industries commençaient une ère de prospérité inouïe. On bâtissait partout. Aussi mon père, le nouveau géomètre, travailleur exact et ponctuel, eut tôt fait de s'attirer la meilleure clientèle du canton.

Je pense souvent à mon père. Certainement, certainement, je l'ai aimé, le pauvre homme. Mais je crois qu'à cette époque, je l'admirais et le craignais plus que je ne l'affectionnais réellement.

Il n'était pas méchant pour nous. Il était même bon, à sa manière.

« Mes garçons, nous disait-il, vous pouvez compter sur mon indulgence, du moment que j'ai la preuve de votre sincère volonté de bien faire! »

Mais, à la vérité, sa bonté nous paraissait parfois terrible... Ses yeux calmes et si bleus; son large front carré; ses lunettes serrées aux tempes; sa barbe divisée en deux flots par une raie au milieu; hélas! je ne les revois jamais en rêve sans un frisson glacial.

Pour nous corriger, cependant même que nous l'eussions justement mérité, il ne nous battait point. Oh! non! Mais après quelque gaminerie de notre part, un accès de paresse à l'école, une imprudence, une dispute dans la rue, il nous faisait dire, par Virginia, la servante, que nous eussions à nous présenter à son bureau. Là, sans cris, sans gestes de colère, il nous représentait longuement nos torts, leur déraison, leurs conséquences. Et cela avec une si stricte, fatale et régulière méthode, qu'une fois sortis du cabinet paternel, nous demeurions malades toute la journée de l'émotion surnaturelle éprouvée durant ces moments.

Un jour, mon frère aîné, en revenant de l'école, jette une pierre dans une lanterne, et l'homme de police le saisit. A l'instant, nous vidons nos petites bourses pour trouver de quoi payer à l'homme le prix du carreau de vitre. Celui prend les pfennigs et accepte nos excuses.

« Mais, dit-il, il faudra cependant que M. Julius Recht soit prévenu de la somme d'argent que la commune a perçue pour la réparation du dégât. »

A ces mots, voilà mon frère, le coupable, qui tombe sur la route et se met à crier en se roulant dans les convulsions de la peur :

« Non ! pas à M. Recht !... Pas à mon père !... Ne le dites pas !... Il va me regarder !... Et cette fois-ci, je le sens, je mourrai ! »

Tel était le genre de respect que nous portions à notre père.

De plus en plus brillante d'année en année, sa situation se trouva enfin couronnée par le poste qui lui échut de géomètre juré de l'Etat, au traitement de 3,000 marcs, tous ses déplacements payés. C'était superbe ! Le pauvre charpentier de jadis pouvait estimer sa ténacité richement reconnue. Cependant, mon père ne croyait pas devoir mesurer son zèle, parce qu'il se voyait récompensé de son activité.

A son bureau, il était le premier attablé. L'hiver, bien avant le jour, dans la chambre sans feu, on l'aurait vu penché sur ses plans, le compas ou le pinceau d'encre de Chine à la main. Le soir, il rentrait que nous étions déjà au lit, avec des rouleaux de papier qui sonnaient dans le corridor en tombant.

Aussi, beaucoup de ses compagnons le voyaient-ils sans plaisir. Sa ponctualité, son honnêteté,



avaient quelque chose de si absolu, de si agressif qu'elles devaient prendre, à leurs yeux, un air de reproche personnel.

Lui, n'avait cure de ces hostilités plus ou moins sourdes.

« Je ne fais rien de trop en travaillant comme je travaille, répétait-il. Tant pis pour ceux qui se contentent à moins. Je suis largement payé. Je dois à l'Etat, pour mériter mon traitement, l'exercice entier de toutes mes forces. En les lui donnant, je ne suis que honnête. »

Les dimanches, il prenait sur son repos le temps de s'occuper des affaires des villageois qui venaient le consulter.

C'est ainsi qu'il reçut, un de ces jours, la visite d'un groupe de sept paysans.

A la suite d'un héritage commun, ils s'étaient trouvés ensemble propriétaires d'un terrain. C'étaient M. Braumt, le tailleur ; M. Schiffert, le charretier ; M. Vinck, l'épicier, et M. Schnitzen, le marchand de farine et de houille. J'ai oublié le nom des trois autres. En dehors de ces sept personnes, il faut savoir aussi qu'il y avait, comme propriétaire du même bien, une vieille sœur de M. Vinck.

Ils vinrent donc et collectivement prièrent M. Julius Recht, géomètre-arpenteur, de délimiter leur héritage suivant le cadastre ; puis ensuite de le diviser selon les parts que le testament leur allouait.

Mon père se mit à l'œuvre. Il alla sur les champs avec mon frère aîné, qui portait d'ordinaire ses chaînes, ses piquets et sa boîte à lunettes. Au bout du mois, il fit savoir aux paysans que le travail était exécuté. Rendez-vous fut pris à l'auberge : « Zum Schwarzen Heinrich ». Et un soir, avec ses rouleaux de papier, voilà mon père parti pour terminer l'affaire.

Les plans étalés, chacun fut satisfait de son lot. Les honoraires du géomètre, fixés à 200 marcs, furent jugés très modérés pour de si bonne besogne.

Alors mon père dit :

« Vous êtes à huit, propriétaires de ces huit lots. Cependant, je ne vous vois ici que sept? »

— C'est que c'est ma sœur, répondit l'épicier Vinck, qui représente la huitième héritière. Elle est vieille fille, vous savez, et toujours malade. Je suis chargé de ses intérêts, et je prends sur moi le règlement de cette affaire.

— Parfait, dit mon père. Vous acceptez donc à votre charge les deux huitièmes des 200 marcs pour frais d'arpentage ?

— Hé, naturellement ! s'écria Vinck, en riant. C'est bien le moins que je puisse faire ! Qui prend la maison, prend le cochon ! Puisque j'aurai son bien, il n'est pas de trop que je paie pour ma sœur... »

Et toute la tablée de rire et de répéter, en levant les verres :

« A lui la maison, à lui le cochon! Hoch! »

L'aubergiste qui, à son comptoir, de l'autre côté de la cloison, servait du schnaps à un marchand ambulat, fit chorus joyeusement :

« A lui la maison, à lui le cochon! »

Et le colporteur, qui rattachait la bretelle de son ballot à son épaule, se mit à crier du pas de la porte, à ce groupe bruyant de l'auberge, qu'il ne voyait d'ailleurs pas :

« Bon, bon! Mais tout de même, qu'on n'oublie pas le cochon!... ?

Ainsi Braumt, Schnitzen, Schiffliert se déclarèrent débiteurs envers mon père chacun de 25 marcs; et Vinck de 50, soit 25 pour lui-même et 25 pour sa sœur. On vida une bouteille de vieux Rhin à la santé du géomètre de l'Etat, M. Julius Recht, si habile à terminer les affaires, si juste, si ponctuel, si honnête. Et chaucun s'en fut coucher.

Bon! A la date fixée pour le paiement de ses honoraires, mon père envoie, à chacun des sept propriétaires, sa quittance. Tous paient, excepté Vinck, l'épicier, qui dit au receveur :

« Je dois 25 marcs à M. le géomètre de l'Etat, Julius Recht. Mais non pas 50. Je veux bien payer les 25 marcs que je dois à M. le géomètre de l'Etat, mais 50 marcs, non! »

Mon père, en apprenant cette réponse, va lui-même chez l'épicier.

« Monsieur Vinck, dit-il, je ne comprends pas. Vous vous êtes engagé à payer les frais d'arpentage de deux huitièmes du terrain : pour votre part et celle de votre sœur.

« Deux fois 25 marcs font 50 marcs. Et, aujourd'hui, que dites-vous, s'il vous plaît ?

— Je dis, répond Vinck, que je n'ai à payer ni frais d'arpentage, ni aucune autre espèce de frais quelconque, pour une portion de terrain qui ne m'appartient pas. Vous connaissez la propriétaire de ce champ. Présentez-lui votre note, s'il vous plaît, Monsieur le géomètre de l'Etat.

— Je n'ai pas à présenter de note à M<sup>lle</sup> Vinck, votre sœur, n'ayant aucunement été prié par elle de me mêler de ses affaires.

« C'est vous, Monsieur, qui m'avez chargé de cette besogne, guidé, disiez-vous, par le fait que, devant hériter plus tard de la totalité des biens de votre sœur, vous prétendiez assumer, dès à présent, les charges des opérations d'arpentage auxquelles je me suis livré.

— Je n'ai jamais rien dit de pareil, continue l'épicier. Pourquoi irais-je payer un seul pfennig pour une chose qui ne m'appartient pas ? Voici les 25 marcs que je vous dois. Prenez-les. Je ne puis vous donner rien de plus, parce que je ne vous dois rien de plus. Pour ce que vous réclamez de reste, je vous le répète, allez trouver ma sœur.

— J'irai donc vers votre sœur, répond mon père. Mais je doute qu'elle accepte de reconnaître une dette que vous avez contractée à son insu, Monsieur Vinck! Vous vous êtes engagé en son nom. Elle-même n'a pas à intervenir dans notre affaire.

— Je vous dois tout juste 25 marcs. Voilà mon dernier mot, Monsieur le géomètre.

— Monsieur Vinck, votre conduite n'est pas honnête, crie mon père.

— Monsieur le géomètre, veuillez prendre garde que ma porte sur la rue est ouverte. S'il était venu à passer quelqu'un il y a un instant, je me serais vu dans l'obligation de vous appeler devant notre juge.

— Ah! Quelle audace! » répond mon père. Et il sort.

Il va chez M<sup>lle</sup> Vinck. Il la trouve malade au lit. Elle écoute M. le géomètre jusqu'au bout, sans le regarder. Quand il a fini, elle lui répond :

« Je ne dois rien à personne! »

Et elle tourne le dos à mon père qui s'en va, rouge de colère de s'être abaissé à cette démarche jugée à l'avance déraisonnable et qui vient, au surplus, de lui attirer cette nouvelle grossièreté.

Cependant, il était entré dans les idées de mon père d'être intégralement payé de son travail. Il voulait que chacun remplît ses promesses. Il fut donc expliquer le cas au Landsrichter, juge de paix du canton.

Le magistrat appela M. Vinck en conciliation. Celui-ci déclara ne s'être jamais obligé à payer 25 marcs à M. Julius Recht pour compte de sa sœur.

« Comment ? s'écria mon père. Vous osez nier, devant M. le juge, vous être engagé pour la part de votre sœur ? Vous osez nier vous être engagé en ces termes mêmes : « Qui prend la maison, prend le cochon » ?... Vous le niez ?... Vous le niez quand toute l'auberge du « Schwarzen Heinrich » l'a entendu ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, avec une maison et un cochon de l'auberge du « Schwarzen Heinrich », répond froidement M. Vinck. Je vous dois 25 marcs, les voici à découvert. »

Le juge de paix regarda M. Vinck et regarda mon père, puis haussa lentement les épaules pour demander :

« Que voulez-vous faire à cela, Monsieur Recht ? »

Et il déclara l'entrevue terminée.

Incontinent, mon père fit appeler Vinck en justice. Avant l'audience, l'épicier avait eu le temps d'agir. Le jour fixé, il présenta pour sa décharge le témoignage de ses amis, les Braumt, les Schnitzen, les Schiffert et autres, l'aubergiste du « Schwarzen Heinrich » compris.

Le juge leur demanda :

« Vous souvenez-vous, dit-il, qu'à un moment de la soirée de tel jour, à l'auberge du « Schwarzen Heinrich », Vinck, ici présent, ait promis à Recht, ici présent, sous une forme ou sous une autre, de payer, pour sa sœur, le huitième des frais d'arpentage d'un terrain situé en tel endroit ? »

L'aubergiste, prudent comme un aubergiste, répondit :

« Je ne sais... Je ne sais plus... Je ne me souviens de rien... Il y a si longtemps!... J'étais sans doute occupé à mes brocs et à mes mesures ; ou bien à la cave à tirer de la bière... Je regrette, je regrette ! »

Mais Braumt, Schnitzen, Schiffliert ayant prêté serment, déposèrent carrément que jamais, devant eux, Vinck n'avait pris, pour sa sœur, aucun engagement envers Recht, le géomètre.

Quand ils furent rassis sur leur banc, mon père pria le juge de lui accorder la parole :

« Monsieur le juge de paix, dit mon père, veuillez donc demander aux témoins s'ils n'ont pas entendu M. Vinck me dire, très exactement ce soir-là, à l'auberge : « Qui prend la maison, prend le cochon », voulant ainsi exprimer, en la forme populaire d'un proverbe, combien il acceptait volontiers de payer des opérations dont il devait se trouver bénéficiaire, étant l'unique héritier de sa sœur ? Veuillez leur demander, Monsieur le juge, si ensuite, eux-mêmes

n'ont pas tous répété le dicton : « Oui, qui prend la maison, prend le cochon ! » Veuillez enfin, Monsieur le juge, continua mon père, les prier de vous dire encore si un homme, dont nous n'avons pas reconnu la voix, mais qui nous parut un étranger du village et que nous prîmes pour un colporteur, n'a pas alors crié à son tour :

« Mais qu'on n'oublie pas le cochon ! »

Le juge rappela les témoins et leur posa les questions suggérées par mon père.

L'aubergiste persista à répondre qu'il avait régulièrement pris l'habitude d'oublier, d'un jour à l'autre, ce que ses clients disaient en buvant dans la salle de son auberge. Il ne retenait que leur argent pour sa bière. Cette habitude lui avait toujours parfaitement réussi.

« C'est entendu ! rétorqua le juge. Dieu lui-même n'obtiendrait pas de la chèvre qu'elle avouât du mal des choux. Le cochon ne dit des navets qu'ils sont aigres que quand il en est plein ! »

Tout l'auditoire se mit à rire, et l'aubergiste revint à sa place en rougissant. Cependant, on voyait bien que l'affaire avait pris une nouvelle tournure. Quelque chose de grave, de triste, marquait les physionomies inquiètes de toutes ces gens. Le front seul de mon père était demeuré clair.

En Allemagne, le témoignage sous serment en justice est revêtu d'un caractère sacré. Non seule-



ment un faux témoignage entraîne les plus dures pénalités légales, mais la voix publique est aussi sévère que la vindicte des lois dans la réprobation de ce crime contre l'honneur allemand.

Les trois paysans dont je ne sais plus les noms, rappelés par le juge après l'aubergiste, déclarèrent donc sournoisement :

« Que si ce propos de la maison et du cochon avait été tenu par Vinck, ils ne s'en souvenaient point. Qu'ils ne niaient cependant pas qu'il eût pu être formulé... Qu'ils ne se le rappelaient point, voilà tout. »

Et ainsi s'en tirèrent-ils.

Mais Braumt, Schnitzen et Schiffert, emportés par le diable, jurèrent qu'en aucun moment de cette soirée à l'auberge, Vinck n'avait articulé ce propos : « Qui prend la maison, prend le cochon ! » Ni cette chose-là, ni aucune autre du même sens.

Dès lors, au regard du juge, l'affirmation de mon père, seule contre sept serments, devenait sans valeur. Le tribunal rendit donc sa sentence en déboutant mon père et en le condamnant aux dépens.

Malheureusement, le juge de paix ne s'en tint pas simplement à cet arrêt. Il était ému sans doute lui-même par l'effervescence qui avait gagné tout le canton au sujet de cette aventure d'auberge, enluminée d'une façon si vivante, dans l'imagination du populaire, par le proverbe de la *maison* et

du *cochon*. Troublé par la fièvre qui échauffait le prétoire, il alla jusqu'à reprocher à mon père, en mots très durs, d'avoir occupé la justice du pays d'une instance qui ne pouvait aboutir.

« M. Julius Recht nous a fait perdre trop de temps, dit-il textuellement, pour une affaire qu'il savait, mieux que personne, ne pouvoir être tirée au clair. »

Ces paroles étaient inutiles. Elles étaient imprudentes. Non seulement elles étaient injustes pour mon père, mais elles excitèrent contre lui les railleries des paysans. Il sortit du tribunal abattu, humilié.

Pendant huit jours, à la maison, nous cessâmes positivement de vivre. Nous demeurions sans apercevoir notre père, enfermé dans son cabinet de dessin. Il refusait de recevoir personne : ni visiteurs ni clients. Il renvoyait toute nourriture. Pour la première fois de sa vie, il déserta son bureau de l'Etat.

Son chef fit demander quels étaient les motifs de l'absence de M. Julius Recht. Mon père répondit que :

« Dans un empire où les intérêts et l'honneur des particuliers étaient exposés à subir telles avanies et telles injustices que venait de lui infliger la loi, lui, Julius Recht, refusait désormais de participer à la vie publique. »

Huit jours après, survint une admonestation en

règle de la part du haut-chef, suivie immédiatement d'une sommation catégorique à M. Recht d'avoir à reprendre régulièrement ses fonctions.

Pour toute réponse à ces ordres, mon père envoya en dix mots sa démission de géomètre de l'Etat, sur un bout de papier qu'il nous glissa sous sa porte avec ordre de le porter à son bureau.

Dans son cabinet, il rêve, il rumine son affaire. Parmi ceux du village, il n'a plus d'espoir de trouver jamais aucune aide. Mais en dehors du village, il existe quelque part un homme qui n'est peut-être pas un coquin comme les sept paysans et l'aubergiste!... Il existe un homme qui sait la vérité, et qui peut-être voudra la dire!... Où le trouver ?

Mon père fait insérer, dans toutes les gazettes du canton et dans quelques-uns des plus grands journaux de l'Allemagne, cette annonce :

« Le voyageur colporteur qui se trouvait tel jour, telle date, à Hohebach, en Bavière; qui a bu, vers 9 heures du soir, un verre de schnaps devant le comptoir de l'auberge « Zum Schwarzen Heinrich »; qui y a entendu prononcer, de l'autre côté de la cloison, les mots : « Wer das Hause nimmt, nimmt auch den Schwein » (Qui prend la maison, prend aussi le cochon); qui a ensuite crié lui-même en réponse, au moment de partir : « Bon, bon, mais n'oubliez pas le cochon! » — celui-là, au nom de la justice et de l'honneur, est très instamment prié de

se faire connaître à Julius Recht, ancien géomètre de l'Etat bavarois, à Hohebach am Jagst. Bayern. »

Les jours passent sur les jours, les mois sur les mois. Les annonces se répètent sans obtenir de réponse. Elles coûtent cher. Mon père ne travaille pas et la maison se trouve bientôt sans revenu. Toute la famille est devenue un objet de dédain et de risée pour le village. Ma mère pleure dans sa cuisine. La bonne Virginia refuse de faire les commissions du ménage, parce qu'on l'interpelle le long du chemin et qu'on lui demande, à chaque maison où elle pénètre :

« Si M. l'ex-géomètre de l'Etat a enfin tué le cochon de sa maison ? »

A l'école, mes deux frères et moi nous nous battons avec nos condisciples durant toutes les récréations. L'instituteur n'intervient dans les brimades qu'on nous inflige, que quand par hasard nous sommes vainqueurs de nos ennemis. Alors il nous met en retenue et nous donne à conjuguer, des dix fois, le verbe : « Prendre la maison et prendre le cochon », et sans abréviations !

Un matin, sans nous avoir vus, sans nous laisser un mot d'adieu, mon père jette sur son dos le sac de ses tournées d'arpentage. Chaussé de ses grosses bottes de forêt, le voilà parti. Le colporteur de la fatale soirée, il veut le chercher. Il s'est juré de le trouver dans n'importe quel coin de l'empire qu'il soit.

Je vous dis que le pauvre homme n'avait plus en tête que l'idée de la revision de son procès et la proclamation de son droit!

Il parcourt à pied toute la Bavière. En chemin, il interroge les gens de chaque auberge.

« Un colporteur, qui aurait pu passer en ces derniers mois, mais dont il ne sait ni le nom, ni le commerce, ni aucun détail de signalement, n'a-t-il pas ici, cité le proverbe : « Qui prend la maison, prend » le cochon? »

Les aubergistes rient de sa question. Les buveurs, près du comptoir, le prennent pour un fou. Et lui, sans se désespérer, confiant dans son droit, il boit son petit verre, sourit tristement aux étrangers, secoue la tête, et va plus loin, de village en village. Il est presque sans argent. Il se nourrit de pain noir et se réchauffe à la rage de son cœur. Plus d'un mois, quarante jours, il chemine! Oui, cela dura quarante jours!... A peine recevions-nous de lui, par la main d'un voiturier, de temps en temps un bout de papier, où il nous disait en trois mots : qu'il vivait, qu'il cherchait, qu'il espérait.

O pauvre, pauvre père! Pourquoi ne l'ai-je pu aimer un peu plus, quand il dut tant souffrir?

J'en rêve souvent encore. Je le vois marchant, le sac au dos, accablé sous son cœur trop juste comme sous le fardeau d'un trésor trop lourd. Un cœur, c'est petit!... On ne le voit jamais des yeux!... Et

cela vous accable un homme jusqu'à le faire mourir! Il avait dépassé Munich. Il avait déjà tourné vers le Danube. Un soir, dans un petit village des environs d'Ulm, à l'auberge, il pose son éternelle question, comme un pauvre demande du pain : « Qui prend la maison, prend le cochon! »

« Eh! eh! C'est comme à Hohebach, alors! Mais vous savez, attention au cochon! »

Mon père se retourne. Ses yeux sont fermés, sa nuque raidie tire sa tête en arrière. Un froid terrible glace son corps et fait trembler ses membres. Il marche les deux bras levés vers l'homme qui vient de parler. Et tel est son air effrayant, que l'autre demeure comme pétrifié et immobile le regarde s'approcher...

Mon père saisit l'homme, mais doucement, ô doucement, tendrement, par le cou. Il laisse tomber sa tête sur l'épaule de l'inconnu, et un immense sanglot sort de sa gorge.

De toutes parts, dans le cabaret, on se précipite vers eux. On croit à une rixe. Mais non!... Voyez, cet homme pleure et serre l'autre dans ses bras. Qu'est-ce que cela veut dire?

Enfin, mon père s'explique.

« Oui, répond l'inconnu, je suis colporteur, et voici ma balle! Oui, j'ai entendu, à Hohebach, la plaisanterie que vous dites, d'un paysan qui riait de l'autre côté de la cloison! Oui, je suis prêt, pourvu

que le voyage ne me coûte pas trop, à retourner là-bas en témoigner!»

Les buveurs qui les entourent et qui entendent tout cela, crient qu'ils veulent, eux aussi, en faire autant, tant leur semble merveilleuse cette histoire à laquelle ils ne comprennent d'abord rien, sinon qu'il y a ici un pauvre qui souffre de l'injustice et du mensonge.

Le lendemain matin, mon père va chez le juge de la ville, avec le colporteur. Il raconte son aventure, et le magistrat, sous leurs signatures, reçoit la déposition du marchand et de trois notables du village qui se trouvaient attablés au cabaret quand mon père faisait sa miraculeuse rencontre.

Il prend le chemin du retour, non sans les précautions nécessaires pour retrouver plus tard, au besoin, le précieux coureur de route.

Il arrive au village. Le soir même, il revêt sa redingote des jours de grandes fêtes. Il y attache sa médaille militaire de la campagne de France. Fièrement, en frappant du talon, il traverse tout le village.

Il nous avait en détails raconté sa trouvaille inespérée. Nous ressentions sa joie profonde quoique muette. Mais en secret, nous demeurions épouvantés. Car il nous semblait bien que c'était quelque chose comme une épée traversant son cœur, qui devait le tenir debout. Tant il marchait durement

roidi sur lui-même, la tête fixée droit devant lui, les yeux immensément clairs et ouverts, la bouche serrée, nous voyions bien que cette épée, il allait la tirer bientôt de sa gaine sanglante.

L'entrevision de son triomphe le dévorait. Une fièvre ardente brûlait ses lèvres noircies. Je me souviens que quelques jours après son retour, comme nous nous présentions, mes frères et moi pour l'embrasser, il se leva debout sur ses pieds, d'un bond, étendit ses bras vers nous, et nous cria :

« Non, sortez, sortez ! Attendez encore ! »

Puis il fondit en larmes. Nous l'entendions sanglotter très haut dans son cabinet, derrière la porte close, où ma mère pâle, demi-morte, reposait sa tête, la joue sur le bois... O pauvre femme, aussi !

Le retour inattendu de mon père ; son maintien solennel ; et surtout le feu de colère et de haine qui brûlait dans ses yeux avaient fait dans le village l'effet d'un de ces craquements de tonnerre qui vous déchire les oreilles en même temps que l'éclair vous éblouit les yeux.

Ceux qui nous avaient trompés, ridiculisés, bafoués étaient dans la stupeur. Ils ne comprenaient pas encore ce qui leur arrivait. Mais instinctivement ils sentaient l'épouvante d'une chose nouvelle qui allait se mettre en marche vers eux.

L'instituteur, par une ignoble expression de la lâcheté publique, ne nous rassit-il pas, dès le matin,



mes frères et moi, sur les premiers bancs, à ces places dont il nous tenait injustement privés depuis six semaines?... Nous le trouvions plus dégoûtant, quand il nous léchait ainsi les pieds, que quand il nous martyrisait.

C'est égal! Ce jour-là, pour rentrer manger la soupe, mes frères et moi, quoique hâves et dégueuillés, nous traversâmes le village, en nous tenant par la main, avec une dignité qui me paraît encore sublime aujourd'hui.

Cependant, en possession du fait nouveau de son témoin retrouvé, mon père, en moins d'une semaine de pourparlers, obtint des magistrats l'assurance formelle de la revision du jugement qui avait innocenté Vinck. Nos paysans furent bientôt mis au courant des nouvelles instances qui se préparaient.

Un lundi soir, comme nous soupions, on frappe à la porte du chalet. La bonne fait entrer, et nous entendons qu'elle va annoncer à mon père, dans son cabinet de dessin, que M. Schnitzen, le marchand de farine et de houille, demande à lui parler.

M. Schnitzen, l'ami de ce voleur de Vinck, était un haut vieillard, à grosse tête ruisselante d'abondants cheveux blancs. Mon père, du seuil qu'il vient d'ouvrir, le reconnaît. Il fait un pas en arrière pour rentrer dans sa chambre. Mais le vieillard, qui est assis sur le banc du vestibule se lève, et se met à crier, en levant les mains :

« Monsieur Julius Recht, prenez pitié! Pitié pour moi, Monsieur Julius Recht, au nom du Très-Haut! Voilà six mois que la paix a quitté mon cœur! Je ne puis plus trouver le sommeil! Ma vie est celle d'un damné! Je viens vous faire l'aveu de ma faute... Pour complaire à mon ami Vinck, j'ai menti devant le tribunal. J'ai prononcé un faux serment...

— Sortez! répond mon père. Comment un Schnitzen ose-t-il paraître devant moi, quand il n'a pas reculé devant un faux serment pour me déshonorer?

— Ecoutez-moi!... Ecoutez-moi!» continue le vieillard.

Il criait d'une voix si caverneuse et émouvante, que nous l'entendions, de la cuisine où nous nous trouvions, retentir comme du fond d'un tombeau.

« Rien! répond, éclatante, celle de mon père. Si vous avez à vous rétracter, par Dieu Tout-Puissant que ce soit devant le juge à qui vous avez menti, canaille! »

Et plantant là le vieux marchand, il lui claque la porte au nez.

Le lendemain au matin, on trouva M. Schnitzen, dans son grenier à farines, pendu à la corde du tire-sacs.

Est-ce croyable? Cependant, je puis vous assurer que j'entends encore, Docteur, en vous parlant,

la clameur qui passa dans le village, à un certain moment de la matinée, tandis que la nouvelle de cette mort se répandait. Tous les écoliers l'écoutaient en tremblant, du fond des chambres de l'école. L'instituteur courut sur le perron pour se rendre compte de ce qui arrivait. Je le vis se pencher vers le coin de la ballustrade d'où il pouvait apercevoir jusqu'à la Grand'Place, entre les enseignes de fer pendues aux devantures.

Il était pâle en rentrant. Sa voix se faussait dans sa gorge quand il nous dit, comme pour excuser son émotion à nos yeux :

« N'est-ce pas ? On aurait dit que la troupe prenait le village ! »

Mais une fois Schnitzen retrouvé pendu, on sut, à l'instant, par toutes les ruelles, qu'il était venu, la veille au soir, chez mon père. On sut pourquoi il s'y était présenté et comment mon père l'avait accueilli. Que se passait-il dans les âmes des villageois ? Quel obscur combat s'y livrait-il, entre des sentiments qu'ils n'auraient pu formuler ? Je ne sais. Mais la foule bramait littéralement, assemblée au coin de la place qui est dégarnie de maisons et qui a vue sur la pente de la rivière Jagst, où se dressait notre chalet. Oui, c'était une sorte de long, aigre et plaintif mugissement que toutes ces gens poussaient, semblable au cri du cerf que j'avais entendu aux bois. Ils avaient l'air accablé, mais

non colère, je m'en souviens bien. Je ne distinguai pas un geste brutal à notre adresse, quand, mes frères et moi, nous passâmes par les chemins de la maison.

Le soir du mardi, un coup de marteau retentit à notre porte, exactement comme la veille, tandis que nous étions à table. Notre père s'y trouvait avec nous.

Il se lève, s'essuie la bouche, jette sa serviette à travers les couverts. Ses mâchoires sont serrées, ses yeux étincelants. *Etait-ce une illusion ?* Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que je voyais ses cheveux se dresser sur le devant de sa tête en une houppe brillante.

Il quitte la chambre et bientôt, dans le cabinet contigu, s'élève le bruit de deux voix.

« Pitié, Monsieur le géomètre ! crie l'étranger.

— Arrière ! répond mon père.

— Je suis Braumt, votre ancien ami ! Reconnaissez-moi ! Monsieur Recht, écoutez-moi !

— Je n'entends plus rien ! »

Avec ces paroles, la porte de la rue se referme fracassante sur le tailleur. C'était un petit homme grêle et jaune. Mon père l'avait saisi par les deux épaules et jeté dehors, en le faisant pirouetter sur ses pieds.

Le lendemain matin, par le Tonnerre de Dieu ! le tailleur était trouvé pendu à la petite fenêtre de son atelier !

De l'école, un peu après la récréation, nous entendîmes les gens crier par toutes les rues, tout à coup, juste ainsi que la nuit, quand un incendie éclate... C'étaient des cris terribles, des cris affolants, et qui brisaient les os. Les écoliers s'étant tous mis à pleurer, le maître suspendit la leçon.

Brusquement, mes frères et moi, sans nous être concertés, nous courons vers le porte-manteaux. Nous coiffons nos bonnets, et nous voilà, au galop, courant vers la maison.

Quelques secondes après, poussés par l'instituteur ou par leur propre instinct, je ne sais, les autres gamins se mettent à nos trousses en criant : « Recht ! Recht ! » et nous jetant des pierres, de la boue et du crottin.

Aussitôt que nous fûmes rentrés, mon père barricada les portes et les fenêtres du chalet. Une foule toujours grossissante s'était arrêtée devant et pressait la barrière, qui craquait parfois sous les épaules, comme si elle allait sauter. Des fenêtres, nous voyions les visages blêmes et grimaçants de ceux qui criaient :

« A bas Recht ! Recht, à bas ! »

Parfois, un poing se lève vers nous, avec une injure. Je vois aussi un homme qui se démène dans un groupe, en répétant :

« Il a raison ! Recht a raison ! La justice, la justice, la justice !... » d'une voix aiguë...

Puis une femme le saisit à la gorge... Et l'homme hurle encore plus haut, plus aigu :

« La justice! La justice! »

Voilà ce qui se passe dans mon souvenir.

Mon père est dans son cabinet pendant ces terribles heures. Les feuilles de la *Gazette de Frankfort* sont collées aux carreaux de ses fenêtres. Il règne autour de lui un jour livide. Il est assis devant sa table, les coudes enfoncés dans ses pape-rasses, la tête entre ses mains. Il regarde fixement un Christ de bois brun sculpté de la Forêt-Noire, et son œil ne s'abaisse pas.

La foule s'est écoulée. Les clameurs se sont tues. Voici le soir qui tombe. Nous sommes à table, et nous avons peur. Personne ne pense à manger. Ma mère, qui n'ose pleurer, qui n'ose parler, qui n'ose lever les yeux vers mon père; tout à coup, ma mère se met à trembler de tout son corps. Nous entendons ses dents claquer avec le bruit clair de billes d'agate tombant sur une assiette. Elle étend les deux bras vers nous. A-t-elle entendu quelque chose que nos sens moins excités n'ont point perçu ?

Oui!... On frappe à la porte du chalet.

Ma mère tombe à genoux sur le plancher. Mes frères et moi, à ses côtés, nous nous jetons à terre.

« Julius Recht, crie ma mère, ô Julius Recht! Au nom du Dieu des morts et des vivants, ayez pitié! »

On dirait qu'elle va chanter. Nous ne connaissons

à notre mère cette voix suave que quand elle redit, à la fenêtre, ses vieux lieds de la forêt. Et cependant, à ce moment, sa voix nous plonge dans l'épouvante...

Mes frères et moi, nous hurlons :

« Père! Père! »

Lui, de notre cercle qui l'enserme, se dégage en nous repoussant des genoux. Il sort de la chambre et la ferme à clef sur nous. Il ouvre la porte sur la rue, au large.

Schiffert, le voiturier, est agenouillé sur le seuil. Derrière, dans les ténèbres, on entend grouiller des hommes et des femmes revenus avec le paysan.

« Je suis Schiffert! crie l'homme. J'ai menti au juge pour sauver Vinck!... Oui, j'ai entendu Vinck vous faire sa promesse...

— Je ne vous connais pas! interrompt mon père.

— Je suis Schiffert, Schiffert le voiturier! » crie l'homme abasourdi par cette réponse.

Il frappe sur sa poitrine, de ses deux poings fermés, des coups qui résonnent comme sur un tambour. Un murmure s'élève des gens groupés derrière la barrière du chalet.

« Silence! crie Schiffert en se tournant sur ses deux genoux et sur ses mains vers la foule. Silence, vous autres! Ne savez-vous pas que c'est son droit? »

Mais déjà mon père avait fermé la porte.

Le lendemain matin, non!... Schiffliert n'était pas mort. On le vit passer menant ses chevaux par la route. On crut que mon père avait pardonné. De la journée, les manifestations devant le chalet ne se reproduirent point. Et ce fut comme un grand silence qui plana...

Mais le soir, une nouvelle se répandit. Une nouvelle d'autant plus terrible que, dans toute son horreur, on la pressentait, on l'attendait, et que son appréhension tenait les nerfs tendus depuis des heures...

Les deux chevaux du voiturier venaient de rentrer, sans leur maître, à l'écurie. Avec des torches, on courut à la carrière où Schiffliert avait dû travailler. On trouva son corps précipité au fond, déchiré en lambeaux, noir de sang figé, mort et déjà glacé.

Et tout à coup, sous nos fenêtres, retentissent des cris arrivés à leur paroxysme aussi subitement que la détonation d'un coup de canon.

« A mort, les loups! A mort, les Recht! A mort, les Recht! »

Nous sautons de nos chaises. Mais déjà haches, bâtons, fourches brisent les carreaux de nos fenêtres, arrachent les volets, sonnent sur les pierres. Par les baies ouvertes, en sifflant, des gerbes de paille toutes allumées tombent sur le plancher. Immobile contre un mur, retenu par la terreur, il me



semble que je contemplai ce spectacle horrible durant un énorme instant, avant d'oser crier avec mes frères.

Mon père saute vers son fusil pendu à la cheminée. Que va-t-il se passer ? Nous redoublons nos cris. Quand la porte s'ouvre. Le chef de la police avec ses deux adjoints nous prend par la main.

« Vite, suivez-moi ! Venez par ici ! »

Nous fuyons par le bas du jardin, vers la rivière. Encore quelques pas. Nous faisons un brusque détour. Nous sommes sauvés... Derrière nous, au haut de la colline, nous voyons, en nous retournant, le chalet qui flambe tout entier. Nous entendons les hurlements de la multitude, qui semblent, en se torturant avec les flammes, faire pâlir le ciel...

Nous passâmes la nuit au poste de police. Nous étions ruinés, sans asile. Le lendemain, nous partions pour le village de ma mère. Mon père, pendant cette nuit terrible, n'avait pas dit un mot.

Ma mère s'alita. Elle mourut en quelques jours, dans le délire d'une fièvre cérébrale. Elle répétait constamment :

« Pardon ! Pardon ! »

Mon père lui survécut à peine trois mois. Il était devenu maigre comme un squelette. Sa tête, sur son corps chétif, demeurait énorme dans ses cheveux et sa barbe grise qui avaient démesurément grandi. Le feu de ses yeux nous épouvantait encore, tandis que nous le veillions, mes frères et moi.

A toutes les supplications qui lui étaient adressées de nous dire quelques mots, il ne répondit jamais rien. Mais au suprême moment, tandis que je caressais, entre mes deux mains, ses poings convulsivement fermés, il se dressa sur son séant. Il cria d'une voix haute et dure, et aussi terrible que si elle eût répondu à une question faite de l'autre côté du seuil de la Mort :

« Moi! Julius Recht! »

Et il passa. Et quoique nous ne fussions guère encore que des enfants, cependant, en notre cœur, très pieusement, il nous sembla que le pauvre homme devait être plus heureux mort que vivant. »

\*  
\* \* \*

« Docteur, acheva le capitaine Recht, depuis que je suis dans ce village, ces souvenirs atroces m'accablent. A bord, il m'avait semblé, un certain temps, les oublier. Voici qu'ils revivent et me rongent. Que faut-il faire?... Faut-il m'en retourner au village natal et confondre ces spectres tête à tête?... Faut-il combattre?... Faut-il?... Quoi, quoi, que faut-il?... Dites-le moi, si vous le savez, parce que, comme je vis à présent, je n'ai plus de plaisir à vivre.

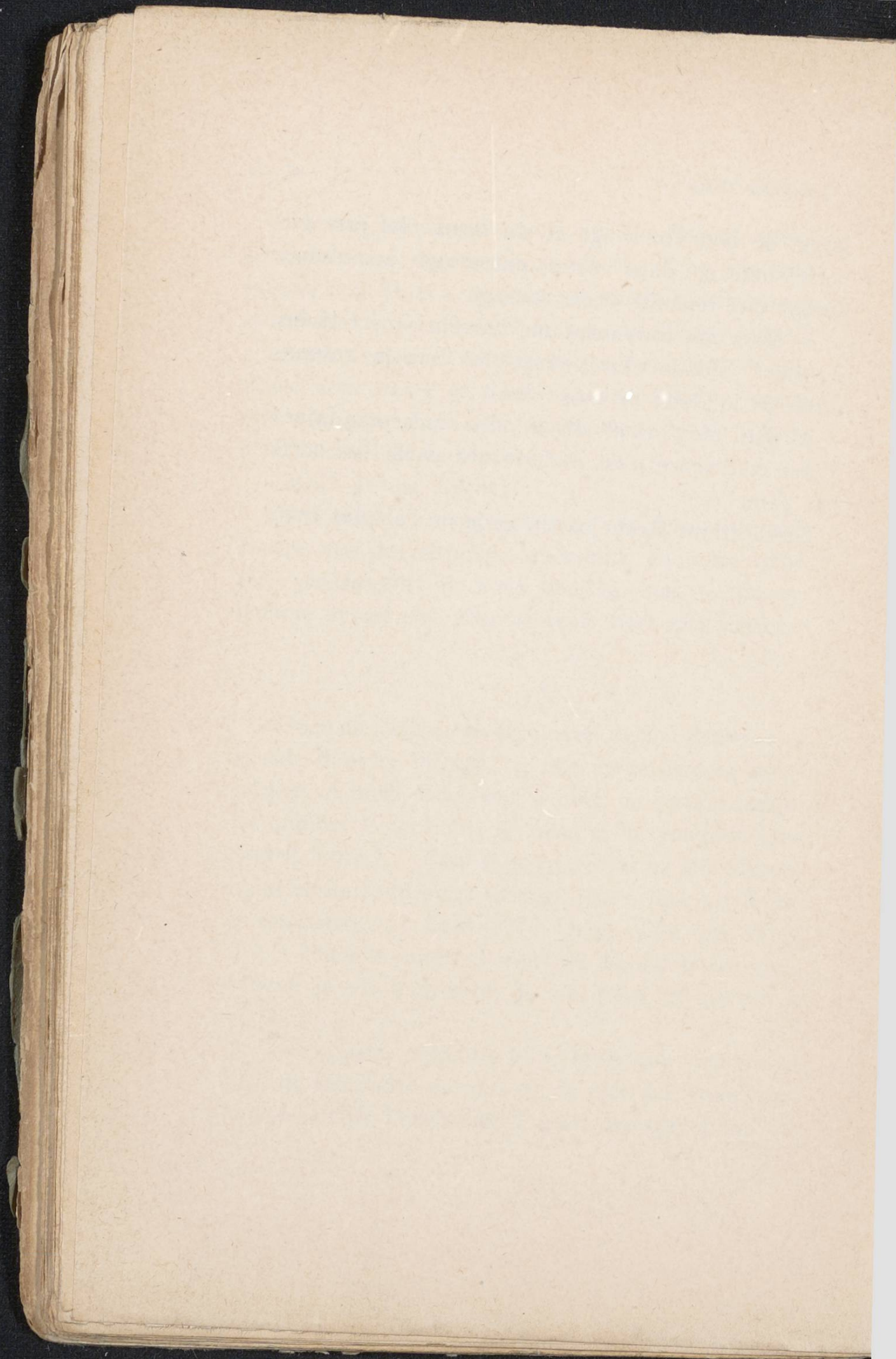
— Capitaine, répondis-je, je crois que vous ferez bien de reprendre au plus tôt la mer. Ici, vous vous anémiez dans l'inactivité. Partez demain! L'air du

large, de bon vin rouge et du bœuf rôti pris sur votre bateau, dans votre entourage accoutumé, auront vite remonté votre courage.

— Mais ma conscience me harcèle sans relâche, docteur ! Suis-je donc coupable ? Suis-je responsable de la dette de mon père ?...

— En mer, vous dis-je ! En mer, capitaine ! Votre conscience n'est malade que parce vos nerfs ont faim ! »

Le capitaine Recht partit, et je ne l'ai plus revu.



LE MARIAGE AUX BEQUILLES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

## LE MARIAGE AUX BEQUILLES

*(Lettre d'un Médecin bruxellois au D<sup>r</sup> Rose)*

Bruxelles, le...

Mon cher Rose,

Le quartier de la rue de Laeken, de cette bonne rue où nous habitons, t'en souviens-tu, durant le temps béni autant que lointain de nos études, est en émoi. Les femmes y ont la fièvre.

L'Amour, paraît-il, a passé par là sous un déguisement où celles qui croient le mieux connaître ne l'avaient pas retrouvé. Il a fait un de ses bons coups ; s'est brusquement arraché du visage le masque ridé et racorni qu'il s'était mis. Une narsarde, une pirouette, et le voilà parti ! Le voilà rentré au ciel païen qu'il habite encore de nos jours, mais si haut, qu'on ne le voit quasi plus jamais redescendre parmi nous.

Je fréquente assidument les pittoresques venelles de ce quartier de Bruxelles. Il y fait plus amusant que dans le haut de la ville; et j'y suis mieux payé.

Je vois là d'accortes petites boutiquières, vives et prestes; de puissantes verdurières dont le ventre conserve cet air de prospérité acquis dans les riches cuisines où elles trônaient avant de commercer; de gigantesques marchands de lambic qui ne sont malades que dans la saison des Kermesses aux boudins.

L'autre jour, en mangeant des pommes de court-pendue dans une de ces arrière-boutiques, j'entendis l'histoire que je veux à mon tour te conter. Malgré l'âge de ses héros, elle est fraîche à la façon de ces fruits qui, tout ratatinés qu'ils soient devenus, n'en sont pas moins encore exquis. Et ma foi, si au surplus, elle soulève en ta philosophique cervelle, un problème de morale, tu n'es, en définitive, pas obligé d'y réfléchir, et je ne te demande pas de solution.

Il y a quelques mois, une petite vieille femme, pensionnaire de l'Hospice voisin, parut subitement changer d'allure. La marchande de tabac râpé ne reconnaissait plus, dans M<sup>lle</sup> Krome, l'innocente des jours passés qui, maigre, dégingandée, mal coiffée, le bonnet de travers, venait lui acheter un sou de « prise », aux heures de sortie de l'Asile.



La taciturne M<sup>lle</sup> Krome était, du jour au lendemain, devenue bavarde comme une pie. Ses yeux gris brillèrent ainsi que des vitres bien lavées. Des plaques de rose animaient ses pommettes. Les vilains tics qui, naguère encore, agitaient ses bras en mouvements inattendus et tumultueux, se perdaient dans une mimique de joie et d'incessants claquements de mains.

« Qu'est-ce qui peut rajeunir ainsi M<sup>lle</sup> Krome, et lui faire afficher aussi impudemment ces mines de plaisir ? » se demandait le quartier.

M<sup>lle</sup> Krome elle-même se chargea bientôt de l'apprendre aux curieuses débitantes.

M<sup>lle</sup> Krome aimait ! Ce n'était point dans le vague des rêves d'une fille sexagénaire que se perdait sa passion. Non. Elle aimait et était payée de retour ! M. Potte, pensionnaire assisté du Bureau de bienfaisance, rue du Canal, et âgé non pas encore tout à fait de soixante-treize ans, lui avait déclaré sa flamme !

C'était un jour, après le goûter, dans le jardin. M. Potte, Dieu sait par quels fallacieux subterfuges, avait attiré M<sup>lle</sup> Krome dans la maisonnette où le jardinier serre ses outils. Et, parmi les râteaux, les pelles et les arrosoirs, il avait emporté d'assaut ce qu'on n'avait défendu qu'avec juste ce qu'on doit opposer de résistance à de telles tentatives quand on est restée Mademoiselle Krome jusqu'à soixante-deux ans, en tout bien tout honneur.

C'est ainsi que M<sup>lle</sup> Krome, enivrée de l'amour de M. Potte, et loin de cacher son bonheur, fut poussée à avouer, à une marchande de sprookjes fumés et de pommes de terre en casaques, de la rue des Hironnelles, que jamais, au grand jamais, elle n'aurait eu la force ni le courage de demeurer si longtemps Mademoiselle Krome, si elle avait pu se figurer que le mariage ouvrît aux humains de telles sources de jubilation.

L'été se passa. L'automne fut, cette année, long et beau. Nos deux amants avaient trouvé un hôte charitable qui, au premier étage de son débit de faro et de bière de mars, les recevait, les jours de sortie de l'Hospice et dans sa propre chambre, « le temps d'une petite baise », moyennant une rétribution fixe de trente-cinq centimes.

C'était M<sup>lle</sup> Krome qui payait — voilà l'Amour ! — Et elle n'oubliait point, en descendant, de serrer, dans son porte-monnaie, le « timbre-rabais » que l'honnête cafetier offre en ristourne à ses consommateurs. Déjà même, des centaines de ces petits carrés rouges, collés sur les feuilles d'un carnet, témoignaient de la chaleureuse expansion de M. Potte, autant que des qualités ménagères de l'économe bien-aimée.

Or, il y a quelques semaines, le médecin de l'Hospice, passant la visite des pensionnaires, avisa que la taille de M<sup>lle</sup> Krome était étrangement arrondie.

Il allait diagnostiquer un vaste kyste. Il s'apprêtait déjà à crier à l'infirmière de service : « Ma sœur, préparez tout pour une intervention ! » quand, renouvelant son examen, il poussa une de ces exclamations énergiques que ceux qui connaissent sa douce aménité eurent tôt fait de rapporter à quelque événement extraordinaire.

Mademoiselle Krome était enceinte.

Le Conseil des Hospices fut averti de l'occurrence aussi rapidement qu'il l'eût été d'un incendie dévorant l'Asile. Hélas ! Le mal était fait, et ne s'en plaignaient que ceux-là qui n'avaient, ma foi, rien à y venir voir. Mais la discipline ne peut abdiquer même devant l'amour, fût-il couronné de cheveux blancs et son arc devenu crossette.

On en délibéra gravement au Conseil. Enfin, on maria d'office, et non sans quelque verte semonce et un peu de rudesse, les délinquants penauds comme cousins et cousines surpris s'embrassant près de l'armoire aux confitures.

Ce fut dans une chambre blanchie à la chaux de la « Maternité », derrière les vitres dépolies donnant sur l'église du Béguinage, que la nouvelle Madame Potte exécuta son voyage de noces.

Tout, d'ailleurs, alla pour le mieux, du moins quant à la mère. Pour l'enfant de la maisonnette du jardinier, il vécut à peine quelques heures.

N'est-ce pas ? C'était déjà très bien ainsi?... Mais

le quartier de la rue de Laeken, mis en appétit, désirait plus extraordinaire encore. Pour la marchande de fil à coudre et d'aiguilles, il est certain que le petit rejeton Potte-Krome était un monstre si affreux que les médecins de la Maternité l'ont fait passer, sans intervalle, des limbes maternelles au sein d'un bocal de formol.

Depuis, les langues vont-elles leur train! Les paris s'ouvrent... Aux prochaines Kermesses de Bruxelles, se demande-t-on, Madame Potte-Krome verra-t-elle se réaliser de nouvelles espérances? Pleuvra-t-il encore des dragées, dans cet Hospice où il ne tombait plus, depuis longtemps, que des carrés de sucre candi pour les vieux catarrhes?

Des critiques, cependant, se mêlent aux commentaires. « Au nom de la morale, a-t-on correctement agi en unissant M. Potte et M<sup>lle</sup> Krome? Ou fallait-il, au contraire, tyranniquement, séparer à tout jamais Krome et Potte? » se demandent les dames de la rue de Laeken.

N'est-ce pas, mon cher Rose, nous sommes trop prudents pour répondre nous-mêmes à d'aussi graves questions. Nous craindrions surtout de transformer, en un insoluble problème de philosophie, une situation que l'amour a si habilement dénouée à lui tout seul!

Plutôt que de moraliser, je retournerai, à la saison prochaine, manger des cerises dans l'arrière-

boutique de ma cliente la verdurière. Et si la divine Passion, sous le masque chenu de M. et M<sup>me</sup> Potte, venait à s'y montrer et daignait me parler, je t'en écrirais. On ne la voit pas si souvent que pour la laisser passer, en une telle occasion, sans la contempler ! Car je crois qu'il faut la saluer où elle se montre, même sous les habits bleus des vieillards secourus !

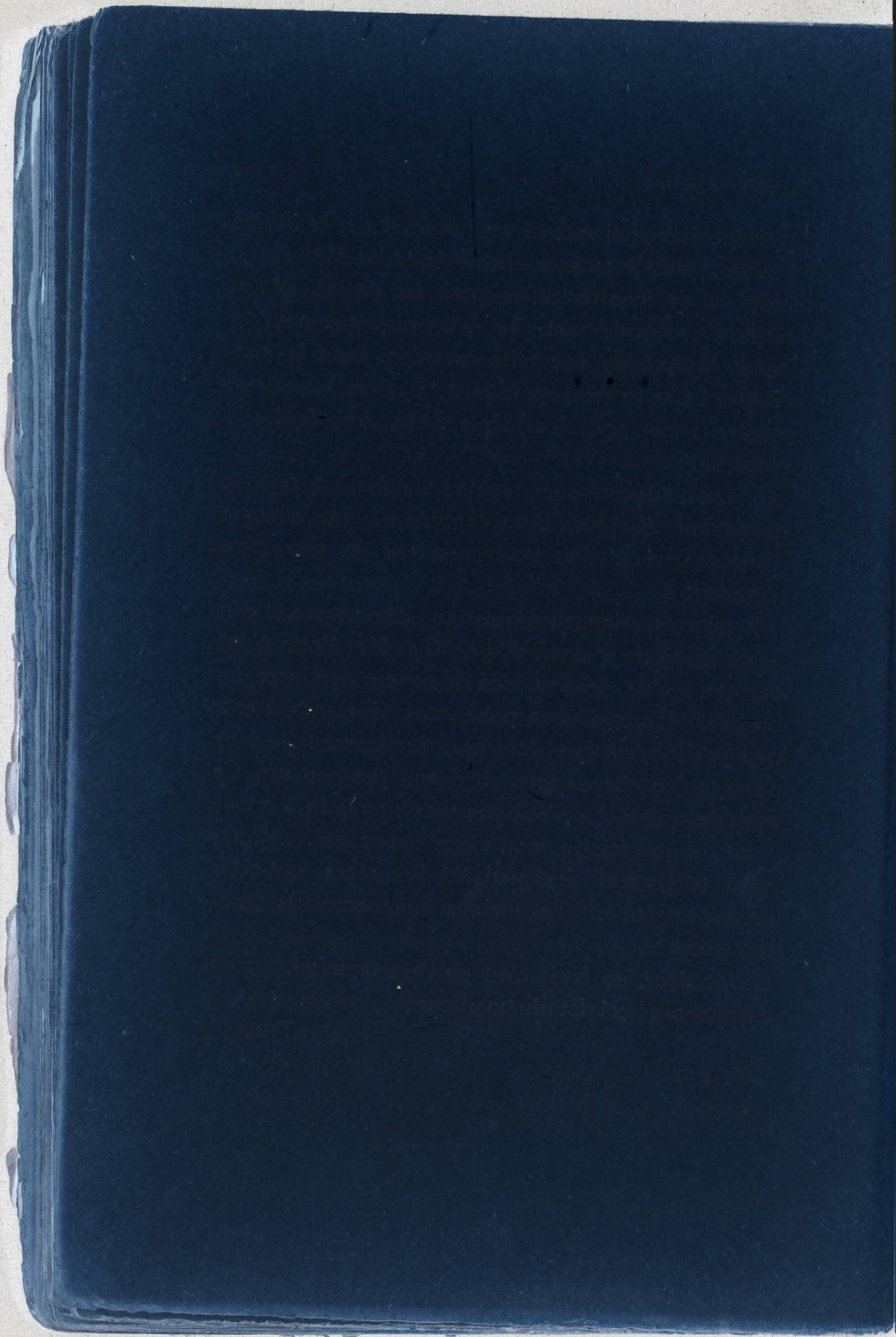
« Moi », disait une vieille ribaude, invoquant devant moi quelques instants de son orageux passé d'amour, « moi, j'en mangerais sur la tête d'un teigneux ! »

Pour avoir commencé plus tard et marquer, à eux deux, un siècle et demi d'âge, M. et M<sup>me</sup> Potte n'ont pas cru qu'ils dussent définitivement renoncer au bonheur. L'occasion se présentant, ils la saisirent, quoiqu'elle n'eut peut-être plus sur le crâne, à leur offrir, qu'un cheveu gris... Ce sont des heureux. Ce sont des sages. Ils n'ont pas dit : non à la Vie !

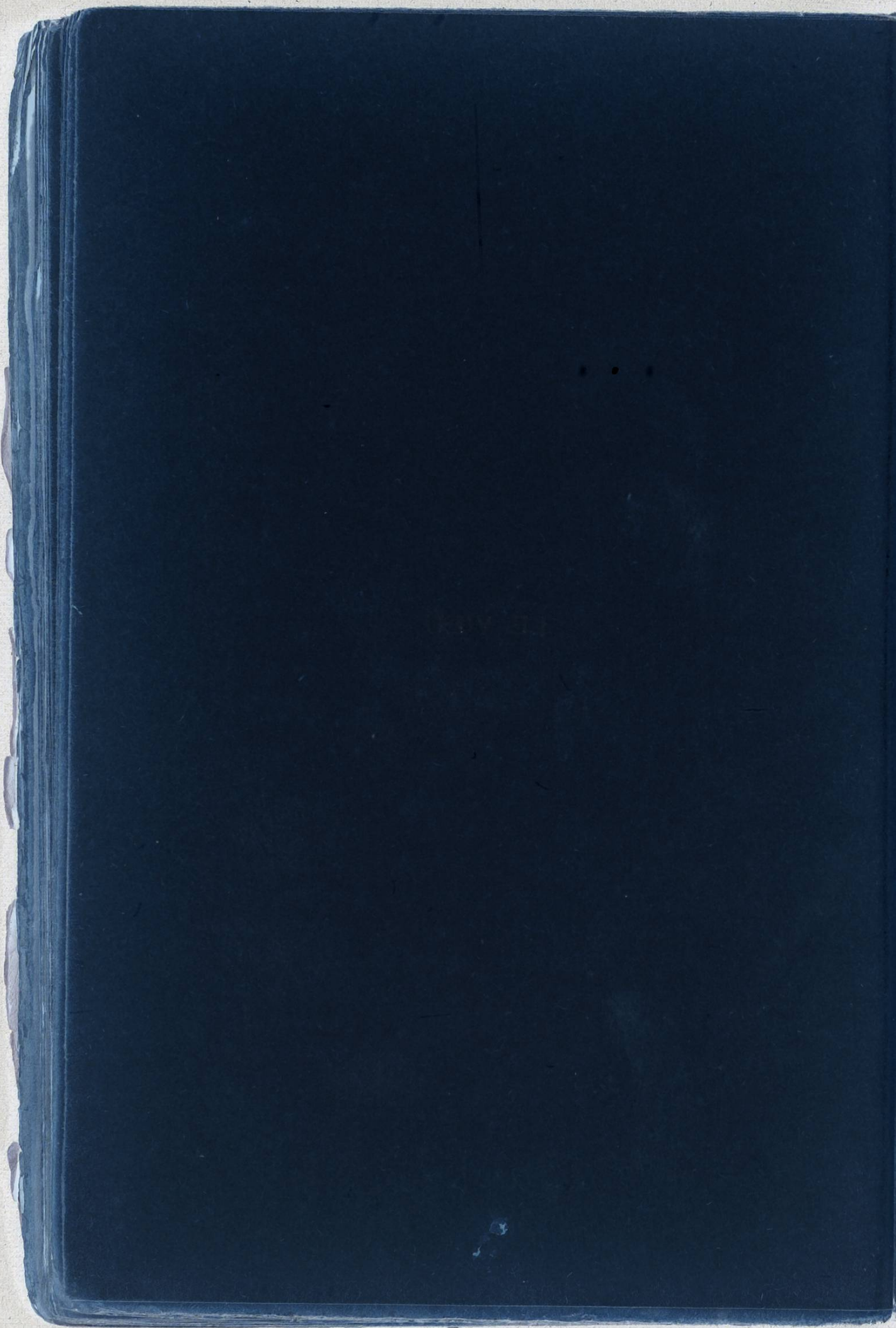
Et toi que fais-tu, mon vieux camarade ?... Comment te portent tes pieds?... Tes roses ont-elles donné, cet été ?... Tes melons s'annoncent-ils favorablement ?...

Une fleur, un fruit, c'est de l'amour aussi, ô mon cher amoureux ! Et du meilleur !

TIBI.



LE VŒU





## LE VŒU

Le fermier Bury, de la petite « cense des Mespelîs », dont le pignon abritait jadis la fontaine au tuyau de fer, avait deux fillettes. Je soignais la cadette depuis plusieurs années pour un abcès tuberculeux de la colonne vertébrale, quand elle mourut, aux environs de Pâques, en 80.

Quelque précaire que fût l'état de l'enfant, je dois dire que je ne m'attendais pas au fatal événement quand il survint. Cette mort que je n'avais point prévue aussi proche, même à part moi et dans ce for intérieur où nous établissons nos plus exacts pronostics ; la désolation profonde, sincère, des parents me rendirent longtemps malheureux.

A l'ordinaire, quelques instants sont tout ce que le médecin accorde à la douleur. Ici, j'avais longtemps plaint le deuil du brave paysan qui tant de fois m'avait, de ses épaisses mains calleuses, aidé

à pratiquer le pansement de son enfant. La physiologie ardente et triste de la haute fermière des « Mespelîs », au grand nez fin, au long cou gracieux, aux épais bandeaux de cheveux noirs lustrés couvrant ses oreilles; aux épaules élancées d'un si étrange effet de miniature du moyen-âge dans ses nippes sombres, m'avait hanté plusieurs jours durant. Mais enfin, entraîné par les exigences du métier; assourdi par d'autres cris; fatigué par d'autres malheurs, hélas, j'avais oublié mes amis Bury.

Quand, environ deux mois après la mort de la petite Aldegonde, je reçus, un matin, la visite du fermier.

« Ecoutez, Docteur, » fit-il dans mon corridor, en tordant sa casquette, « il faudrait bien que vous passiez, un de ces jours prochains, par chez nous. Il y a quelque chose de mauvais tombé sur « les Mespelîs », depuis le départ de notre enfant... Je ne rentre pas une fois des champs pour la soupe, sans trouver ma femme, les yeux rougis par les larmes, penchée sur les cendres du feu. Et la petite Marie qui ne mange plus, qui ne dort plus, est devenue si faible qu'elle ne peut plus marcher et demeure au lit.

« Il y a autre chose, bien sûr, que du chagrin dans leur cas! Venez, s'il vous plaît, Docteur. Examinez-les toutes deux. Je ne serai tranquille que quand vous les aurez vues.

— J'irai, Bury, » répondis-je. « Et pas plus tard que cette après-midi, en repassant de la fosse où j'ai un blessé. »

Il y a longtemps que la ferme des « Mespelîs », — c'est-à-dire en notre wallon qui parle encore latin, *mespilus*, néflier, — n'existe plus. Une école pour les petits garçons du Hameau se dresse à sa place, bien laide et bien utile. Mais je me souviens parfaitement encore de l'intérieur Bury. Tout y était différent des maisons voisines.

Les meubles, luisant d'une propreté méticuleuse, s'y voyaient rangés en un ordre presque religieux. J'aimais la vaste pièce où l'on me recevait, une sorte de cuisine tenue fort nette et dispensée des œuvres les plus grossières du ménage par une laverie contiguë.

Un Christ immense, en bois de chêne noirci, y allongeait, à travers toute la cheminée, ses grands bras martyrisés par de vrais clous de fer rouillés gros comme le poing. Sa tête, assez bien sculptée, était couverte d'une surprenante couronne d'épines, haute, large, embrouillée comme tout un buisson de malheurs et de péchés.

D'où ces humbles cultivateurs pouvaient-ils posséder ce bon Dieu qui n'eût pas déparé une chapelle ? Mais, au surplus, où avaient-ils trouvé le beau meuble garnissant cette chambre et d'un bois sombre si soigneusement ciré à l'encaustique ? Et,

pareils aux choses de leur entourage, d'où ceux d'ici tenaient-ils cette allure de solidité ferme ; cette droiture convaincue qui, dans leurs voix unies, scandait cet impressionnant bénédicité que j'entendis plusieurs fois en franchissant leur seuil, à l'heure de midi ?

La fermière n'était pas du pays. Bury, à peine libéré de son service militaire, et faisant, un août, la moisson chez des parents aux environs de Rocroy, y avait rencontré Victoire qui venait des Vosges. Elle était fille de cultivateurs et possédait un peu de bien. Elle consentit à suivre Bury jusqu'ici. Ainsi elle apporta, dans le hameau, des façons de politesse, de réserve et de silence auxquelles l'ordinaire de nos habitants indiscrets, bavards, gouailleurs, n'avait jamais pu s'habituer.

\*  
\*   \*   \*

M<sup>me</sup> Bury m'ouvrit l'huis des « Mespelîs ». Ses épaules étaient encore rétrécies depuis son deuil ; sa taille plate s'était raccourcie, et son nez effilé. En leur teint jauni, ses grands traits étaient devenus plus sévères. En me voyant, elle baissa ses yeux sombres et doux comme le miroir de l'eau au fond d'un puits. Elle poussa un soupir, me fit la révérence, et s'effaça derrière la porte pour me laisser passer.

Sans un mot, elle me montra l'escalier. Je montai à l'étage. Elle me suivit. Nous pénétrâmes dans une chambre où très proprement étaient dressés, entourant presque entièrement un petit lit en bois de cerisier, de hauts sacs de blé. Aux murs, des chaînes d'oignons rouges, et des chapelets de haricots réservés, dans leurs cosses jaunies, pour la semence. Entre ces guirlandes rustiques, brillaient une multitude de minuscules chromos encadrés : Christ au cœur radiant, Vierges, Saints et Saintes, images à trois sous qui bariolaient, d'une façon inattendue, cette sorte de grenier.

Enfoncée dans la couchette, la tête dépassant de si peu la couverture de coton piqué que je ne l'avais pas aperçue dès l'abord, la petite Marie. Je l'examinai du mieux que je pus. Rien ici de l'appareil des symptômes criards de la fièvre qui effraient tant les mères : front brûlant, yeux brillants, pommettes en feu. Ni agitation, ni douleur, ni cris, ni plaintes. Rien qu'un mutisme invincible, une faiblesse d'ailleurs effrayante; bref, les signes d'une anémie par inanition. Je posai mes questions.

Le cas était étrange. Je voyais une fillette de onze ans qui, ayant parfaitement fait ses Pâques un mois auparavant, subitement avait refusé toute nourriture et s'était affaiblie jusqu'à cet état actuel de prostration.

Durant mon examen et mon interrogatoire, la

fillette gardait la tête détournée de mes regards. Je ne pus tirer d'elle le moindre mot de réponse. Je voulus ruser. Pour lui rendre, comme on dit, la monnaie de sa pièce, je cessai de lui parler directement.

J'affectai d'amener la mère à l'écart et d'oublier l'enfant. Je semblai, d'ailleurs à haute voix, ne m'occuper de rien d'autre, en la petite malade, que de quelques symptômes apparents. C'est un manège qui réussit souvent chez les petits entêtés. Et quand je m'éloignai, au bout d'un quart d'heure, sans avoir paru m'adresser autrement à Marie, je pus croire qu'elle m'eût compris, et qu'elle consentît à manger et à boire un peu.

Je me représentai le lendemain. Marie avait résisté absolument à toutes les sollicitations. Aux supplications de son père, qui s'était traîné à genoux devant son lit; aux menaces de sa mère qui avaient dû lui paraître plus expressives encore, l'enfant avait répondu de son invariable, de son muet, de son éternel hochement de tête : Non.

Je m'assis près d'elle, sur le bord de la couchette. Je lui pris la main, cette petite main glacée, qui commençait de devenir une petite main blanche. Et je me mis, sans m'interrompre, sans attendre de réponse, à parler à l'enfant comme si elle n'eût pas été l'objet passionné de la conversation.

Je lui racontai ce qui arrivait quand on ne man-

geait point ; comment le sang tarissait et le cœur cessait de battre. Je lui décrivis le malheur des petits pauvres abandonnés dans les grandes villes, là-bas, bien loin, et qui n'avaient pas à manger. Combien ils auraient bu goulument, eux, le bon bouillon aux œufs de maman Bury et le vin si cher de l'apothicaire, que Marie refusait...

« Et que dirait la petite sœur Aldegonde qui était au ciel ? Quelles larmes pleurerait-elle, et ferait-elle pleurer aux anges du Paradis, si elle apprenait que Marie ne voulait plus manger, et allait tomber malade, et peut-être mourir de faim, quitter les « Mespelîs », se séparer de papa Bury et de maman Victoire, abandonner le cheval Rablé, et les trois vaches Blanchette, Noirette et Roussette, et le veau, et les lapins, et les poules, et Crapé, le gros cochon ? Que dirait Aldegonde ? »

Tout-à-coup, à cette dernière apostrophe, l'enfant tourna les yeux vers moi. Et d'une petite voix qui sortait comme une musique fêlée, elle me dit en son wallon du hameau :

« Dji vous mori étou ! »

Ces mots, sortant de cette bouche de onze ans, cet appel à la mort : — « Je veux mourir aussi ! » étaient si effrayants, que je sursautai.

« Tu veux mourir, Marie ? » m'écriai-je. « Sais-tu ce que tu dis, ma petite chérie ? »

— Mori, mori, pô toudis ! »

Pour toujours!... Elle n'ajouta pas un mot et, fermant les yeux, détourna le visage. Je ne pus garder mon sang-froid plus longtemps. Je sentais, en ce petit cœur sincère et navré, une misère qui me déchirait. Car, fait étrange, pas un instant de cette scène, je n'avais cru, chez Marie, à quelque triste comédie dont sont coutumiers les enfants surnois.

Et je me levais, ouvrant les bras, haussant les épaules, désespéré, quand derrière moi j'entends pousser un grand soupir. Je me retourne. C'était la fermière, la face blanche comme un linge, qui, tombée sur sa chaise, demeurait la tête pendante sur la poitrine, les bras ballants jusqu'au plancher, évanouie.

Je la couchai à terre. Enfin, son cœur se remit à battre. M<sup>me</sup> Bury ouvrit les yeux et aussitôt poussa un cri. Ses deux mains tiraient, à les déchirer, les coins de sa bouche. Dans ses regards, je lisais l'épouvante demeurée en quelqu'un qui aurait vu la mort.

« Ah! Seigneur Dieu, » répétait-elle, « je sais donc! Je sais donc ce qui tue ma petite Marie!... Je veux tout dire. Je dirai tout... »

Elle se leva d'une pièce, fit deux pas en avant, et tomba agenouillée devant son enfant. Je n'ai jamais vu une expression de désespoir aussi terrible que celle qui contractait cette physionomie déjà si expressive. Je n'ai jamais vu succéder, sur un visage,



à une dignité plus fière, une plus douloureuse composition.

« Marie, ma petite Marie bien-aimée », dit-elle d'une voix scandée comme si le cœur, de ses battements mêmes, en frappait les mots, « pardonne-moi ! Pardon, mon enfant, au nom du Dieu éternel. »

Des sanglots secouaient tout son corps. Les hoquets projetaient sa tête en arrière en tordant son long cou fin. Des larmes volaient autour d'elle comme les larges gouttes de rosée qui roulent des feuilles quand elles tremblent au vent du matin.

Enfin, je vis deux petites mains sortir de dessous les couvertures, caresser le visage de la mère.

Et Marie se mit à pleurer en répétant :

« Mâme, mâme ! »

J'écoutais les adjurations religieuses de M<sup>me</sup> Bury. Je suivais ses mouvements convulsifs. Je voyais la réponse de l'enfant. Sans comprendre, sans essayer de comprendre, je souffrais vaguement et profondément. Je m'éloignai.

Quel qu'en fut le motif d'ailleurs inconnu pour moi, cette crise à laquelle j'avais assisté me paraissait devoir être favorable à Marie. Somme toute, elle avait parlé, elle avait pleuré : Je préférais ses tristes paroles et ses pleurs au silence précédent. Je reprenais espoir... Oui, elle allait, sans nul doute, consentir enfin à manger...

\* \* \*

Je n'eus garde, le lendemain, d'oublier ma visite à la ferme des « Mespelîs ».

Entré dans le petit porche au bois pourri par la pluie et tout becqueté des poules, je frappai à la porte de la cuisine. La fermière m'ouvrit.

« Ah ! » cria-t-elle longuement d'une voix éclatante, en me voyant...

Tous les muscles de son visage étaient relevés vers le front, les yeux immenses, ouverts comme s'ils dussent laisser passer une joie trop resserrée dans son cœur.

Elle bondit sur une chaise, devant la haute cheminée. Atteignant aux pieds du colossal crucifix, elle arracha de la croix un de ces clous de fer qui fixaient les pieds du crucifié. Elle le serrait à deux mains ; elle l'embrassait les yeux fermés.

« Il a pardonné ! » répétait-elle. « Il a pardonné ! Sa bonté est au dessus de notre indignité. »

Elle s'accroupit sur les dalles :

« Mon Dieu, vous avez délivré mon âme. Mon Dieu, vous avez rejeté derrière vous mon péché. *Deo gratias! Deo gratias! Alleluia!* »

Maintenant le clou à terre, elle y cognait le front avec force. Dans le mélange de cris de ravissement, de paroles d'actions de grâces, de mots latins, le bruit de ce fer sonnait sur la pierre m'impression-

nait. Je voyais vivre devant moi, avec une force étrange, une vie d'un autre temps, ardente, très belle.

Enfin, M<sup>me</sup> Bury se releva, baisa longuement le clou et le renfonça dans la plaie du crucifix. Puis elle me dit d'une voix altérée, tendre comme la fraîcheur du ciel après l'orage :

« Docteur, elle a mangé!... Depuis que je suis revenue ce matin de l'église, elle a mangé! Elle parle, elle veut guérir!... Ah! Docteur, que Bury est heureux! Que je suis heureuse moi-même! Venez! Venez!... »

Nous montons à la chambre de Marie.

L'enfant est assise dans son lit. La tête dressée sur l'oreiller, elle m'accueille d'un gentil sourire. A la ville, les petits enfants vous montrent des yeux qui brillent à peine comme du soleil à travers la fumée. Au village, ils sourient rarement; mais alors, c'est une aube dans un ciel pur.

Un peu de rose fardait déjà ses pommettes; l'excitation, sans doute, de la première nourriture. Elle était très faible encore, son pouls menu, son estomac douloureux. Mais ses yeux demandaient à vivre. Et c'était déjà très bien.

Je l'embrassai, et formulai mon ordonnance pour la journée. Quand j'eus fini, je me levai et voulus prendre congé. La fermière me dit gravement :

« Je vous en prie, Docteur, accordez-moi une mi-

nute. Vous avez toujours été très bon pour nous. Vous ne refuserez point d'entendre une confession que je vous dois, à vous qui avez soigné ma petite Aldegonde...

« Oh si ! Ecoutez-moi ! Je me suis promis de vous révéler ce qui s'est passé dans cette maison. Vous jugerez de ma conduite. Vous verrez si vous pouvez me pardonner. Lui, dit-elle en allongeant la main vers un chromo représentant la Sainte Face couronnée d'épines, et en la saluant d'une gémflexion, « Lui, il a pardonné... Mais il est Dieu ;... Vous n'êtes, vous, docteur, avec tout le respect que je vous dois, qu'un brave homme !... Que direz-vous ? »

Je me rassis.

Cette façon directe de me prendre à partie, venant de cette M<sup>me</sup> Bury, si taciturne d'ordinaire, m'étonnait, et aussi me plaisait. J'étais devant la fenêtre. Je voyais par la vitre dans la cour de la métairie, les poules, la haie vive, le jardin entouré de sorbiers déjà fruités, les champs ; et, tout au fond, le bois d'Anderlues qui enclôt l'horizon de sa masse violette, sur le ciel bleu tendre d'un matin de juin sans remords.

Ces choses du sol piétiné !... Quel calme souverain elles infusent en qui les contemple. Leur vertu sur moi était celle d'un chaste baiser de réconfort et d'encouragement. Or, dans cette pauvre paysanne dont ces choses étaient les choses, cependant, une

âme venait, à mes yeux, de tordre les flammes du plus tragique conflit intérieur que je pusse deviner.

Est-ce que j'aimais cette femme? Je ne sais... En cette heure fiévreuse, quand elle levait les yeux sur moi; quand elle me jetait ces paroles chaudes encore de douleur et de bonheur mêlés, en un français si clairement timbré, mon cœur battait plus vite. Je la trouvais belle en sa fruste bizarrerie. Mais si une sorte de vague amour informulé; de recherche tendre et muette, osa sourdre alors en moi-même, c'était bien plutôt la sympathie de sa détresse, puis de sa joie; oui, c'était l'émotion de sa force passionnée de vivre qui m'enivrait en secret le plus profondément.

\*  
\* \* \*

« Vous vous rappelez, ma petite Aldegonde, Docteur... et son malheur. Vous l'avez soignée dix ans durant. Vous seul peut-être savez, avec Bury et moi, le nombre de nuits passées devant son lit; les soins de toutes les minutes qui ne la soulageaient pas; l'argent dépensé en médicaments et en appareils... Oh! ce n'est pas un reproche pour vous, Docteur! Dieu m'en garde! Vous faisiez tout ce qu'un bon médecin ayant du cœur pouvait faire. Nous le voyions bien! Bury, le pauvre homme, essayait tout ce qu'on peut avec deux bras et du courage! Dans

notre détresse nous étions heureux de travailler, pour trouver de quoi payer ce que vous ordonniez à l'enfant. Et ce qu'une chrétienne peut tenter pour obtenir l'aide de Dieu, je l'ai tenté, je vous l'assure!

» Je n'ai manqué ni une messe ni un pèlerinage. J'ai accompli neuvaines sur neuvaines. Dix ans de suite, j'ai été à Leernes, à la Saint-Quirin; à Walcourt, à Notre-Dame; à Hal même, invoquer la Vierge et les Saints.

» Mais sans doute, le bon Dieu réclamait ma petite Aldegonde. Notre peine perdue, je n'y songe plus puisqu'il en plut à Dieu ainsi. Oui, nous avons oublié tout cela... Mais nous n'oublions point les souffrances de la pauvre petite. Nous n'oublierons jamais son dos rongé par le mal; ses os dont le moindre mouvement lui arrachait des cris de douleur; cette misère de tous les instants d'un petit corps qui n'avait commis aucune autre faute que le péché de naître.

» L'époque approcha où Marie allait faire sa première communion. Son père souffrait tous les jours plus vivement en reconnaissant la terrible différence qu'il y avait entre l'intelligence et le zèle religieux de l'aînée et la pauvreté d'esprit de la cadette. Vous l'avez remarqué. Aldegonde se ressentait, dans la tête, de la maladie qui la minait. Nous ne pouvions espérer la voir jamais entrer à l'Eglise. Et la

misère de son corps nous paraissait d'autant plus terrible...

» Le dimanche solennel des Pâques de Marie arriva. Bury s'était saigné pour lui acheter, à la ville, une belle robe de communiant en mousseline blanche. Parce qu'elle était « première », et avait à prononcer l'Acte de Foi durant la cérémonie, je voulus aussi qu'elle portât le plus beau cierge. Dans la cire, j'insérai une pièce d'or de dix francs, toutes mes économies, pour reconnaître, au moins autant que je pouvais, le zèle de Monsieur le curé qui avait instruit mon enfant.

» Marie fut habillée dès l'aube. Il me semblait que j'avais toujours manié les fines étoffes de sa robe. Il me semblait qu'elle avait toujours été vêtue de mousseline, tant elle avait de grâce dans sa nouvelle toilette.

» Avant de partir pour l'Eglise, d'elle-même, Marie monta se montrer à sa petite sœur. Mais la pauvre n'eut qu'un triste sourire pour les nœuds de ruban et pour le voile. Elle ne comprenait pas où Marie se rendait.

» Bury était dans la chambre pendant cette rencontre. Le pauvre homme ne pouvait quitter la maison ni abandonner l'enfant même une heure. Tout à coup il me montre, des deux mains, le petit lit ; se détourne de nous, et se met à pleurer, à pleurer, le pauvre homme ! comme jamais je ne m'étais figurée qu'un homme pouvait pleurer.

» Marie et moi, nous descendons dans la chambre d'en bas. Et voilà qu'une idée éclate dans mon esprit; une idée terrible; une idée qui a manqué causer notre malheur à tous...

» Mais aussi pourquoi l'ai-je voulu exécuter secrètement? Pourquoi ai-je eu l'audace de tenir cachée à mon mari, cette pensée qui pouvait cependant venir d'autre part que de Dieu? Comment ai-je pu avoir la prétention de me fier à mes propres lumières, quand il s'agissait de ma petite Aldegonde; d'une âme créée du souffle divin et à l'image de Dieu, si misérable qu'elle pouvait être à nos yeux? Ah! mon père, jadis, avait raison de me le répéter! Il y a toujours eu dans celles de notre sang, plus d'orgueil qu'il n'en faut à une vraie chrétienne!

» Alors, dans la cuisine, devant le grand crucifix de la cheminée, je me mets à genoux... Si! Je dois le révéler!... Je dois vous le dire, comme je l'ai confessé hier à Monsieur le curé.

» Je fais ma prière, je me mets à genoux devant Marie, et je lui dis :

» Marie, ce qu'on demande à Dieu, au moment où l'on reçoit, pour la première fois, le Saint Corps de Jésus, Dieu l'accorde... Je te supplie donc, moi, ta mère, mon enfant — de demander à Dieu, quand Monsieur le curé t'aura offert la Sainte Hostie, de demander à Dieu de mettre fin au martyre de ta petite sœur. Dis-lui qu'elle meurt là-haut, depuis dix ans qu'elle est née...



» Mon Dieu », dis-lui. « Mon Dieu, que ma petite sœur guérisse ici-bas, ou bien qu'elle monte au ciel!... Qu'elle cesse de souffrir!... »

Marie ne comprenait pas ce que je voulais d'elle. A mes paroles, je la vois reculer dans sa robe qui l'embarrassait. Son haut cierge doré tremblait dans ses mains.

« Oh! Maman », s'écria-t-elle, « Aldegonde va-t-elle donc trépasser ? »

— Mon enfant, c'est le bon Dieu qui doit ordonner ce qui lui adviendra, à elle comme à nous tous. Que son martyr finisse... Voilà ce que tu dois demander... Peut-être enfin, sera-ce la guérison?... La fin?... »

« Marie se rendit à la Sainte-Table avec une dévotion dont j'étais fière et profondément, divinement heureuse. Le vœu, sortant de lèvres aussi pieuses, irait tout droit à Dieu... Elle pria et proclama son Acte de Foi d'une voix qu'on entendit jusqu'au fond de l'église, et d'un accent qui fit pleurer maintes fidèles.

» A la fin de la cérémonie, tandis qu'elle s'en revenait du chœur se remettre à genoux sur son prie-Dieu, elle leva la tête au-dessus de ses mains jointes. Ses yeux rencontrèrent les miens. Je lus dans ses regards qu'elle avait exécuté ma prière. Le vœu était au pied du trône de Celui qui exauce ou refuse...

» Je pris Marie par la main et nous nous mîmes en route vers les « Mespelîs ». Du chemin pavé, au coin du Cantonnier, je vois au loin Bury sur le pas de la porte, la paume au-dessus des yeux et sondant du regard la route. Il nous aperçoit, se met à faire de grands signes de bras et rentre dans la maison.

» Sans rien nous dire, sans prononcer un mot, nous nous mettons à courir. Sur le seuil, Marie me dit : « Ecoutez ! Papa pleure en haut ! » Je monte. Aldegonde était morte !

» Sous mes lèvres, je trouvai ses lèvres tièdes encore. Elle était montée au ciel, au moment précis de la communion de Marie. Dieu avait reçu le vœu de l'enfant. Lui-même avait choisi.

» Je vis ma petite Marie pleurer sa sœur comme nous la pleurons nous-même. Je vis avec une pieuse et sainte émotion son petit cœur s'ouvrir, pour la première fois, à la douleur du deuil. Quoique envoyé de Dieu, l'Ange de la Mort ébranle les maisons et broie les cœurs.

» Avec son père, habillée de sa robe de communicante, elle vouiut suivre Aldegonde jusqu'au cimetière. Il est vrai, je la voyais extrêmement affectée. Mais j'avais confiance en la force de sa jeunesse pour lui adoucir un peu l'âpreté de son chagrin.

» Hélas, j'oubliais une chose terrible. J'oubliais que j'avais chargé le cœur de cette enfant d'un

poids surhumain ! J'oubliais que ce vœux que, le front dans la poussière, mais l'âme en Dieu, j'avais formulé, c'était sur les lèvres de cette tendre vie que je l'avais adressé au ciel. »

\* \* \*

« L'âme en Dieu ! »

A ces paroles, dans la main que la fermière tenait droite levée, je croyais voir, brandie, une épée.

Nous étions dans un pauvre grenier à semences. Une fillette somnolant dans un lit grossier, respirait doucement. Une femme en son accoutrement de paysanne pauvre était assise sur un sac de blé. Pas d'écho, pas d'éclat. Rien qui fût dit autrement que par la nécessité impérieuse de faire jaillir la vérité d'un cœur. Eh bien, quand M<sup>me</sup> Bury prononça ces mots : « Moi... le front dans la poussière, mais l'âme en Dieu... », je sentis passer un peu de la majesté de cette souffrance qui, depuis qu'ils sont nés à la terre, fait tendre aux hommes les mains vers le ciel.

Quel cœur héroïque et dévôt battait donc en cette poitrine ? Sous ce méchant mouchoir de cotonnette noire, quelle force, oubliée aujourd'hui de notre monde, animait cette pauvre femme de métayer ?

M<sup>me</sup> Bury continua :

« Cependant, quelques jours après l'enterrement, Marie cessa de manger aux repas. Je la surpris pleurant le jour, pleurant la nuit. Je la vis malade; près de mourir sans vouloir ouvrir la bouche... Et je ne devinais pas!... Je m'affolai. Je laissai Bury vous demander conseil.

» Vous êtes venu. Vous avez pu la faire parler. Et alors, tout à coup, à l'expression de son désespoir, j'ai compris l'horrible fardeau qui écrasait le cœur de mon enfant. J'ai vu le côté de ma conduite auquel je n'avais pas pensé... que Marie, elle, avait aperçu... que son âme peut-être me reprochait. J'ai tremblé! J'ai senti l'enfer! Dans le miroir des yeux de mon enfant, je me suis vue perdue à jamais. J'ai couru au prêtre.

« Votre vœu a été imprudent », m'a-t-il dit. « Mais Dieu n'eût pu l'accepter si, dans votre cœur, une pensée contraire à la charité s'était glissée. Rassurez-vous. »

» Et il me pardonna. Et vous? Vous, docteur, me pardonnez-vous? »

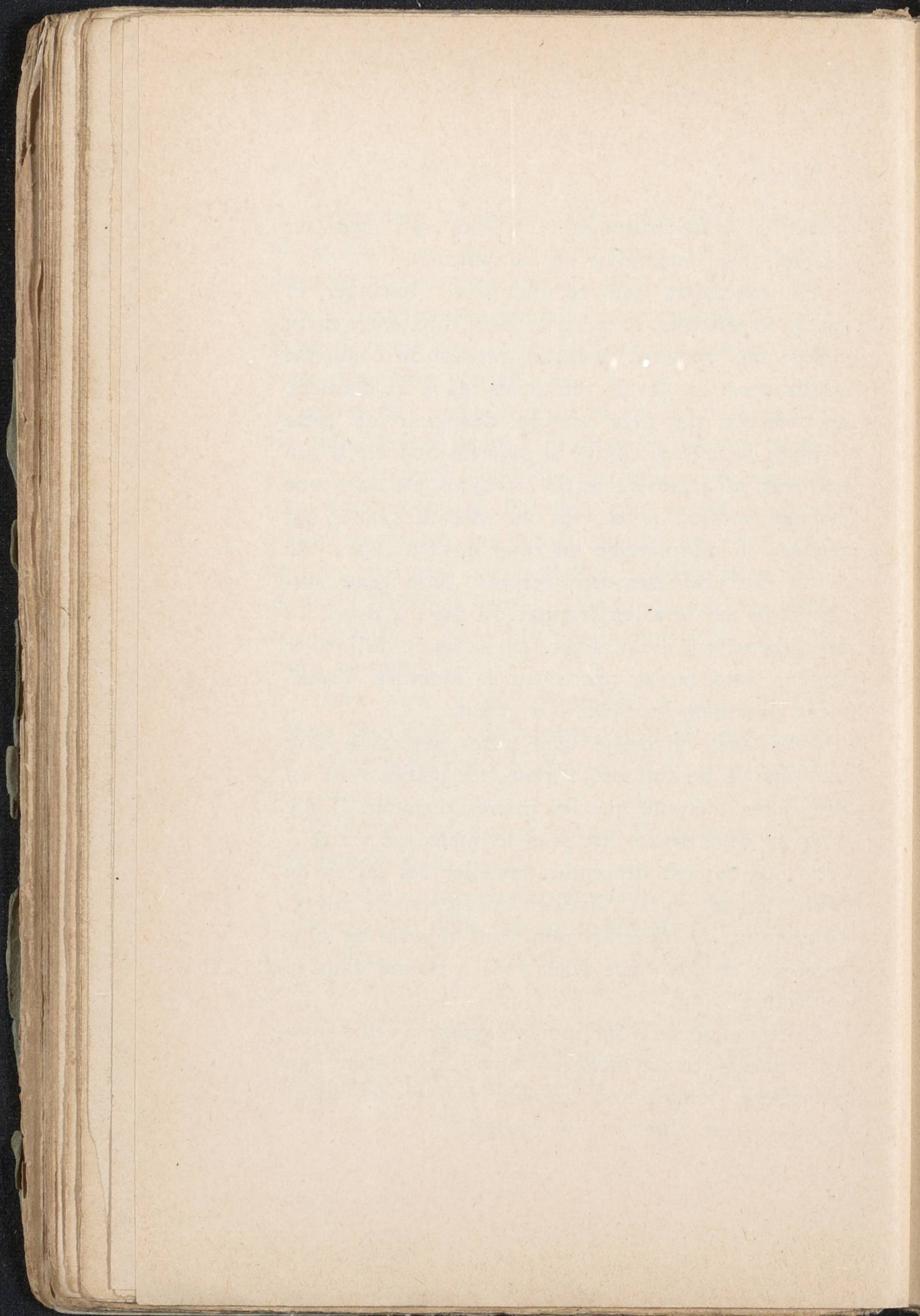
Je sursautai, sur ses derniers mots : « Et vous ? » Je la regardai. Une fois sa petite Marie calmée et sur le chemin de la guérison, il ne m'était jamais venu à l'esprit que la fermière pût me demander de juger sa conduite. A mon sens positif, d'ailleurs, elle n'avait en réalité commis aucune faute. C'était donc sur ce qu'elle avait cru faire qu'elle m'inter-

pellait à brûle-pourpoint?... C'était son âme, sur quoi elle me demandait de me pencher?

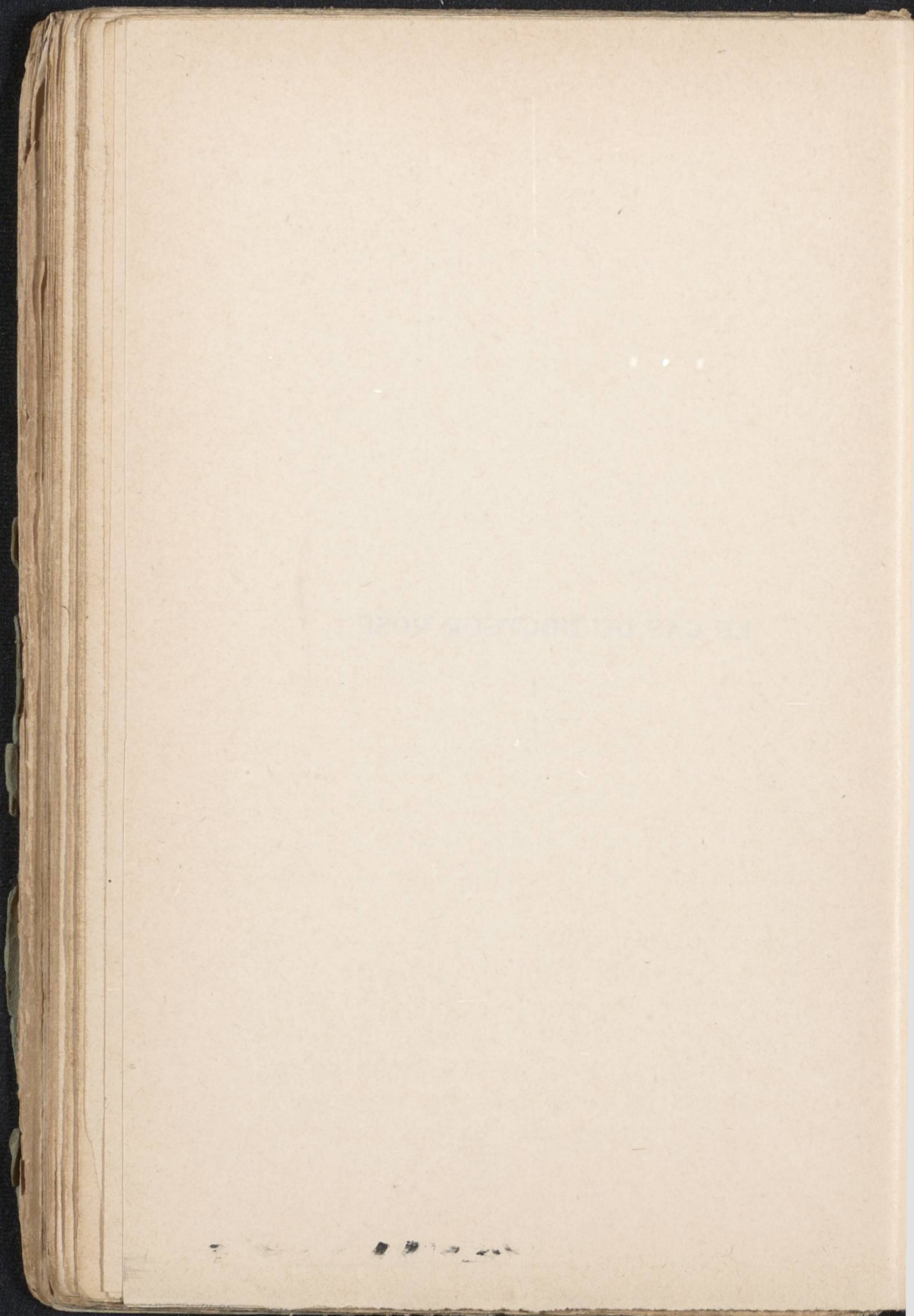
Qui exprimera tout ce qui peut s'échanger, et qu'on ne sait dire, et qu'on ne peut dire, entre deux cœurs unis pendant quelques heures de commune souffrance? Or, j'avais vécu, tous ces jours derniers, en présence du plus sombre désespoir de cette femme; je m'étais trouvé si activement mêlé à son malheur, qu'à présent je ne la voyais pas sans une étrange émotion. Il me vint une idée effrayante, qui retentit en moi comme un coup de feu. Mais elle ne fit que traverser mon cerveau. Mon cœur sursauta. Je me levai et frappai du pied à terre. La fermière se leva aussi, déployant sa haute taille avec lenteur, sans laisser apercevoir le moindre étonnement pour mon brusque mouvement.

« Madame, lui dis-je, vous n'êtes pas cause d'un mal que le destin seul a pesé. Le prêtre vous l'a dit : Dieu n'écoute que les prières d'amour. Il n'y a que ce qu'il trouve être pour le mieux qui arrive... C'est lui qui est descendu desceller les lèvres de Marie. Croyez en lui. Vivez en lui. Le monde, soyez-en certaine, ne pourrait rien vous donner de plus beau que ce que votre Dieu vous a donné dans la souffrance. »

La fermière fixa sur moi ses grands yeux sombres qu'elle tenait baissés depuis un instant. Je n'oublierai jamais son regard; ni, sur ses pâles joues, le rose léger qui se répandit.



LE CAS DU DOCTEUR ROSE





## LE CAS DU DOCTEUR ROSE

Une nuit d'octobre, la sonnerie électrique dont le timbre de cuivre qui brille au chevet de mon lit menace comme une plaie toujours vive, me jeta à terre. Tout barguignant, repêchant mes pantoufles du pied, rattachant les pans de ma robe de chambre, je me trouvai, les yeux presque fermés encore, penché à mon balcon, répondant : « Oui ! Je vous suis ! » à un homme qui venait de me jeter une adresse.

Bientôt habillé, une cigarette allumée aux lèvres, ma trousse en poche : « Ah ! et ma seringue ... Où est ma seringue de Pravaz ? » je tirai la porte de la rue sur moi. C'est seulement dans l'air vif de la nuit que je me rendis compte d'abord que c'était tout au fond de Leernes, le village voisin, qu'on m'attendait ; puis que les personnes qui m'appelaient et dont je me répétais machinalement le nom, m'étaient tout à fait inconnues.

Passé l'église, dont le clocher gris creusait le bleu du ciel, je trouvai un homme assis sur une borne. Il se leva à mon approche, vint à moi, et me dit :

« Monsieur le Docteur, je vous remercie bien vivement. Notre médecin était M. Cambrai, de Charleroi. Il vient de mourir. Nous avons besoin de vos soins avant d'avoir eu le temps d'aller vous prier, à l'avance, de ne pas nous les refuser le cas échéant. »

Je m'inclinai. Ils ne sont déjà pas si nombreux les clients qui ne croient point, dur comme fer, en leur droit absolu et intangible de nous faire courir les chemins, le jour et la nuit, à leur entière volonté!

« Je me mets, Monsieur, à vos ordres de tout cœur... Monsieur?... »

— Jean Devrière », répondit l'inconnu à ma question en faisant un pas en avant et saluant.

— Monsieur Devrière, marchons!

— Oui, marchons! Ah! on vous attend, Docteur, avec une terrible impatience! » s'écria mon compagnon.

C'était un beau jeune homme d'environ trente ans. Il avait les yeux bleus, la peau rose, le poil blond. Ses lèvres étaient d'un dessin exquis, taillées à bords nets dans la peau.

« C'est pour ma mère, Docteur, que je vous

dérange cette nuit. Nous n'en pouvons plus... Nous n'en pouvons plus... »

Quoiqu'il se mordît la moustache à pleines dents, pour maîtriser son émotion, je vis les larmes gicler de ses paupières.

« Qu'est-ce donc ? » demandai-je. « De quoi souffre Madame Devrière ? »

Mais le jeune homme, courant devant, était trop loin pour m'entendre. Depuis qu'il avait prononcé le mot : « Mère », je voyais tout son corps agité de soubresauts, bondir et se tordre. Subitement, il tourna sur ses talons, et fondit sur moi. Il joignit les mains, colla son visage au mien, ses yeux plongés dans mes yeux. Sa respiration haletait ; j'entendais son cœur presser à gros coups ses pulsations.

Une douce brise jouait dans les branches des haies bordant la route. Les feuilles sèches, sous nos pas, faisaient un bruit fin et soyeux. La constellation d'Orion, comme un bouclier resplendissant, pendait sur le manteau du ciel. Et la belle vie mâle et rouge de cet homme se convulsait devant moi...

« Docteur, c'est ma mère, ma mère, entendez-vous?... Et j'attends sa mort ! Entendez-vous ? » hurla-t-il à pleine voix. « Nous demandons tous sa mort ! »

Ses mains se disjoignirent, il jeta ses bras en arrière. Le corps ployé, c'est au ciel, verticalement au-dessus de lui, qu'il cria : « Sa mort !... » avec

l'intonation d'une douleur qui me remplit d'effroi et de pitié.

« M. Devrière ? » demandai-je avec le plus de douceur que je pus... « Mon ami... Faites-moi comprendre de quel mal est atteinte Madame votre mère ?... Que s'est-il passé, je vous prie ?... Est-ce subitement ?... »

— Ah!... Voilà vingt-trois ans que Cambrai la soignait!... Vingt-trois ans que nous assistons à sa mort... »

Je me souvins, à ces paroles, que mon confrère Cambrai avait fait à la Société d'anatomie pathologique du canton, plusieurs communications intéressantes sur des cas de traitement prolongé du carcinome dans sa pratique.

« Est-ce le cancer ? » demandai-je.

— Marchons! Non! Non!... Au nom de Dieu, je vous en supplie, Docteur, ne parlons plus de cela... Venez! Venez, vous verrez de vos yeux!... Ah! Vous verrez vous-même! »

Il reprit sa course en avant.

Nous arrivâmes bientôt à la grille entrouverte d'un vaste jardin. Je reconnus, porteur d'une lanterne, le domestique qui m'avait appelé.

Par les méandres des sentiers, la cendrée rouge, criait sous nos pieds : les semelles lourdes et écrasantes du valet, et le bondissement nerveux, inquiet, mordant le sol, du jeune maître.

Nous contournâmes de vagues pièces d'eau morte. De minces et hauts peupliers, aux fines ramilles dénudées, simulaient, dans le ciel, des nattes de cheveux de femmes, tirées en l'air. Tout à coup, tels les yeux d'un visage effaré, m'apparurent les fenêtres éclairées d'une imposante construction aux murs peints en couleur blanche. Derrière les vitres de l'étage, je vis des mains qui s'agitaient en nous désignant. Des faces balancées nous saluaient.

Nous gravâmes un petit perron dont je n'eus pas le temps de regarder, autant qu'il me paraissait le mériter, l'extraordinaire travail de ferronnerie. La porte vitrée s'ouvrit devant nous. J'entrai ; et M. Devrière se dépouillant de son paletot, se présenta revêtu du plus impeccable complet de soirée : habit noir, cravate blanche, beau linge brillant, escarpins laqués.

Dans la lumière vive du vestibule, je ne pus que confirmer la généreuse impression que m'avait faite la physionomie du jeune homme, le long du chemin. L'honnêteté, la sensibilité, sous les plus viriles apparences de la jeunesse, étincelaient en lui.

Suivant l'exemple de mon hôte, je me débarrassai de mon manteau. Du doigt, je lui montrai sa tenue élégante et mon humble redingote passée à la hâte, retenant mal les bouts du foulard qui me servait de col et de cravate.

« Monsieur Devrière », lui dis-je, « excusez cette

mise élémentaire... Veuillez m'éviter le passage dans un salon où elle me serait trop pénible.

— Oh! pardonnez-moi!» répondit-il vivement. « Non, Docteur, s'il vous plaît! Chacun ici vous attend, vous espère. C'est nous qui avons à vous présenter des excuses. Ce sont mes deux frères, leurs femmes et la mienne que vous trouverez là haut. Par un calcul que nous demandons à votre bonté de ne pas juger avec trop de sévérité, nous avons d'abord décidé, entre nous, de faire pénétrer ici très secrètement le médecin que nous mandions. Nous avons choisi la nuit, nous flattant d'obtenir que vous vinssiez prévenu seulement au dernier moment; et que vous consentissiez à vous laisser bander les yeux pour me suivre... Mais tantôt, au moment d'exécuter notre plan, j'ai dit : non, par respect pour vous, Docteur; j'ai refusé d'employer ces moyens de roman-feuilleton pour requérir votre aide. Je vous ai donné mon nom. Vous allez, à présent, sans réserve, connaître notre malheur. »

Nous avons gravi un escalier d'une belle courbe développée avec ampleur. Jean Devrière poussa une porte. Au même instant, deux heures, deux jolis coups d'un timbre argentin, retentirent à une somptueuse horloge de Delft, d'une faïence bleue et blanche, aux formes rebondies comme un ventre de bouddha, qui se prélassait sur la cheminée.

Un feu de bois brillait dans l'âtre. J'y voyais

l'âme saine et douce de cette maison où je cherchais en vain quelque signe révélateur du malheur dont mon guide avait paru accablé.

Cette grande chambre me paraissait absolument déserte. Et machinalement j'allais tourner les talons pour contempler derrière moi les vastes panneaux d'une soie rouge sombre, recouverte de tableaux rutilants, quand, dans un coin qui avait échappé à ma vue à mon entrée, j'aperçus cinq personnes assises en un cercle autour d'un guéridon et qui, en silence, se levèrent à la fois.

C'étaient deux hommes qu'à leurs traits et leur stature je reconnus, du premier coup d'œil, pour les frères de Jean Devrière; et trois femmes roses et blanches, splendides de jeunesse, étincelantes de beauté, véritablement nimbées de douceur et de tendresse fraternelle. Je n'ai, de ma vie, ressenti l'impression d'une naïveté aussi angélique, et tout à la fois aussi voluptueuse, qu'à la découverte de ces trois créatures. A mon cœur, elles parurent comme les trois amantes du même amour.

Or, tout à coup, et sous mes yeux, leurs épaules nues dans l'échancrure du satin, la double rondeur de leurs seins, leurs longues et belles joues, leurs fronts polis, se couvrirent d'une rougeur ardente. Ainsi que sous l'effet de ma pensée, les lys de leurs corps devinrent des roses. Ensemble, du même geste, elles se couvrirent le visage de leurs deux

mains toutes irisées des feux coulant de leurs bagues... Et elles retombèrent dans les fauteuils, ployées comme trois fleurs brisées du même coup.

J'avais passé avec une telle rapidité par les impressions du silence vide de cette grande pièce claire, de la vue de ces merveilleuses jeunes femmes, de l'inexplicable accès de honte qui, devant moi, les avait rejetées assises, que je demeurai un instant interdit.

Un des Messieurs Devrière que je pris, à sa puissante corpulence, pour l'aîné des frères, s'approcha de moi avec gravité, me tendit une large main.

« Docteur, dit-il, soyez le bienvenu. Les trois frères vous présentent leurs femmes, trois sœurs elles-mêmes. Mon frère vous aura révélé... »

Je fis signe que non en saluant.

« Rien du tout ou si peu que je n'ai pu comprendre.

— Jean? » demanda le frère aîné, d'une voix douce et grave : « Tu n'as pas... ?

— Pierre, pardonne-moi, je n'ai pu... » répondit le jeune homme qui m'avait guidé.

Il tomba un long silence. Nous étions tous assis. Les lampes du lustre chantaient. Le souffle pressé, mais égal, des trois jeunes femmes sifflait avec douceur. Qu'il est tendre d'écouter respirer les êtres qu'on aime !

Un sentiment extraordinaire me dominait. Était-



ce la ressemblance merveilleuse unissant les trois femmes de ces trois frères qui m'émouvait ? Était-ce la douceur grave et forte de la voix de ces hommes quand ils se parlaient ? La simplicité, la clarté, la naïveté des regards qu'ils échangeaient entre eux six, et qui souvent semblaient leur tenir lieu de toute parole ?... Je ne sais.

Mais, je le sentais, je le savourais, je m'en grisais, j'étais ici noyé dans le courant de vie de ces êtres humains qui me semblaient liés en une seule et même vie. J'éprouvais pour ces hommes, pour ces femmes une sorte de puissant et vaste amour, heureux, chaud, velouté, savoureux, simple comme un amour de bête.

Puis dans ce sentiment, un grand trou d'ombre se creusa, sous quelque chose qui ne s'exprimait point ; quelque chose de très grave et de si terrible que je le sentais très catégoriquement ne pouvoir durer... Mais quoi ?

Je levai les mains, disant :

« Messieurs, Messieurs, de grâce, qu'y a-t-il ? »

Ils haussèrent ensemble leur visage vers moi. Les trois frères pleuraient. D'un bond je fus debout.

« Allons ! » criai-je d'une voix tonnante. « Il faut qu'on parle ! Qu'on me mène à Madame Devrière. Est-ce que vous croyez par hasard, ô vous six, que la splendeur que vous représentez dans cette maison s'occupe de *cela* ?... *Cela* va finir !... »

Je ne savais pas au juste les paroles que je prononçais. Je n'aurais pu cependant m'empêcher de parler.

A ma voix, je vis les six faces s'éclaircir. Les femmes s'entregardaient et se renvoyaient leurs regards comme elles eussent joué d'un rayon de soleil sur des miroirs. Leurs têtes se renversèrent, leurs cheveux chatoyèrent ainsi que sous une caresse.

Je sentais que j'étais à ces hommes comme à ces femmes; que j'étais à eux et à elles de toute mon âme, de toute ma force; joyeusement comme un chien; sensuellement comme la terre sous la pluie chaude d'orage. Et tandis que se précipitait dans mon sang l'ardeur d'un amour heureux et éperdu, la fièvre de l'amour qui a tout reçu, je me levai prêt à mourir, prêt à me charger pour eux de tout l'enfer...

Le second Devrière qui n'avait point encore parlé, mais dont les grands yeux bleus striés d'argent n'avaient cessé de me caresser, semblables à des fleurs d'iris bleu, se leva, me prit la main et me conduisit à une porte.

« Nous remettons notre sort entre vos mains, Docteur », me dit-il. « Au nom des hommes, au nom des vivants, entrez et voyez! Nous déposons nos cœurs dans votre cœur! »

Il appuya sur le bouton de nacre d'une sonnerie. Au bout de quelques secondes, le battant s'ouvrit.

Une vieille femme très haute, très maigre, aux cheveux gris abondants et séparés en deux nattes huileuses couvrant ses oreilles, me saisit au poignet avec une brutalité extraordinaire. La porte se refermait déjà sur moi quand je me retournai. Par une mince fente de lumière, je pus voir encore, l'espace d'un éclair, au fond du salon, les trois jeunes femmes serrées l'une contre l'autre. Leurs épaules en se touchant semblaient, sur le rouge des tentures, ne faire qu'une seule bande de nacre. Puis les battants de la porte se rejoignirent.

Je marchais dans la haute laine d'un tapis où j'enfonçais ainsi que dans un pré d'herbe du mois de juin. L'obscurité était profonde. Très loin devant nous clignotait une lumière rougeâtre. C'était, sur un guéridon, une veilleuse sous un globe formé de cabochons de cristal pourpre sertis dans une armature de métal.

Au passage, j'enlevai ce verre. La lampe répandit une clarté plus franche autour de moi. Je vis les yeux de la vieille qui me guidait étinceler de colère. Elle lâcha mon poignet et me devança rapidement en mâchonnant des propos incompréhensibles.

Dans le mystère qui m'entourait, j'étais étrangement soutenu par la pratique du métier qui fait marcher à l'aise celui qu'on requiert dans son rôle de praticien, pour sceller l'épilogue des plus terribles tragédies. Assurance professionnelle où tant de

dédaigneux orgueil se mêle souvent à tant de rapide et cordiale sympathie pour la douleur !

Enfin j'aperçus le fond de la pièce fermé dans toute sa largeur par les plis lourds, tombant en cylindres amples comme des colonnes, d'un velours de couleur sombre. La vieille se pendit des deux mains à une grosse corde de laine. Un cliquetis d'anneaux métalliques glissant sur la tringle, sonna. Et une couche énorme, composée des bois réunis de deux larges lits, m'apparut.

J'y cherchais la patiente qu'on m'avait annoncée pour lui crier avec l'éclat de voix convenable à son degré d'agonie : « Eh bien, comment allez-vous, Madame ? » La phrase banale qui suffit à rendre un peu de cœur à tant de malades.

Mais j'avais beau scruter du regard la toile de l'oreiller, je ne distinguais rien. J'allais demander à l'infirmière ce que signifiait cette plaisanterie, quand j'aperçus, étalée sur le drap de lit, une sorte de tourte d'environ un demi-mètre de diamètre.

Cette plaque de couleur grisâtre et d'aspect ridé pouvait avoir deux pouces d'épaisseur. L'arc supérieur de l'objet était garni de cheveux gris dont les mèches se dispersaient en éventail. Peu à peu, en me penchant, je reconnus sur la surface étendue, deux vagues boutonnières garnies de poils ; deux petits trous ronds par dessous ; enfin une fente large d'un empan, mince comme la blessure d'un coup de couteau.

Or, c'était une face humaine aplatie. Non pas une masse calandrée, mais plutôt une boule de beurre ramollie et affaissée. Et elle vivait ! Par les narines, un souffle sortait. Des bulles transparentes perlaient en claquant à l'hiatus de la bouche. Une tête humaine avait fourni ce gâteau de peau jaune dont toute aspérité avait disparu !

Je dus fermer les yeux un instant. Mais déjà j'avais ravalé mon horreur ! En deux battements de cœur, l'ivresse de ce cas pathologique avait en moi repris le dessus. Le hérissement de tout mon corps se relâcha. Mon pouls retomba à son battement ordinaire de soixante à la minute, comme une horloge ! Vers la chose sans nom, j'avançai la main, cette main sacrilège du médecin qui veut tout palper, tout mesurer, tout compter !

D'abord délicatement je soulevai la pellicule d'une paupière. Une lueur glauque glissa vers moi, comme le reflet furtif d'une flaque d'eau cachée sous des herbes. A l'écrasement du cristallin luxé dans la pupille, je me rendis compte que cette face était aveugle.

Les oreilles qui représentaient deux petits replis dans la peau, étaient sourdes, par écrasement des caisses internes. Plus une trace de sens humain ne brillait dans cette monstruosité. Je n'y percevais qu'une effrayante expression de néant où, par instant, je croyais lire cette terreur qui sort de la con-

templation de certains objets, cette horreur que j'avais connue déjà, devant le masque rose des raies écorchées qui s'étaient sur la table des poissonniers...

J'arrachai la couverture du lit. Sans que je l'eusse voulu, ce fut d'une main si vive, que la vieille, debout au pied de la couche, et qui me suivait des yeux comme pour saisir le moment où j'allais tomber évanoui — la vieille chancela sous le paquet de linge que je lui jetai.

Alors...

Je décris froidement. Je n'invente rien. Je rapporte ce que j'ai vu, ainsi qu'en un procès-verbal d'autopsie pour le juge.

Alors, le lit m'apparut dans toute sa dimension, large de huit pieds, entièrement couvert du corps dont je venais de voir la tête... J'ai beau chercher, je ne peux mieux donner idée de ce spectacle que par l'image d'une de ces énormes couques appelées « spekuloos » qui garnissent la vitrine de nos boulangers au mois de décembre.

Je courus au bout du matelas. Les pieds de la chose étaient transformés en deux plaques de peau découpées en feston où brunissaient les ongles des orteils. Les deux jambes, en guise de ces planches sur lesquelles les blanchisseuses repassent les chemises, se réunissaient au ventre : une flaque de plus d'un mètre et demi de largeur. Les bras jetés à droite et à gauche, finissaient par dix lanières ser-

ties, à leurs extrémités, d'ongles crochus, dépolis et d'un vert bleuâtre.

Je promenai ma main là-dessus. C'était tiède, mollasse; et au fond, sous la peau, cela bougeait comme des anguilles dans un sac. Malgré mes recherches, je ne parvenais pas à percevoir la résistance du moindre tissu osseux : pas même le glissement d'un cartilage sous l'enveloppe onctueuse de la peau.

Cependant je suivais les sinuosités de l'intestin, les bosselures des membranes bridées par les ligaments. Sous la pression de mes doigts, les parois accolées de l'estomac glissaient l'une sur l'autre, les lobes des poumons donnaient l'impression de la neige qu'on écrase. Au niveau de la tache pigmentée du mamelon gauche, je percevais les tourbillons du sang giclant d'une valvule à l'autre, avec des remous et des jets; et l'emmêlement des cordelettes du cœur qui s'étiraient en cadence, à la façon de morceaux de caoutchouc.

Mon examen fini, je recommençai. Et combien de fois! A combien de reprises suivis-je, de la pulpe de mon index, les tubes de ce macaroni cuit que faisaient les branches des artères, jusqu'à leurs plus fins pinceaux, au fond de cette anatomie effrayante! Inlassablement je glissais entre mes doigts, dans leurs gaines graisseuses, les tiges des nerfs, embrouillées en écheveaux dans les aisselles,

ou rangées ainsi que par un peigne sous la peau des membres. Mais pas un os à trouver. Pas la plus légère rénitence de la moindre calcification des tissus. Ce corps humain n'était plus qu'une flaque.

Combien de temps durèrent mes manipulations ? Combien de temps se poursuivit, dans ma cervelle, le galop de mes réflexions ? Une heure, deux heures ?...

Enfin je me surpris haussant les épaules. Que faire ?... Un médecin, devant un malade, peut bien rêver et réfléchir. Il peut douter et hésiter... Il peut à sa guise recommencer la série de ses examens, la filière de ses raisonnements. Mais un moment toujours vient où enfin il doit agir. Sortant des vues théoriques qui lui ont servi d'échafaudage plus ou moins embrouillé ou audacieux, il faut bien, à cette minute donnée, qu'il passe à l'action. Il faut qu'il saute là où l'attend la nature armée et impitoyable comme dans un guet-apens !

Ici, que faire ?

Je me tournai vers l'infirmière et la questionnai. J'appris que, jusqu'à la semaine précédente, le Docteur Cambrai, par un système de menus tuyaux à biberons, faisait quotidiennement entrer, sous cette peau, un copieux mélange de jaunes d'œufs, de lait et de cognac. Mais, depuis huit jours, le médecin n'ayant pas reparu, la « chose plate » n'avait plus avalé la moindre parcelle d'aliment.



« Vous savez », dis-je tout à coup à la garde, « le Docteur Cambrai dont vous parlez?... Il est mort ! »

— Il est mort ? » s'écria la vieille en levant les deux bras. « Alors, c'est fini ! »

Et sans plus seulement me regarder, elle sortit de la chambre par une porte dérobée et disparut.

Je restai seul. Je m'assis devant ce cas inouï, ce cas superbe absolument inédit dans les annales de la science. Malgré ma joie, ma joie scientifique, s'entend, j'étais accablé d'émotion, de fatigue. Malgré la curiosité qui m'aiguillonnait, j'aurais voulu dormir. J'aurais désiré ne décider qu'après quelques heures de sommeil, la conduite que j'avais à tenir.

Tirant ma montre de mon gousset, je vis que trois heures avaient sonné. Or, j'étais entré ici vers deux heures du matin. J'avais passé une heure à mon examen. Il me fallait en finir au plus tôt. Il me fallait sortir de cette chambre en possession d'une décision nette.

Mais déjà le mécanisme professionnel, un moment défaillant devant l'extraordinaire du cas, était remonté. Pendant que je pérorais, le déclenchement avait automatiquement fonctionné en ma cervelle.

« Eh bien, quoi ? » me disais-je. « Voici tout simplement un cas splendide d'ostéomalacie généralisée ! Tout simplement, voici un cas unique au

monde! Commencée il y a sans doute vingt-cinq ans, la désagrégation des éléments calcaires des os est aujourd'hui totale, absolue, magnifique!... Etiologie et commémoratifs, symptomatologie, diagnostic, thérapeutique, telles sont les quatre parties de mon cadre net et bien tendu... En avant! »

En ma tête, se pressaient les notions réunies, durant ma longue pratique, sur cette décevante affection — une des plus rares, d'ailleurs, de la pathologie humaine.

Et je discourais, bavardais, dissertais avec moi-même, dans toute une assemblée de médecins dans un congrès, quand tout à coup, mes yeux tombant à nouveau sur la réalité concrète qui gisait devant moi, j'eus peine à retenir un éclat de rire, et ne pas me moquer de moi-même... Il s'agissait bien de discussion scientifique pour l'heure!

Aussitôt, mes impressions dispersées, hésitantes, se partagèrent en deux courants. Deux idées de couleurs différentes s'y dessinèrent.

Suivant l'une, la plus agréable au médecin, je combinais savamment dix grammes de biphosphate de chaux à trois grammes d'acide chlorhydrique, pour trois cents d'eau. Et c'était une potion! Avec de la caféine ou de la kola, c'était tout dressé, le trépied de ma thérapeutique! Guérir le malade, il n'y fallait pas songer. Donc, pronostic fatal! Avant une semaine, l'asphyxie aurait achevé son

œuvre. Mais durant ces suprêmes huit jours, je recueillais les éléments d'un travail qui m'ouvrait les portes de l'Académie de Médecine. Je construisais les bases d'une « Observation d'un cas unique d'ostéomalacie », qui portait mon nom à la postérité.

— Bon! retorquait alors en moi l'homme de la seconde idée. Mais est-ce pour cela qu'on t'a appelé ici, Rose ? »

Je revoyais les trois dames Devrière, les trois frères réunis en habit de gala pour une cérémonie dont j'étais l'officiant élu, et dont à présent je m'enfuyais honteusement.

Mon cœur se remit à battre avec chaleur à leur souvenir. Quel devait être le supplice de ces pauvres gens!...

Que conservaient-ils ici, dans l'obscurité et le silence sépulcraux de cette chambre ?

Leur mère!

Mais quelle que fut l'adoration que ces enfants eussent vouée à leur mère, dans la plus profonde, la plus sincère vérité de leur cœur, jadis; pouvaient-ils encore, aujourd'hui, laisser tomber leurs yeux sur la chose sans nom étalée sur ce matelas, sans en réclamer, de la Mort, l'instantanée disparition? Et cette horrible prière, n'était-ce pas justement au nom et en raison de leur filial amour qu'ils l'adressaient ?

Mais la nature?... La nature dont la voix pro-

fonde parle en tous les êtres, peut-elle admettre que des Enfants souhaitent, désirent, provoquent la destruction de leur Mère ?

La nature s'en moque!... La nature, d'abord, a commencé par travailler ce cas d'ostéomalacie avec le soin le plus jaloux. Puis, la même nature anonyme et générale, dans la nature spéciale de ces trois hommes, s'est mise à faire souffrir, à ces malheureux, le plus triste martyr depuis vingt ans. Tout comme, en ces trois femmes, c'est encore la nature qui défaille au souvenir du spectacle horrible qu'elles ont entrevu dans la maison de leur amour...

« Nature! » Terme vague et fallacieux.

« Hommes, appétit d'hommes, cœur d'hommes! »  
Ah! Voilà des mots qui vivent...

Au nom de la beauté, de l'ordre et de l'amour établis entre six créatures humaines saines et bonnes, je décide, moi, D<sup>r</sup> Rose, qu'en voilà assez de cette ignominie!... Non! Ceci n'est plus un être humain. Non! Ceci n'est plus leur mère... Que cela ne terrorise pas plus longtemps six destinées élues pour le bonheur...

Ainsi s'élevaient et se répondaient mes pensées.

Or, machinalement ma main, en tâtant ce qui figurait la jambe de cette pathologie, atteignit le tronc du gros nerf sciatique qui court de la hanche au talon... Et comme j'appuyais mon contact, j'en vins sans doute à surexciter l'activité de ce

conducteur d'énergie électrique, car tout à coup, je ressentis un soubresaut du membre innervé. Intéressé, je recommençai l'opération. Comme une plaque de pâte prestement roulée sous la paume enfarinée du boulanger, la masse se pelotonnant sur elle-même, vint se serrer à hauteur du bassin et y demeura fixée en un paquet.

Ce fut, dans mon esprit, comme une lueur. Comme à vrai dire, j'en avais assez de ces discussions avec moi-même, de ces détours, de ces faux-fuyants, à cet éclair, j'eus quelque peine à me retenir de bondir de joie... Je la tenais donc ma solution ! Je le tenais le moyen, le remède, la prescription définitive et totale !

Passant ma main sous le rétrécissement qui tenait lieu de cou à cette loque, je tâtai, sous la peau, la masse molle du bulbe rachidien. Je la saisis lentement, avec soin, à pleine main. Et alors, la fixant en sa totalité, je serrai le paquet de toutes mes forces.

Entre mes doigts, je sentis, telle la pulpe d'une pomme blette, jaillir la bouillie cérébrale malaxée.

Il y a un jouet d'enfant composé d'un tube enroulé de baudruche qui s'allonge en forme de nez monstrueux quand on y souffle, et revient ensuite sur lui-même quand on cesse de pousser l'haleine. Ainsi, sous la pince de mes ongles, la plaque jaunâtre qui couvrait le lit trépida un instant ; puis,

d'un coup, se repliant, se pelotonnant, elle ne laissa plus sur le matelas qu'un paquet cylindrique qui montrait, en une spirale régulière, l'épaisseur de sa tranche serrée.

C'est assez pénible à avouer. Mais il est certain qu'en ce moment, dans ma terreur, ou plutôt dans une certaine excitation qui tenait de la colère, je me mis à pétrir à coups de poings la pulpe nerveuse qui se dessinait encore sous un léger relief de la peau.

Enfin, je cachai le paquet dans un drap de lit, noué aux quatre coins par deux bons nœuds doubles de chirurgien.

Je me lavai les mains à la toilette, rattachai avec soin mon foulard de nuit sous le collet de ma redingote et, sans songer à m'annoncer, je poussai devant moi la porte du salon. La famille Devrière m'y attendait toujours. La lumière éclatante de la pièce m'éblouit. Je restai immobile un instant, sur le seuil, les mains posées en abat-jour au dessus des yeux. Sans doute, les trois frères se méprirent sur la signification de ce geste, car ils se précipitèrent ensemble vers moi. Et Jean me demanda :

« Docteur, vous pleurez ?... »

— Madame Devrière vient de mourir », répondis-je. « Mais je ne pleure point... »

Les trois fils, à ces mots, saisirent chacun leur femme par la main et à pas lents se mirent en marche, couple par couple, vers la chambre funèbre.

« Non », criai-je en les arrêtant. « Non, mes-

sieurs!... En mon âme et conscience, je considérerais comme un crime monstrueux... » (je sentis le rouge me monter au front à la banalité sinistre de ces mots) « de laisser Mesdames voir la pauvre chose qui vient de disparaître... »

J'allai à la porte vitrée du balcon et l'ouvris. Le jour se montrait jaune et rouge dans le ciel vert de l'Est. Quelques oiseaux trillaient déjà leur chant de réveil sur les cimes nues des arbres proches. Les lampes furent éteintes. Le gris de l'aube, aux fenêtres, devint clarté.

On servit du thé. Les trois femmes toujours réunies continuaient à garder le silence. Mais un sourire grave qu'elles semblaient cueillir à nouveau, d'un moment à l'autre, sur les traits de leurs maris, manifestait naïvement l'immense soulagement que je venais d'apporter à leur vie.

Comme j'exprimais le désir de rentrer chez moi prendre quelque repos, un des jeunes hommes m'annonça qu'une chambre avait été préparée dans le château, à mon intention. Je pris congé pour m'y laisser conduire. Mes hôtes, en me serrant les mains, me présentèrent leurs adieux.

« Adieu! Car nous-mêmes ne resterons pas plus longtemps dans cette maison! » me répétèrent-ils.

A mon réveil, au plein jour, un domestique m'apprit en effet le départ de la famille. Il me remit, sous un pli, mes honoraires.

Et je rentraï chez moi...

\* \* \*

Voilà ce que je rêvai l'autre nuit.

Or, j'avais remarqué, dans la journée, parmi les objets disparates d'une collection d'ethnographie que je visitais, une peau humaine assez mal tannée d'ailleurs, lamentablement déchiquetée, d'une vilaine couleur jaune, clouée à un mur comme une loque.

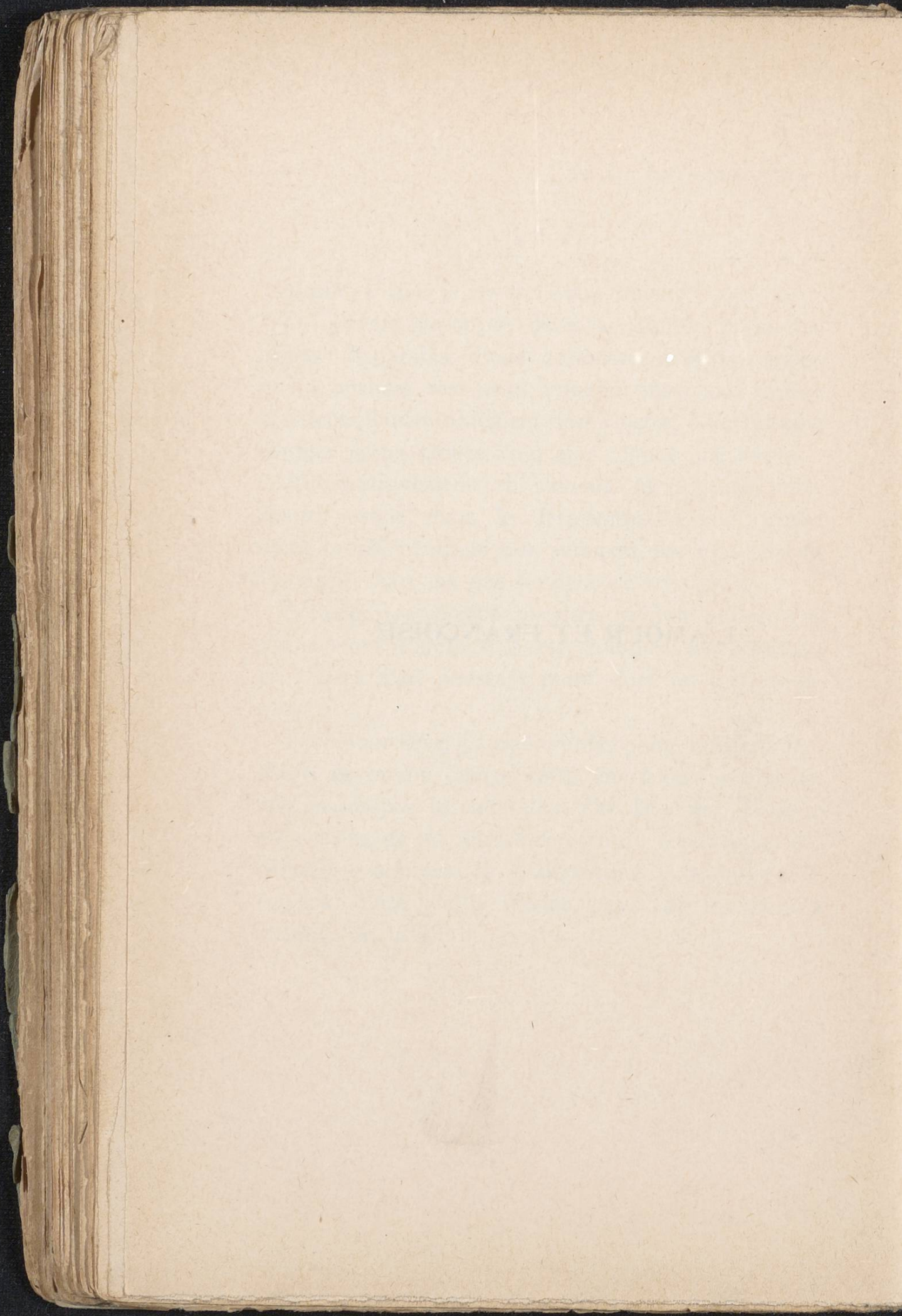
Automatiquement et suivant sa logique intérieure jusque dans le déraisonnable, ma cervelle avait brodé, pendant mon sommeil, sur ce souvenir, l'aventure baroque que je viens de transcrire.

Si long que ce récit paraîtra, je dois avouer que j'ai souvent regretté que cette combinaison d'images et d'idées n'ait pourtant point duré un instant de plus.

Rêve pour rêve, j'aurais voulu, pour finir le mien, avoir au moins ouvert cette enveloppe remise en mes mains par le valet des MM. Devrière. J'aurais été curieux de me rendre compte du prix auquel ma cervelle ensommeillée avait estimé le meurtre chirurgical d'une vieille femme, payé par les propres enfants de la victime.



L'AMOUR ET FRANÇOISE



## L'AMOUR ET FRANÇOISE

La petite Nelly est morte ce matin. Elle est morte à neuf ans, chez sa grand'tante, cette bonne M<sup>me</sup> Félicité Dandenne, qui l'avait recueillie, trois mois après sa naissance, orpheline déjà de trois mois.

Douce petite Nelly, ma pauvre enfant ! Ta grosse tête blonde aux cheveux trop fins ; tes yeux bleus, si graves, si troublants de douceur, de tendresse, d'innocence ; ta bouche à la lèvre du dessus trop gonflée ; à présent glacés et fanés, ils m'émeuvent encore. Cette appréhension d'une mort toujours prochaine que m'avait donnée, dès ta naissance, tout ton être fragile, étrangement elle m'étreint encore le cœur en cette heure, hélas, où il n'est plus de menace ni de danger pour toi.

À la lueur de ton souvenir, peut-être reverrai-je, dans le jour qui convient, les événements terribles qui te donnèrent ta pauvre petite vie ? Pour retrou-

ver la source empoisonnée de ton martyr, ce supplice sur lequel le médecin ne pose que le mot scientifique de « méningite granuleuse », je pourrai peut-être remonter jusqu'à deux autres cœurs meurtris?

Et ta voix, mon petit ange douloureux, fera peut-être sur le malheur qui engloutit trois générations à mes yeux, pousser la fleur de justice et de bonté qui doit être leur pardon.

Mais faut-il, ici déjà, m'arrêter d'écrire?... Moi, qui croyais ne point savoir pleurer, ai-je déjà le regard brouillé par les larmes? Ah! qu'il est sombre le fossé qui sépare notre science de notre amour! L'hiatus béant ouvert entre notre cerveau et notre cœur, qu'il est sinistre! Sa profondeur terrifie et à la fois attire comme un gouffre. Heureux qui l'a franchi!

Bénie sois-tu, Nelly, qui me rendis un peu de foi en l'amour, aux jours sots où je me croyais savant. Il me semble aujourd'hui que, devant ton cadavre, je donnerais ma vie pour attirer quelques-uns de mes frères là où tu viens de me conduire de ta petite main glacée.

A jamais, mon enfant, tu dors donc sur ton étroit lit blanc, dans la triste chambre de vieil acajou jauni de M<sup>me</sup> Dandenne? Durant ta maladie, durant toute ta vie, c'était à ces fenêtres, dont les rideaux sont aujourd'hui sinistrement fermés, que

je te levais debout sur mes genoux, pour te laisser un instant voir les enfants de ton âge jouant sur le préau de Saint-Christophe voisin, tout vert d'herbe.

Alors, comme ton cœur battait sous tes fines petites côtes, mon pauvre oiselet prisonnier ! Comme je te devais serrer à pleins bras et te baiser les cheveux à pleine bouche pour t'empêcher de te précipiter vers cette troupe piailleuse, qui représentait à tes yeux la vie saine et bruyante, ses jeux et ses batailles, la vie où tu ne pouvais entrer ! Dans cette herbe drue et verdoyante de l'ancien cimetière paroissial, entre ces pavés, non ! tu n'aurais pu fleurir, ma petite fleur fragile, au trop précieux parfum ! Et cependant, en toi, quelque chose y sentait, jusqu'à la douleur, le désir de vivre.

Quand, quittant cette fenêtre, je te reportais au lit, plus pâle et brûlante, mon cœur se navrait comme si j'eusse commis une mauvaise action ; comme si je t'eusse volontairement enfermée en quelque prison, ma petite Nelly du Préau !

\* \* \*

Françoise Darcy perdit son père comme elle atteignait douze ans. Le pauvre homme, affolé par une brusque perturbation survenue sur le marché des aciers, s'était jeté dans la Sambre, aux prés de Lobbes. M<sup>me</sup> Darcy, la mère de Françoise, était morte de chagrin, survivant à peine trois mois à son mari.

L'orpheline fut élevée chez sa tante, M<sup>me</sup> Dandenne, vieille dame veuve d'un assez riche marchand de farine du village, et sans enfants. L'intelligence de la fillette était vive; la tante, somme toute, était généreuse. Tout ce qu'en fait d'éducation on peut acquérir avec de l'argent, Françoise le reçut : ni maîtres ni leçons ne lui furent ménagés. Quand elle rentra du pensionnat de la ville où s'étaient achevées ses études, le village l'accueillit comme une princesse de contes de fées qui revient en son palais. Un véritable cri d'admiration l'avait saluée dans l'église, le premier soir de mai où elle avait paru au jubé pour chanter le Salut du mois de Marie.

Je l'avais mise au monde; je l'avais vue grandir. Elle me ravit quand je la retrouvai jeune fille, après cinq ans d'absence. Elle avait le teint pâle, uni, chaudement ambré aux commissures des lèvres et des paupières; des cheveux noirs, abondants, un peu gros, mais très doux encore.

Dans ses yeux, d'un gris verdâtre et changeant, qu'une tache dorée animait sur le dessus de l'iris aux heures vives, je lisais quelque chose d'indiscible : une chaleur d'impatience, une fièvre d'ardeur qui allaient parfois jusqu'à faire mal à voir.

A tout le village, d'ailleurs, elle faisait un effet étrange. On l'adorait. Ses caprices, ses espiègleries, ses traits de bonté exquise ou de colère généreuse,

tous emmêlés constituèrent longtemps le fond de la conversation de la paroisse.

« Aujourd'hui, M<sup>lle</sup> Françoise a donné le bras à M. le Doyen de Saint-Christophe pour lui aider à descendre la grand'rue, dont le pavé était couvert de verglas...

— Hier, M<sup>lle</sup> Françoise a arraché, des mains du brigadier de gendarmerie, le petit roquet de la vieille Palmyre, qui avait été saisi faute de muse-lière...

— Dimanche passé, au concert organisé par la Société Lyrique pour l'Œuvre des Ecoles, M<sup>lle</sup> Françoise a chanté la Romance de Fortunio, costumée en joli page. Elle a ensuite fait le tour de la salle, un plateau à la main, et quêté jusque dans les rangs des ouvriers. Elle a recueilli près de deux cent cinquante francs, et a été acclamée par le public transporté d'admiration pour sa gentillesse et sa beauté... »

Dans mes pérégrinations, j'apprenais tout cela. Devant les personnes timorées, la plupart mères jalouses de vieilles filles à marier, et qui prenaient des mines scandalisées pour me conter ces menues aventures, j'applaudissais, non sans un peu d'affectation, aux faits et gestes de Françoise. Mais quand ensuite je venais à rencontrer M<sup>lle</sup> Darmy, paternellement je lui manifestais mon inquiétude de la voir se livrer, sans plus de retenue, à des fan-

taisies parfaitement innocentes certes en elles-mêmes, mais qui pourtant pouvaient être jugées avec sévérité par les mauvaises langues.

Quant à M<sup>me</sup> Dandenne, il était inutile de compter sur son influence pour calmer l'impétuosité de sa nièce. La bonne dame, certainement, était la plus méticuleuse ménagère du village, et sa plus ingénieuse cuisinière. Mais au delà des recettes pour la confection des galettes à la cannelle, du tafia de cassis au girofle, ou du mouton braisé aux navets, le monde finissait pour elle.

Combien de fois n'ai-je point vu Françoise arrêter, sur les lèvres de sa tante, un accès de colère imminent, ou effacer une moue bougonne qui se dessinait, rien que par quelques mots qui prenaient la bonne tante plus sûrement que deux bras noués autour de sa taille puissante ?

« Mère Dandenne, ne me ferez-vous pas, pour le goûter, une belle « robosse » de court-pendue ? »

Ou bien :

« Ah ! comme une escavèche de poissons de Landelies me rafraîchirait, mère Dandenne ! »

— Vrai ? » répondait la bonne dame, transportée de joie à l'idée qu'on réclamait l'exercice de ses talents culinaires. « Et tu ne le disais pas plus tôt ? »

Puis, trahissant sans s'en douter le prodigieux égoïsme des plus petites passions, la passionnée



cuisinière laissait passer la frasque nouvelle de sa nièce sans correction; ne pensant plus qu'au plaisir de préparer quelque bon petit plat, quelque friandise délicate où elle mît toute sa gloire...

Des qualités exquisés, des talents, des vertus, oui, des vertus! De ces précieuses forces innées, qu'on tient de naissance, qu'on apporte dans son sang, qui ne s'acquièrent point, ou si peu, par la vie, — j'en découvrais de nouvelles en Françoise à chaque rencontre. Devant elle, j'assistais au développement complet des parties d'une fleur qui s'ouvre. Je contemplais, mêlés en de nouvelles combinaisons de forme et de coloris, les prolongements continus et harmonieux d'un germe unique.

La grande vertu de Françoise, sa force sainte et folle, c'était sa facilité à se jeter, de toute son énergie, à l'impulsion de ses sentiments ou de ses désirs, sans réserve, sans repos, sans remords. Entêtement du cœur qui agaçait quand le motif en était insignifiant. Intrépidité de courage qui faisait trembler quand la cause en était trop grave pour ses énergies d'enfant.

« Bon! La voilà partie! » disais-je souvent en l'apercevant, les yeux trop brillants. « Pourvu qu'elle ne se casse pas le cou, cette fois! »

Je l'ai vue se donner une réelle maladie de la gorge, bien douloureuse, pour avoir poursuivi, durant douze heures de répétitions, des notes qui manquaient à son médium.

« Je les aurai ! Je les aurai ! » criait-elle, lançant les musiques au plafond, renversant les sièges, frappant du pied. Et, en poussant ses sanglots vers le « la » désiré, tout à coup elle s'interrompait de pleurer pour demander, tendant l'oreille vers un son qui s'éteignait : « Ah ! Je l'avais presque ?... »

\* \* \*

Un jour, suivant le Cron-Chemin au delà du village, un livre à la main, elle arrive au Ry d'Ernelle, proche le pont de pierre. Elle y trouve une fillette de huit ou neuf ans tout en pleurs.

« Eh bien, qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ?... Mais réponds donc !... »

— Il y a que mon petit frère est perdu par là ! » répond l'enfant.

— Par où, par là ? » demande Françoise affolée déjà, devant la main de la fillette qui indique les remous de la rivière qui tourne et s'engouffre sous le pont.

— Là, dà !... » répète l'enfant montrant toujours le ruisseau.

— Dans l'eau ? Il est tombé dans l'eau ? » s'écrie Françoise.

— A ma semblance... Il ne répond plus... »

Plouf ! Françoise, les jupes serrées, saute dans le ruisseau. L'eau gonflée des pluies d'avril lui monte à la taille. Elle gratte du pied le fond de cailloux

en tous sens. A travers les ronces, elle franchit le coude de l'eau qui se précipite sous le pont. Mais pas de gamin... Françoise, en s'accrochant aux touffes d'herbes, regagne la rive pour se lancer, de l'autre côté de la route, dans la prairie, au long de l'eau. Quand tout à coup la fillette s'écrie :

« Le v'là ! »

Et elle indique son petit frère assis dans l'herbe, derrière la haie, une tartine à la main, la bouche au large et qui suit, les yeux écarquillés, les ébats de la demoiselle qui nage.

« Ah ! mon Dieu ! » s'écrie Françoise en joignant les mains. « Ah ! que tu m'as fait peur, mon gosse ! »

Elle court à lui, ruisselante d'eau, verte d'herbe, jaune de glaise. Elle le saisit, l'embrasse à l'étouffer. L'enfant se met à pousser des cris de terreur sous cette accolade glacée. Et Françoise prend sa course vers le village, ce pendant qu'un paysan, qui sème des betteraves et qui a assisté à la scène du haut de la côte, se demande pourquoi cette jeune fille fait pleurer le petit Peninque...

Moi, j'arrive, comme toujours, quand le mal est fait, pour soigner le refroidissement. J'entame le sermon.

« Mais, Françoise, avant de vous jeter à l'eau, vous auriez pu, ce me semble, chercher d'abord un instant le petit Peninque autour de vous ? »

— Oui ! Parfait !... J'aurais pu attendre, n'est-ce

pas, qu'il fût noyé?... Puis aussi que son corps remontât à la surface, pour le saisir sans danger ? » répond la jeune fille, les yeux brillants d'indignation.

— En tout cas, Mademoiselle, vous auriez pu ne pas risquer une pneumonie, sans raison...

— Comment, sans raison?... Ce n'est pas une raison, alors, un enfant à l'eau ?

— Mais il n'y était pas, à l'eau, votre enfant!...

— Flûte! criait Françoise.

— Il mangeait sa tartine, assis derrière la haie, votre enfant!

— Flûte! » répétait-elle, puis me poussait la langue. Malgré tout, je devais bien rire. Je devais bien finir par serrer les mains de toutes mes forces, à cette enfant généreuse et intraitable, quand je sentais les larmes me piquer le coin des paupières.

« Oh! pardon! cher Docteur! » s'écriait-elle elle-même l'instant d'après. « Pardon! J'ai été grossière. Je ne dirai plus : flûte! Je n'aurai plus de bronchite sans votre permission. Je vous le jure... Pardonnez-moi! »

Ah! oui, je pardonnais! Et de bon cœur! Mais cependant je sentais, en mon for intérieur, mon inquiétude augmenter après chacune de ces innocentes extravagances de la jeune fille.

\* \* \*

Autre scène.

« Mademoiselle, il faut m'obéir. Le directeur responsable de votre santé, n'est-ce pas, c'est moi ? Or, je vous l'avoue, cela ne va pas. Nous allons tout droit à la faillite. Tâtez-vous ! Vous avez encore maigri, depuis notre dernière rencontre. Poussez la langue... Plus fort !... Ah ! voilà que l'estomac non plus n'est pas bien !... Vous vous épuisez en trop de choses vaines, Françoise ! Il faut vous reposer, vous tenir tranquille quelque temps...

— Eh bien, je prendrai le sablier des œufs à la coque. Trois minutes, je veux bien demeurer tranquille, chaque matin ! » répondait Françoise en pouffant.

— Faites ! Ce sera toujours ça !... Sans rire, nous vous aimons tous au mieux. Mais M<sup>me</sup> Dandenne, sauf son respect, qu'en faites-vous ?... Vous la menez par le bout du nez !

— Ah ! » s'exclame Françoise. « Vous dites que je mène ma tante comme les bœufs qui viennent des champs, chez le boucher, une corde aux naseaux ? »

Puis, se précipitant vers la cuisine, elle criait d'une voix perçante :

« Tante, tante, écoute !... Sais-tu ce que le Docteur me raconte ?... Il dit qu'on te passera un anneau dans le nez, puis une ficelle... et que... »

Puis elle tombait assise par terre, en proie à un fou rire auquel il nous fallait malgré nous, sa tante et moi, nous mêler. M<sup>me</sup> Dandenne s'en retournait à

ses fourneaux, qui fleuraient quelque délicat ragoût. Moi, je reprenais, tant bien que mal, ma démonstration, en faisant la grosse voix.

« Enfant terrible, vous ne savez, en vérité, que me désobéir et vous moquer de moi... Je vous répète que vous vivez trop seule. Il faut faire venir ici des amies de votre âge. Dès demain, il faut aller coudre à l'Ouvroir des Dames de charité.

— Jamais de la vie ! Je déteste coudre ! En chantant un quart d'heure, au Concert de bienfaisance de cet hiver, je gagnerai plus d'argent, pour les pauvres du village, que toutes vos dames charitables en six mois de fil et d'aiguille.

— Prenez donc des amies...

— Vos jeunes filles m'agacent. Leur niaiserie, leur platitude, leur nullité me mettent hors de moi.

— De la charité, Françoise !... Elles sont simples et bonnes...

— Et elles vivront longtemps...

— Et en bonne santé, parfaitement !

— C'est entendu... Tenez, Docteur, c'est vous qui me faites mourir... Vous ne venez ici que pour me mettre hors de moi, » s'écrie Françoise en frappant du pied. « Je vous dis, moi, que mon rêve ne sera jamais de vivre longtemps, même en bonne santé, si c'est aux côtés de cette demoiselle Picolet qui tourne de la boîte à musique, à la table de son père, les soirs de grands dîners.

— Françoise, voulez-vous bien vous taire ?

— Pas plus qu'avec M<sup>lle</sup> Crapeaurue, qui plie son manteau sous son parapluie, de crainte de le mouiller, les jours qu'il pleut.

— Voulez-vous vous taire, méchante gale!...

— Ah! Vous voyez bien, Docteur, que vous-même vous riez... Ah! cher petit vieux, rose, barbu, chenu docteur, dites-le donc, à présent ? Puis-je aller coudre à l'ouvroir ? Vous est-il possible de me laisser entrer, de gaieté de cœur, dans cet atelier de bavardage, rien que pour bavarder ?... Eh bien ? Voilà que vous ne dites plus rien ?... S'il vous plaît, répondez, cher bon Docteur ?... N'ai-je pas raison?...

— Non, mille fois non, vous n'avez raison ! Mais, peut-être, je vous en demande trop pour commencer ? Diminuons... Descendons à la hauteur juste de votre petite cervelle.

— Je vous déteste !

— Voyons ! Que ne prenez-vous, ici, la direction du ménage ?... M<sup>me</sup> Dandenne est bien fatiguée ! Votre vieille Trinette ne va plus que cahin-caha. La petite servante rend peu de services, je le vois bien. Dites-moi, cela ne vous semblerait-il pas amusant de devenir une belle et brave fille ?...

— Dites donc, grossier homme ? Pour le moment, qu'est-ce que je suis donc ?

— Laissez-moi achever... Une belle et brave fille à marier ?...

— A marier? A marier?... Ah! non, pas de ça, n'est-ce pas? Pas de ça!... Si c'est ma tante qui vous a chargé de cette belle commission...

— Je ne fais ici, près de vous, les commissions de personne, ma chérie. Mais je le répète... Oui, à marier!... Une bonne fille qui compterait le linge dans ses armoires, mènerait la lessive, monterait aux échelles pour le grand nettoyage, tremperait ses doigts dans les bassines de confitures, en été... Voilà ce que je voudrais vous voir devenir, ne vous en déplaise, ma jolie diablesse en jupons...

— Oui! C'est toute une chanson... Voulez-vous que je vous la chante en anglais?

*Sing a song of six pence?*

*A pocket full of rye...*

Le roi compte son argent dans sa trésorerie, et la reine fait des confitures... Mais moi, ravauder le linge du frère de M<sup>lle</sup> Picolet? Ou faire la marmelade d'oranges pour M. Crapeaurue fils aîné, candidat huissier?... Tenez! Plutôt mourir! Et si c'est ma tante qui a rêvé cette belle existence pour moi, j'aime autant qu'elle le sache tout de suite... Le jour, vous entendez bien, le jour où un de ces jeunes hommes entre ici, j'ouvre la fenêtre, je saute dans la rue!

— Mais qui te parle de mariage, mon enfant?



— Vous!... D'ailleurs, je suis parfaitement bien comme je suis.

— Moi, je vous désire mieux encore.

— Eh bien alors, faites passer mes petits « cochons », cher Docteur... Dites-moi? Pourquoi faut-il donc que, pour un centimètre de boudin que je mange, il me pousse fatalement un cochon tout entier sur la peau, en mille boutons gros comme le poing?... Voilà ce que vous devriez essayer de changer en moi, puisque vous dites m'aimer! Ce serait joliment plus intéressant que de tenter de renouveler mon moral, je vous jure! Ah! oui! Avoir une belle peau! Etre tout à fait belle!... Chanter tout à fait bien!... Que je serais donc heureuse!... Alors, alors, le prince pourrait venir! Et il viendrait aussitôt, mon beau prince, si j'étais enfin belle! J'en suis certaine! Il viendrait!

— Qui?... Quel prince? Qu'est-ce que vous me chantez là?

— Chut! Vous êtes mon ami, n'est-ce pas? Vous êtes comme qui dirait mon troisième père? Puisque c'est le vieux juge de paix, mon tuteur, vous savez, qui est le deuxième.

— Va donc pour votre troisième père... Eh bien?...

— Eh bien!... Mais vous ne le répérez à personne, hein? C'est juré?

— C'est juré... Mais quoi?

— Au fait, non ! Ce n'est pas juré ! Je vous rends votre serment... Il ne faut pas jurer. J'ai établi cela dans ma tête... Je dis : oui, à présent, parce que c'est : oui que je pense. Demain, si je pense : non, je dirai : non. Ça dépend... Et ce sera encore la vérité. Donc, pas jurer... Vous y êtes ?...

— Mais, enfin, qu'avez-vous à me dire ?

— Eh bien, Docteur, j'aime quelqu'un.

— Ah bah !... Et c'est un prince ?

— Un prince parfaitement beau, oui !

— Naturellement !... Et jeune ?...

— Peuh ! Je ne sais pas au juste !... Au fait ?...  
Si, si, il est jeune...

— Riche ? Cela va de soi...

— Riche ?... Riche ?... Ça non plus, je n'en sais rien. Mettons qu'il soit riche, pour vous faire plaisir. Je lui demanderai s'il est riche, puisque cela vous intéresse.

— Vous le voyez donc ?...

— Si je le vois ?...

— Vient-il vous visiter en auto ?... A cheval ?

— A pieds... Il va à pieds...

— Mais alors, ce n'est qu'un faux prince ?...  
Défiez-vous ! C'est peut-être un rastaquouère, un escroc qui se fait passer pour noble...

— Tatata... N'essayez pas de me donner peur. Il n'a rien de caché. Je le connais mieux...

— Mieux ?...

— Mieux qu'il ne se connaît lui-même...

— Eh, vous allez bien!... Alors, vous le voyez souvent ?

— Très souvent?... Mais non, au fait, très rarement.

— Vous correspondez?

— C'est inutile.

— Vous avez le téléphone?

— Mieux que ça.

— Le télégraphe sans fil?

— Mieux que ça.

— Ecoutez, Françoise, votre prince ne me revient pas. Il est trop mystérieux.

— C'est qu'il habite si loin!... Si loin!

— Mais alors, dites, réellement, il existe ? C'est vrai, tout ce que vous me contez là?

— Diantre!... Puisque c'est mon rêve!

— Ah! c'est un rêve? Vous me soulagez!... Et c'est à des princes que vous rêvez, petite orgueilleuse?...

— Oui!... Avec délice! Tout ce que je fais, c'est à l'intention de mon prince... C'est pour lui, que j'apprends à chanter... J'ai brodé tout une toile de coussin au tambour, pour lui montrer que j'avais de bons yeux et de fins doigts. Pour mon prince, je prends ma douche glacée, chaque matin, malgré le froid qui me fait hurler... Alors je crie sous l'eau : « Toi! Toi!... » Pour mon prince aussi, je renonce

au lard fumé le matin, moi qui l'aime tant, de peur des petits cochons rouges à la peau... Je me passe de café pour avoir le teint plus pur, et l'haleine plus fraîche.

— Ah! bon Dieu! C'est peut-être pour lui complaire, à lui, non pour obéir à mon ordonnance, que vous avez enfin consenti, en ces derniers temps, à faire usage de sel de Carlsbad?... Au fait, ça m'est bien égal! Du moment que vous le prenez... Que ce soit pour le prince ou pour le Saint-Esprit.

— N'est-ce pas?... Ainsi, j'attends son jour. Il viendra. Il vient. Il est en route. Quelquefois, à je ne sais quoi, là, qui bat dans ma poitrine, et dans ma gorge, je sens qu'il approche. Ma vie s'éclaire d'une lueur rose. J'oublie toutes les niaiseries qui m'entourent. Je reprends courage!... »

Les joues de Françoise rosissaient... Sa poitrine se gonflait... Ses yeux brillaient.

« Ah! ma pauvre, ma pauvre petite Françoise! m'écriai-je. Je connais votre prince! Il s'appelle Rodolphe... »

— Rodolphe?

— Oui, Rodolphe... Et vous, vous êtes Emma. Vous êtes Emma Bovary! Donnez-moi ce livre...

— Mais je n'ai point de livre de ce nom.

— Alors apprenez l'histoire de ma bouche... Et que pour avoir trop aimé un prince de la façon du vôtre, Emma, à qui vous ressemblez comme une

sœur, finit par s'empoisonner avec de l'arsenic... Or, c'est bien mauvais l'arsenic... C'est une bien triste mort...

— Eh! Eh! je trouve, moi, que ça vaut bien la peine de mourir, un prince.

— Françoise, Françoise, vous m'épouvantez! »

Je me sauvais, épouvanté il est vrai, mais au surplus mécontent de moi-même plus encore que de la jeune fille. Je sentais que je ne parvenais point à fixer comme je voulais, cette âme capricieuse et énergique, naïve et insaisissable... Je pensais que cela équivalait en définitive, tout juste à zéro, ce que je pouvais exercer d'influence sur Françoise, en un quart d'heure de conversation, tous les huit ou quinze jours, au hasard de mes visites au Préau.

\* \* \*

Tout ce qui élève la puissance de la médecine, augmente la tristesse du médecin; ainsi que tout ce qui nous fait connaître plus profondément l'homme, nous le fait en même temps plus tendrement aimer et plus amèrement plaindre.

J'en appelle aux vieux confrères, aux médecins de petites villes et de campagne, de mon humble espèce. Car pour ce qui est des populeuses cités, la clientèle, déjà si versatile partout ailleurs, y est trop tirillée par les innombrables spécialistes, pour demeurer fidèle au médecin de famille.

Ils deviennent rares dans les grandes villes, ceux-là qui soignent encore les rougeoles d'enfants dont ils ont accouché la grand'mère ! Au village, c'est la règle. Les familles, en trois ou quatre générations successives, nous disent tous leurs secrets. Les lignées finissent par s'étaler à nos yeux comme des vergers régulièrement plantés sur le plan incliné des collines.

Entre ces arbres aux feuillages variés, où brillent les fruits différents, nous suivons pensivement à terre les sillons que l'hérédité a tracés de ses innombrables mains et qui demeurent indiqués sous le tapis de l'herbe. Nous reconnaissons l'origine et le cours des eaux cachées qui abreuvent ces sèves.

Ce versant où rien ne pousse plus, nous savons quel imprudent et avide gourmand l'a ruiné. Ce creux où tout pourrit, nous nous rappelons quel paresseux fermier l'a laissé gâter.

Voyez le petit garçon du tailleur, qui traîne en marchant son genou ankylosé. Pour tout le monde, il est victime d'un malheur fortuit, d'un accident. Pauvre petit homme ! Il joue cependant, voyez. Sur sa jambe saine, comme il rebondit, quand il lance sa balle ! Vous qui passez là, vous le plaignez et vous accusez la nature. Vous faites votre réquisitoire et vous la condamnez. Votre cœur s'est déchargé.

Mais moi, au juste, je ne sais quoi condamner...

Car si je viens à rencontrer le gamin boîteux, je revois aussitôt sa grand'mère dans mon souvenir et la banale histoire de la pauvre femme... Un soir de mai, en s'en revenant du bal de la Saint-Quirin de Leernes, elle prend un froid. Le froid devient une pleurésie. La pleurésie dégénère en tuberculose pulmonaire, et la malade meurt en cinq ans, non sans avoir mis au monde une fille qui se marie et dont l'enfant est justement ce petit boîteux qui, dans ses os gâtés, garde le souvenir du soir de mai où sa grand'mère se coucha dans l'herbe mouillée! Le souvenir mortel du soir tendre, passé par son aïeule au pied de la haie, il y a trente ou quarante ans!

La petite Annette des Gaux, à l'École des sœurs, dansait hier à la corde avec ses compagnes. Quatorze ans, peut-être quinze?... La religieuse qui surveillait la récréation avait bien vu le petit visage de la fillette fatigué et tiré... Elle avait bien remarqué aussi que la petite Annette dansait sans plaisir, et se remuait avec une étrange lourdeur... Puis il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait exprimer dans la tournure de l'écolière...

Que je sois pendu, si je n'avalai pas mon café de travers quand, au déjeuner de ce matin, ma servante m'apprit à brûle-pourpoint, que la petite Annette du Blanc des Gaux, la fillette qui allait à l'école de Notre-Dame hier encore, venait de mettre au monde, cette nuit, un bébé.

Et à mon cri de douloureuse épouvante, qu'est-ce que ma servante répond ?

« Eh ! quoi, Docteur ? Vous ne vous souvenez donc plus que sa mère en fit autant, par trois fois, avant de se marier ? »

La fille met un enfant au monde, à quinze ans, et c'est sa mère qui le lui a montré. Le petit-fils cloche et c'est la grand'mère qui a fait le faux pas !

Or, rien ne demeure longtemps secret dans le petit monde clabaudeur et souvent malintentionné du village. Tel vieux, que chacun flatte soigneusement à l'occasion, et pour cause, d'un paquet de tabac, connaît l'histoire secrète de toute la population, depuis cent ans. Telle vieille qui vend de la moutarde de porte en porte, dans son seau de bois cerclé de cuivre, conserve, au fond de ses souvenirs, de quoi faire battre à mort une moitié du village contre l'autre.

Le médecin comme le petit vieux qui fume en ruminant ; comme la Maclotte qui emplit les petits pots de grès de deux sous, retrouve aux désordres d'aujourd'hui, les causes anciennes, sorties des faibles mémoires des hommes. Il sait que la nature est sans pitié pour l'homme, autant que pour la goutte d'acide ou le caillou qui tombent. Les imprudences actuelles, il les voit déjà grosses de tout le futur empoisonné qu'elles vont vider en se déroulant.

Aussi le médecin qui pense est-il souvent triste.



Aussi voudrait-il sincèrement oublier parfois tout ce qu'il sait ! Car ce ne sont plus jamais, autour de lui, de simples et naïves actions qu'il contemple !... Ce sont des anneaux de lourdes chaînes qu'il soupèse ; des maillons de liens sans fin qui traversent la vie sous ses yeux avec un bruit affreux de chiourme, et en tirant à la peine d'innombrables files de souffrants et de malheureux.

\* \* \*

J'avais beau ruminer ces tristes pensées à propos de Françoise, je dois avouer que je continuais à n'être rien pour elle, rien autre que le vieux docteur ; l'étranger à qui on demande, dans les cas embarrassants, un conseil qu'on ne suit qu'à moitié, pour passer le temps.

Je voyais l'exquise et insupportable enfant menacée des pires malheurs. Je lui traduisais mes inquiétudes à son sujet. Elle semblait se rendre à mes raisons. Puis, presque au même instant où elle venait de me faire ses confidences les plus intimes, me donner les promesses les plus formelles, elle me repoussait tout à coup, avec colère et dédain.

Peu à peu, son instabilité mentale était montée à l'excitation d'un véritable état hystérique. Il m'arriva à plusieurs reprises, d'observer en son esprit des moments d'un délire fugace et passager, très vite effacé au début, mais de plus en plus organisé. Je

du enfin me décider à instituer un traitement. Quoique énergique, il fut peu efficace. A part les calmants dont il fallait régulièrement augmenter les doses, je n'avais aucun moyen d'action sur Françoise. A cette époque, nous n'avions guère d'armes valides, dans notre arsenal thérapeutique, que les bromures !

Avec tristesse, j'assistais ainsi aux progrès d'un mal sur la gravité duquel une hérédité aussi sinistrement chargée que celle de Françoise, ne me laissait pas beaucoup d'illusions.

Je pourrais raconter tout ce qu'elle me fit voir, en moins d'un an : plus de formes de folies certainement que jamais nos auteurs en ont cataloguées !

Mais je n'écris pas ces souvenirs pour la *Gazette des cliniques*. Suffit d'ajouter que Françoise, quelque fut l'état de sa sensibilité, se rendait parfaitement compte du zèle que je déployais à poursuivre son mal, et de mon soin impitoyable à démasquer les mensonges plus ou moins dramatiques, la mise en scène plus ou moins réussie dont elle aimait à présent à nous effrayer.

Peu à peu, je lui vis manifester plus fréquemment, à mon égard, un sentiment de véritable haine qui me désolait. Mais habituée à tout plier sous son caprice, comment m'eût-elle pardonné de lui résister, de prétendre la redresser ?

Dans les derniers mois, c'étaient, toutes les fois

que je pénétrais dans sa chambre, des scènes de larmes, des accès de colère, des invectives. Madame Dandenne dont la psychologie, il faut bien le dire, n'était point des plus profondes, se rapprochait chaque jour, je le distinguais, de la croyance que si Françoise me haïssait si ouvertement, c'est qu'en réalité, je devais être haïssable.

Un jour, enfin, je lus très nettement dans son regard, qu'elle n'attendait de moi rien autre chose que de ne plus me voir me représenter. Je devançai l'expression de ce désir chez la bonne dame. Je lui annonçai l'urgence où nous nous trouvions d'avoir recours à d'autres lumières. Je l'avertis de la nécessité où elle allait se trouver de se séparer de sa nièce pour obéir à cette stricte exigence thérapeutique qui veut qu'on isole les malades comme Françoise du milieu familial où ils trouvent trop facilement à exercer leur despotisme.

M<sup>me</sup> Dandenne me dévisagea un long temps par dessus ses lunettes, les lèvres serrées, les pommettes rosissantes sous le lacin plus vif de leurs veinules. Puis elle s'écria :

« Jamais, Docteur ! Jusqu'à mon dernier sou, je le dépenserai pour Françoise. Mais c'est ici, entendez-vous, dans ma maison, que je prétends la soigner.

— Mais vous ne le pouvez, Madame ! Vous ne le sauriez ! Tout traitement rigoureux est impossible

ici; inefficace, frappé d'avance de nullité!... Françoise a besoin d'isolement autant que de nourriture.

— Je ne comprends rien à vos finesses, Docteur! » me répondit M<sup>me</sup> Dandenne. « Ma nièce demeurera chez moi. Ce qu'on fait à l'hôpital, je le ferais bien moi-même.

— Hélas, Madame, c'est impossible.

— Nous verrons bien! »

\* \* \*

Or, quelques mois avant ces incidents, était venu s'installer dans la villette, un jeune confrère de la Faculté de Liège. Il m'avait fait sa visite. Je la lui avais rendue. Entre nous, s'étaient tout de suite nouées ces relations confraternelles de bon aloi qu'on ne voit plus que bien rarement s'établir entre praticiens concurrents.

Ce jeune homme m'avait plu dès l'abord. Je le trouvais instruit, bien élevé, droit de conscience et de mœurs honnêtes. Sa tournure aussi m'agréait. Tout difforme et podagre que je sois devenu, ou peut-être parce que vieux et déjeté, je suis fort sensible aux avantages physiques des autres. La vue d'un être humain doué de jeunesse ou simplement d'un peu de beauté, est pour moi d'un réconfort certain. Une physionomie intelligente, un air de santé, des yeux brillants, me semblent jeter à la vie un cri d'espoir que je continue d'entendre avec ravisse-

ment, tout sourd que je devienne ; un cri qui m'émeut encore délicieusement aujourd'hui, tout mort que je serai bientôt...

M. Jules Ferté m'intéressait. Je l'aimais. J'étais heureux, à mesure que mes forces défailaient, de penser que je pourrais, le moment du grand voyage sonné, passer en ses mains fermes et habiles la charge des santés qui m'inquiétaient depuis plus de cinquante ans.

Or donc, dès l'instant où je crus comprendre que ma présence n'apportait point en Françoise l'effet que M<sup>me</sup> Dandenne paraissait en avoir attendu, je fus m'expliquer à mon confrère Ferté.

« Ferté », lui dis-je, « vous allez être invité à passer demain, chez M<sup>me</sup> Dandenne, à la grande maison du Préau, pour y donner vos soins à sa nièce, M<sup>lle</sup> Françoise Darmy. Vous trouverez là de bonnes et honnêtes gens.

» Par malheur, j'ai cessé de leur plaire. Sans que ces dames s'en soient plaintes déjà, je crois que je ne pourrais plus leur rendre les vrais, les grands services qu'on attend d'un médecin... Pourquoi?... Mon Dieu... tout simplement parce que j'ai fait mon temps!... Demain, je ne leur rendrai point d'autre visite...

» Je n'ai pas de conseils à vous donner, Ferté. Votre intelligence, votre bon sens vous guideront dans ce cas-ci, avec plus de certitude et d'efficacité

que tous les renseignements que je pourrais prétendre vous fournir. Puis, j'aime les questions retournées sens dessus-dessous ; les problèmes aperçus sous un nouveau jour. Travaillez donc là sans vous inquiéter de ce que j'y ai fait moi-même. Ce sera bien plus intéressant, et bien plus utile...

» Vous devez cependant me permettre, mon jeune confrère, d'attirer votre attention sur l'expectative d'un danger qui, pour exister d'ailleurs dans tous les cas de l'espèce, ne laisse pas d'être d'autant plus grand, en l'occurrence présente, que vous ne connaissez point du tout la malade à laquelle vous aurez à faire. Soyez prudent, soyez ferme, Ferté ! En considération de mon grand âge, de mon désintéressement qui est sans amertume, vous le savez bien, souffrez que je vous recommande d'avoir toujours présente à l'esprit, dans le cours de vos visites au Préau, cette notion de dignité suprême dont vous revêt la gravité de vos fonctions. »

Le brave jeune homme écouta mon homélie en me dévisageant avec des yeux si parfaitement ronds, que j'eus l'impression de l'avoir effrayé. Tout ému, il me remercia cependant avec chaleur, me procurant ainsi la double joie d'avoir offert un conseil sincère, et d'avoir vu agréer celui-ci avec cordialité. Et, quittant son cabinet, je passai joyeusement le seuil de sa petite maison, bien loin de me douter que j'allais avoir à le repasser, pour tout autre chose, hélas ! que des conseils !

\* \* \*

Parfaitement. Le lendemain, sans avoir à courir aux renseignements, j'appris en faisant mes visites, que mon jeune confrère avait été appelé, le matin même, chez Dandenne. On l'avait vu sonner à la maison du Préau. Par manière de flatterie, on ne se faisait pas faute de juger sévèrement, devant moi, la conduite de M<sup>me</sup> Dandenne. Le D<sup>r</sup> Ferté lui-même n'était pas sans essayer aussi quelques horions. Je mis vite le holà à ces bavardages... J'expliquai aux plus curieux que, n'arrivant à aucun résultat dans le traitement de la maladie de M<sup>lle</sup> Françoise, c'était moi-même qui avais indiqué M. Ferté, à M<sup>me</sup> Dandenne, comme un médecin dont la science me semblait pouvoir leur être d'une utilité décisive.

« Heu! Heu! Nous verrons bien! » me répondait l'un.

— Jean! » faisait un autre. Ce mot, si baroquement employé, sonnait sur les bouches narquoises de mes villageois avec l'expression de la plus moqueuse incrédulité. « Jean! A la place de ce joli garçon, je me méfierais... Je ne serais pas à mon aise... »

Au bout de quelques jours cependant, le bruit se répandit que l'état de M<sup>lle</sup> Françoise présentait déjà un mieux considérable.

M<sup>me</sup> Dandenne avait déclaré chez le boucher :

« Ah ! cela va marcher ! »

Le boucher avait répondu :

« Eh ! moi, j'ai toujours dit que M<sup>lle</sup> Françoise est une brave enfant ! Le mal lui passera comme il lui est venu. J'en répons ! »

L'avisé marchand, fort de cette vigoureuse assertion, avait profité du bonheur de la circonstance pour faire passer double poids d'os dans la portion de viande qu'il découpait à l'usage de M<sup>me</sup> Dandenne.

La nouvelle « bouteille » ordonnée par Ferté faisait merveille. Le pharmacien, entre deux parties de piquet, au café de la grand'place où il tenait ses assises, avait publiquement applaudi à l'ingéniosité de la formule de mon heureux confrère. Je me frottais donc les mains. Sincèrement joyeux, je répondais à toutes ces confidences :

« Vous voyez bien que mon successeur ne me laissera pas regretter, quand je passerai l'arme à gauche !... Ah ! vous avez de la chance ! »

\* \* \*

Durant les mois d'été qui suivirent, le D<sup>r</sup> Ferté se rendit régulièrement chez sa nouvelle cliente. Chaque fois que je le rencontrais sur ma route, il ne manquait pas de me donner, sur M<sup>lle</sup> Françoise, des renseignements qui, chaque fois aussi, me pa-



raissaient indiquer comme toute proche une décisive amélioration.

Mais hélas, la guérison entrevue ne se décidait jamais à s'établir... Les mauvaises langues du village ne se lassaient point d'aller grand train. Cependant, chose curieuse, personne n'abordait plus, devant moi, ce sujet de conversation où naguère je devais sans cesse empêcher chacun d'aller trop vivement.

Oui, il est vrai... à présent que j'y songe... certains murmures à l'adresse de mon jeune confrère me parvinrent quelquefois. Mais il faut croire que, dans ma naïveté, je n'en compris alors ni l'origine, ni la portée. Ce fut comme aveuglé, assourdi, étouffé dans quelque tourbillon de grêle effondré d'un ciel d'orage, que je participai aux événements de la Saint-Nicolas.

Il faisait nuit encore quand, ce matin-là, ma vieille bonne, frappant à coups de poings la porte de ma chambre, m'éveilla.

« Monsieur, Monsieur, levez-vous ! » criait-elle. « Vite ! On vous appelle chez l'autre docteur.

— Chez le Dr Ferté ? » demandai-je. « Pourquoi ? A-t-il remis un billet pour moi au commissionnaire ?... A-t-il besoin de mon aide ? Faut-il prendre des instruments ?...

— Monsieur, c'est pour le docteur lui-même... On dit qu'il est à la mort.

— Ah! Diable!... »

Je courus, tout en achevant de m'habiller, à la petite maison de la grand'rue, où habitait mon jeune confrère.

« Ah! Docteur! » s'écria la servante qui m'attendait sur le pas de la porte. « Vite!... Il va passer!... »

— De quoi donc? Qu'y a-t-il?... Quel accident?... dent ?...

— Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!... » Rien de plus à obtenir de la pauvre servante dont le chagrin faisait peine à voir. Et me voilà, moi qui ne tiens plus que juste ce qu'il faut pour me convoyer moi-même sur mes pieds malades, obligé de tirer encore la vieille Henriette, de marche en marche, jusqu'à l'étage. Enfin, nous arrivons. Du corridor où elle me conduit, à travers la porte fermée, j'entends le bruit d'une respiration haute et haletante :

« Le Cheyne-Stocke!... Fichtre!... Il serait déjà si loin ? »

J'entre et m'approche du lit. A la lueur d'une petite lampe, je reconnais le serrurier voisin qu'on a appelé à l'aide, poilu et enfumé dans sa chemise bleue, qui maintient les jambes de mon confrère comme s'il voulait les broyer dans son étreinte.

L'homme me dit naïvement en montrant Ferté d'un mouvement de tête :

« Il vient d'avoir une convulsion terrible... Faut-il le tenir encore ?... J'ai peur de lui casser les os, tant il se démène!... »

Ferté asphyxiait. Sa face était d'un bleu d'ardoise, ses lèvres noires. La glotte, déjà paralysée, râclait le souffle à chaque respiration. J'étais en présence d'un cas de congestion désespéré, sans autre indication que d'abord soulager ses plus dangereux symptômes, quitte à en rechercher ensuite les causes.

Je tirai ma lancette et piquai largement la veine du cou. Ferté ouvrit des yeux sans regards; des yeux qui me regardaient déjà de là-bas, de l'autre rive.

« Ferté », criai-je, « c'est moi, votre ami Rose. Où souffrez-vous ? »

Mais sans paraître m'avoir compris, mon confrère allongea le bras vers le tiroir de la table de nuit touchant le lit. Il prononça, d'une voix qui me parut étonnamment claire et vivante, le seul mot :

« Là ! »

Puis il ferma les yeux. Et sans plus les avoir ouverts, ni avoir proféré une parole, à sept heures du matin, il était mort.

Dans le tiroir désigné par le moribond, j'avais trouvé une enveloppe portant mon nom, suivi de la mention : « A lire chez vous seulement. »

Je la pris, montrai aux témoins qu'elle m'était bien destinée; et les paupières du pauvre garçon étant closes pour toujours, je m'en allai.

J'avais hâte de prendre connaissance de ce pli... Un pressentiment qui m'émouvait au point de me

mettre les larmes aux cils, m'avertissait que j'allais y trouver éclairci le mystère que je prévoyais terrible, de cette mort.

Car si, devant le serrurier et la domestique, j'avais ouvertement attribué la catastrophe à une congestion pulmonaire, en réalité, par l'analyse des symptômes recueillis, et la découverte d'un certain petit flacon de verre brun portant la marque d'un chimiste allemand bien connu, j'étais arrivé, dans mon for intérieur, à la certitude que Ferté s'était empoisonné.

\* \* \*

Je recopie intégralement ici la dernière communication du Docteur Ferté. Au point où les choses en sont venues, il n'y a que l'exposition des faits tels qu'il les présente lui-même, qui puisse laver sa mémoire. Car la vérité, il n'y a que lui qui l'ait connue.

« Au Docteur Rose.

« Très cher, très bon, très vénérable confrère, mon parti est pris. Les cinq grammes de muriate de cocaïne que, par un hasard véritablement providentiel, je viens de recevoir de Darmstadt, ce matin même, feront l'affaire. Je suis tranquille de ce côté.

» Ce que je redoute seulement, c'est ce que vous penserez de moi, quand vous aurez lu jusqu'au bout

ma confession. Je vous la ferai cependant entière, sincère, sans restriction.

» J'ai commis une terrible faute. Je le reconnais. Mais pour un crime, une malhonnêteté, une lâcheté, non, non, non ! Je vous dis : non, non, non, de toute la force de mon cœur qui bat encore sa chaude vie.

» Je suis désespéré. Un voile épais, indéchirable, étouffant, me sépare du monde, de la vie, de moi-même. Eh bien, mis en présence de n'importe quel suprême juge, je lèverais la tête sans honte, ni remords.

» Je me tue pour obéir à ma conscience, mais sans remords ! J'achèverai ma pensée ! Reporté à six mois en arrière dans l'existence ; replacé à ce matin de la fin de juin où vous m'annonciez, confrère, que, le lendemain, je serais appelé en vos lieu et place, chez M<sup>me</sup> Dandenne, au Préau ; ramené au seuil des événements qui se sont déroulés depuis ce jour, eh bien, je vous déclare que je les suivrais à nouveau du pas exact dont je les ai suivis. Lié dans les bras de ma malheureuse bien-aimée, je marcherais à nouveau vers la mort, à présent toute proche ; vers la mort que je regarde dans les yeux...

» Jusqu'au milieu de cette année, qui est la vingt-septième de ma vie, je n'avais point aimé encore. Ma dure et besoigneuse jeunesse d'étudiant pauvre, je l'ai passée sans le sourire d'aucune femme. Jusque vingt-sept ans, avec orgueil, je me suis cru au des-

sus de l'amour, et sottement je me suis flatté d'ignorer la femme et de demeurer vierge. Je ne savais pas qu'il y eût quelque chose de plus haut que le surhomme médical : l'homme tout court. Je ne savais pas qu'il y eût quelque chose de plus grand que la science : le simple amour.

» Alors, je vis Françoise... Tu étais dans la chambre qui s'ouvre sur le jardin. J'aperçus les buissons de rosiers fleuris qui éclataient à la largeur de mon cœur, en même temps que tu m'apparus, ô ma bien-aimée... Tu ouvris des yeux larges comme deux bras. Je sentis que quelque chose d'inconnu, d'immense, de chaud, de parfumé m'avait touché. J'eus mal. C'était l'amour à jamais.

» Il vient un moment, dans l'existence de tout homme, où il se trouve avoir atteint, de la façon la plus parfaite qui lui fût possible, à ce qui lui était promis de beauté. Là il fut, pour sa part définitive de bonheur, l'atome de vie harmonisé à l'infini d'éternité. Eh bien : Françoise couchée dans sa chambre, la tête levée sur son oreiller ; les fleurs caressantes de ses yeux s'écrasant dans mes yeux, le cri triomphal de ce buisson de roses épanouies dans le jardin — voilà mon glorieux moment!... Adieu, vous tous ! Adieu pour tout le reste !

» Hélas, il est vrai. Oui ! Je me soumets ! J'avoue. Oui. Tout m'interdisait ce sentiment auquel je me laissai aller, dans lequel je me précipitai...

Je suis prêt à le proclamer : Le respect de la maison où m'introduisait le caractère sacré de ma profession ; l'état physique et moral de la jeune fille au secours de laquelle on m'appelait, me rendent coupable sans excuse aux yeux de la société.

» Je vous dirai plus... Il est si facile de dire!... Je déclare donc que, dès ma première visite et quelle que fût mon ivresse, au bout de quelques minutes d'entretien, j'avais découvert en Françoise un caractère totalement différent, exactement contraire de celui qu'en certaines heures, j'avais rêvé en la femme que je pourrais aimer. J'apercevais une jeune fille marquée d'une tare atroce ; stigmatisée de cette folie qui pour nous, médecins, fervents de la vie saine, est aussi répugnante et pitoyable que la pire maladie organique. Tout, tout, au nom de la raison, m'éloignait de l'aimer. Cependant, du premier regard, je l'aimai éperdument, je l'aimai à jamais...

» De longues heures, j'ai souvent par la suite réfléchi à ma situation. C'était la nuit surtout. Bast ! Tous les matins, sur ma tête en feu, l'aurore a toujours rallumé un amour plus frais et plus fort.

» Aux moments de la journée où j'étais éloigné d'elle, à tant de reprises, j'ai fait le projet de briser là notre union inavouable ! Bast ! Les serments les plus sincères ne m'ont jamais pu conférer la force de retarder de cinq minutes l'heure de mes visites à la maison du Préau, ni d'écourter nos entrevues d'un instant.

» Françoise, dès le jour où elle m'apparut, devint pour moi l'unique femme de l'univers. Je dois le dire, parce que je me dois ici de tout dire : Moi, qui n'avais jamais pensé à l'amour, du moment où j'aperçus Françoise, je n'eus plus qu'un désir : la posséder tout entière...

» Au bout de huit jours, elle était à moi. Et cette fille fantasque, colère, emportée, me donna, dès notre premier baiser, le plus délicieux, le plus doux bonheur... Françoise m'aimait. Dans mes bras, cette jeune femme malade redevenait raisonnable, suprêmement intelligente, exquise!

» A chacune de nos rencontres, j'assistais à une merveilleuse résurrection de son esprit, de son âme. La folle hystérique, instable et menteuse; l'hallucinée délirante, maniaque et impulsive (que sais-je, moi, et que me font tous ces vocables de vices et de réprobation?) sous mes baisers, superbement, toujours elle guérissait!... Radieusement!

» Un jour, avec une hypocrisie que je ne m'étais point connue jusque là, je me surpris à excuser ma passion à mes propres yeux, en me disant que la grande émotion vraie de notre amour était peut-être, en somme, favorable à sa guérison! C'est la seule pensée qui me soit venue à ses côtés, dont j'aie à rougir.

» Il est vrai que quelque chose entre nous, quelque chose de divin, entre elle et moi, ne mentit jamais! Notre ravissement à nous revoir...



» Dans la maison du Préau, je pénétrais chaque soir en secret, par les jardins des vieux remparts, une fois tout le monde endormi. Je passai presque chaque nuit des six derniers mois auprès de ma bien-aimée, sans la moindre alerte, tant elle était habile à préparer nos rendez-vous. Chaque nuit, durant les heures de délices que je veux, aujourd'hui, que je veux payer de ma vie, je goûtai la volupté la plus joyeuse, la plus complète, dans les bras de l'être le plus sensible, le plus délicat, le plus intelligent.

» Je ne tente aucune explication de ce fait. Il est. Il fut. Il fut, je le jure. Je jure que ce n'est point une pauvre folle que je possédais. Je jure que durant tout l'été, c'est Françoise, en toute sa clarté d'âme, que j'ai tenue sur mon cœur, en toute sa force de volonté, en toute la chaleur de son amour...

» Cher confrère, peut-être ai-je aujourd'hui le droit, à vos yeux, de rejeter le masque de l'hypocrisie? Laissez-moi donc vous dire que, dès ma première rencontre avec Françoise, et ensuite à chacune de nos rencontres, je trouvai dans les bras de mon amie un ravissement si purement intellectuel, un bonheur de connaissance si tendre, si vaste, que je vous proclame, en absolue sincérité, qu'à mon sens l'humanité a fait fausse route en se fermant volontairement le seul infini qui soit humain, l'infini de la chair.

» Ivre de joie encore en ce moment et quand déjà m'étreint la mort, je vous proteste que toutes mes réflexions de ces jours derniers me prouvent que l'humanité qui peuple le Vieux-Monde s'est dépouillée de ses ailes les plus puissantes en condamnant, en méprisant, au nom des disciplines religieuses des diverses confessions, la seule ivresse forte et saine, la seule sainteté naturelle à l'homme, la volupté amoureuse. L'homme s'est dévirilisé; la femme s'est affolée; l'Europe s'est transformée en un royaume du non-sens, en opposant l'amour stigmatisé de l'épithète de charnel à un autre soi-disant amour, un néant qui serait l'amour sans chair ni sang.

» J'ai cherché de toute mon âme, de tout mon cœur, de toute ma force, de toute mon intelligence. Je n'ai jamais rencontré, sur les lèvres de mon amante, qu'un seul amour. Combien immense, infini! Unique sur ses lèvres!... Le Dieu, c'est lui! Je puis bien le lui dire! Je puis bien lui crier une suprême louange, puisqu'il me fait mourir!...

» Si je me représentais tous les jours au Préau comme auprès d'une malade, c'est que je voulais la voir tous les jours. Si Françoise simulait, aux yeux de sa tante, un état de santé qui requît ma présence journalière, c'est qu'elle voulait, elle aussi, que je revinsse à elle, chaque matin, ivre encore et les yeux lourds de nos dernières heures de la nuit.

» O glorieuses nuits d'amour, de force et de jeunesse, d'ardeur et de passion! Je ne dis pas que je vous paie trop cher à présent! Oh non! Je ne le dis pas!...

» Au commencement d'octobre, Françoise remarqua quelques changements dans ses habitudes physiologiques. Elle était enceinte.

— Notre cher secret ne pourra plus être gardé longtemps! » lui dis-je. « Laisse-moi tout avouer à ta tante. Certainement la bonne femme consentira à notre mariage.

— Quoi? » me répondit Françoise, « va-t-on découvrir si tôt que nous nous sommes aimés? »

— Si tôt?... Non peut-être... Mais dans quelques mois, sûrement...

— Oh! Quelques mois? Attendons donc quelques mois... Attendons que cet aveu soit devenu inévitable. Certes, tante ne te repousserait point, aujourd'hui. Mais aussitôt qu'elle connaîtra notre secret, adieu ma liberté de malade. Il faudra cesser de nous voir dans la solitude. Or, j'aime autant mourir, mon bien-aimé, que te quitter un seul jour, une seule nuit... »

» Elle tomba, en disant ces mots, agenouillée devant moi, avec une expression de désir qui me mit les larmes aux yeux.

— Jure-moi », me dit-elle, « de ne point parler à M<sup>me</sup> Dandenne avant que je t'y autorise. Jure-moi que tu ne veux pas ma mort! »

» Les hommes croient si facilement que leur amour fait vivre, que leur abandon ferait mourir!

» Je jurai tout ce qu'elle voulut. Le temps passa, et notre secret continua d'être gardé absolument.

» Mais, dans le courant du mois de novembre, apparut tout à coup, en Françoise, des symptômes d'affaiblissement mental que je dus bien finir par attribuer à sa situation physiologique nouvelle. Ces phénomènes devinrent, en quelques jours, d'une gravité effrayante. Une nuit, je m'aperçus, avec horreur, que je ne tenais plus dans les bras, au lieu de mon amante, qu'une folle irrémédiablement égarée.

» Mon vénéré confrère, je n'écris point ceci pour vous apitoyer sur mon sort. Je ne vais vous dépeindre ni ma tristesse, ni mon désespoir, à cette découverte.

» Il est vrai! J'étais toujours aimé... Mais c'était d'un amour qui dorénavant m'effrayait. Cependant, je devais, il fallait continuer de m'y soumettre. Je m'y soumettais avec l'idée vague et un peu lâche de faire, peut-être, à Françoise, dans le plaisir, dans la satiété, retrouver ce calme bienfaisant qu'au début de notre rencontre, notre amour lui avait procuré.

» Illusion! Infantine illusion! Sa situation, en ces trois semaines dernières, empira, chaque jour, d'une façon désespérante. Dans trois semaines, non seulement il ne sera plus possible de cacher à per-

sonne qu'elle est grosse; mais il ne sera même plus permis de la garder sans danger à la maison du Préau.

» Je viens de sonder le gouffre ouvert sous mes pieds. C'est le déshonneur. Personne que vous, mon vénéré confrère, ne croirait à la vérité toute simple, même si je la proclamais publiquement. Donc, inutile d'essayer.

» Aux yeux du monde, je serai, je suis coupable d'un crime lâche et bas. J'ai souillé une folle. Il n'y a que pour vous que je veuille prendre la peine de jurer que celle que j'ai aimée était, quand je l'aimai, une splendide et saine femme dans la complète possession de ses facultés; une femme à qui j'ai offert le mariage il y a deux mois à peine, si incroyable que cela puisse paraître en ce moment-ci où tout m'interdit de l'épouser! Il n'y a que vous, vénéré confrère, à qui je fasse le serment de n'avoir point abusé d'un être inconscient et sans défense. Vous seul devez savoir que si je veux mourir dans quelques minutes, c'est parce que celle que j'aimai est « *devenue* », entendez-vous, devenue folle pendant que je l'aimais.

» Je l'aime toujours. Mais désormais que peut lui faire mon amour ?

» Je l'aime toujours. Mais je ne puis plus rien pour son bonheur et mort, je serai plus heureux qu'elle vivante. Je l'aime, je la plains, hélas! Mais

je ne me repens de rien. S'il est, au dessus de nous, un être ou n'importe quel suprême Inconnaissable qui puisse juger de la valeur de nos actions par ce qu'elles ont dégagé d'intime bonheur, de force, de beauté, eh bien, j'en suis infiniment certain, il nous a déjà bénis. Car heureux, nous l'avons été l'un par l'autre, immensément. J'ai serré l'amour dans mes bras ; je puis le dire ! Je puis donc disparaître...

» Mais vous, vénéré confrère, je vous en conjure, ne l'abandonnez point. Elle vous aime comme un père. Quelque espiègle qu'elle vous soit trop souvent apparue, elle vous respecte.

» Ensuite, plus tard, si vous *le* voyez... *s'il* vit...

» Non ! Ne lui parlez pas de moi. Je ne veux pas. Je ne suis pas son père. Je ne suis pas un père. Je ne suis pas un époux. Un père, je sais bien ce qu'il ferait. Il braverait tout pour attendre son enfant, pour l'appuyer un instant sur son cœur.

» Moi, je le sens, je ne suis qu'un amant. Un amant !

» En mourant — car je viens enfin d'avalier le petit flacon de Darmstadt, tout entier dans une hostie — en mourant, je ne pense qu'à Françoise ; à la bien-aimée que j'abandonne ; à mon été d'amour ; à la seule chose que je regrette de la vie, que je désire encore : son amour.

» Adieu, mon vénéré Maître ! Excusez-moi. On

va aller vous appeler trop tôt. Vous serez encore au lit. Je vais vous causer un ennuyeux dérangement.

» Adieu! Pensez quelquefois, si possible sans trop de colère, à un jeune homme qui s'est fait prendre, avec délice, au piège de l'amour; à votre confrère qui s'est jeté avec joie dans ce mouvement des Forces éternelles qui nous mènent, nous ne savons où, à leur suprême volonté. Je vous embrasse.

» D<sup>r</sup> FERTÉ. »

\* \* \*

Cette lettre lue, je courus à la petite maison où le mort reposait. Sa toilette dernière était terminée. Sur ses traits rassérénés, je trouvai une expression de calme, de douceur, de résolution qui me fit crier dans mon cœur :

« Il n'a point menti! »

Je baisai au front pieusement mon jeune et malheureux ami.

Dans cette étroite chambre, dont les pauvres meubles fanés portaient les traces des déménagements de toute une vie d'étudiant; sous les photographies pâlies de deux paysans endimanchés, l'homme et la femme, qui devaient être son père et sa mère, je venais de voir mourir un homme touché par l'amour; un amoureux, un malheureux, mais non une âme basse, je le jure pour lui!

Que les hommes le jugent. Moi, j'absous tendrement sa mémoire.

\* \* \*

Françoise dut suivre le chemin de l'asile des aliénées où son désordre mental sombra, en quelques semaines, dans la démence absolue. Elle mourut en mettant au monde une fille, la petite Nelly.

A présent, que la mort les a pris tous trois, sur ces cœurs souffrants, il m'est doux d'avoir penché mon cœur.



LE CHALE DE NOCES

LE CHATEL DE NOCES

## LE CHALE DE NOCES

M<sup>lle</sup> Alice Fougères habitait, près de l'église d'en bas du village, une maisonnette de pierre bleue où j'avais plaisir à regarder, au passage, les fleurs des fenêtres, toujours abondantes et variées suivant les saisons : bégonias aux larges feuilles rondes et poilues ; géraniums aux teintes simples et franches ; calcéolaires tendant leurs brochettes de minuscules sachets à couvercles, d'un jaune si richement tavelé de roux et d'une naïveté de forme qui me faisait penser au temps de ma petite enfance. Ces plantes bien soignées derrière ces carreaux représentaient à mes yeux l'humble offrande à la beauté, d'un logis où j'étais certain de trouver une âme.

C'était, en effet, une douce âme de fleur qui vivait là.

M<sup>lle</sup> Fougères était une petite femme d'une corpulence assez grassouillette, mais dont les traits

du visage fins et doux et les larges yeux bruns veloureux donnaient à la physionomie un air de jeunesse tendre que la cinquantaine bien sonnée n'avait pas éteint. A cet âge où tant de coquettes se désespèrent de ne pouvoir plus montrer qu'une peau violacée par un sang fatigué, la solitaire vieille fille, sous les menus rubans d'un jaune qu'elle aimait, laissait encore voir un cou d'un ivoire chatoyant et des bras où le lacin des fines veines bleuâtres conservait la transparence du lait.

Avec une certaine conformation de la mâchoire qui, toute garnie encore de belles dents blanches, soulevait sa lèvre supérieure en une moue ingénue, elle semblait parfois, la durée d'un regard, une jeune fille.

Elle était venue de l'étranger, il y avait plus de trente ans, au village qu'elle n'avait, à la lettre, plus quitté un instant depuis. C'est à peine si on la voyait sortir de sa maison, le dimanche matin, pour se rendre à la grand'messe, vêtue avec recherche de jolies toilettes sans doute démodées, mais dont les tissus de soie épaisse aux couleurs riches, lui valaient encore l'admiration des villageoises les plus huppées.

Dans son logis, je rencontrais de menues choses que je ne trouvais nulle part ailleurs. Je me souviens, par exemple, de coquillages énormes qui entrebâillaient, sur la tablette de sa cheminée, des

lèvres de nacre d'un rose si tendre qu'on était inquiet de les voir souffrir le rude contact de l'air. Un bateau voilier, construit en miniature, reposait sous un globe de verre, arborant la complication de ses mâts, de sa voilure et de son gréement. M<sup>lle</sup> Fougères, qui en connaissait jusqu'au plus infime détail, aimait à me démontrer, pièce par pièce, toute l'étonnante machine. « Huniers, clin-focs, cacatois », ces mots pittoresques et pour moi inconnus sonnaient dans sa bouche avec une étrange émotion quand elle m'indiquait la manœuvre des microscopiques matelots taillés dans la moelle de sureau et qu'on voyait attachés sur le pont ou pendus dans les vergues du bâtiment. Quelques photographies d'officiers français en uniforme du Second empire, tapissaient les murs sous les vitres de leurs cadres ; et souvent je m'amusai à saisir les traits si caractéristiques de la race dans ces physionomies prestes et vives, aux yeux francs, au menton droit.

Je me souviens que sous un beau verre de cristal taillé, sur une console, reposait aussi un long sifflet d'argent. Un jour, elle me le montra. C'était un de ces instruments qui servent aux officiers de marine pour diriger les manœuvres de bord. Tout à coup, en me parlant, elle porte l'objet à ses lèvres. Ses yeux étincellent, ses joues se gonflent et alors dans la maison silencieuse, éclate un bruit qui me semble

faire lever le plafond de la chambre ; un sifflement gai, lointain, immense comme le ciel bleu sur la mer verte... Et ses yeux pleuraient.

Des livres garnissaient une étagère. C'est là que je vis l'édition primitive de ce roman de Balzac si étrange, si mal construit, si troublant : « *La femme de trente ans* », en petits volumes dressés entre les *Comédies* de Musset et le *Jocelyn* de Lamartine.

Il régnait dans cette étroite demeure, un air d'ordre et une propreté de choses fanées pleine de charme. En y mettant le pied, je me sentais à tout coup gagner par le sentiment qu'un temps lointain et révolu persistait à durer ici ; ainsi qu'au bord de la rivière, un peu du courant s'immobilise parmi les herbes et les roseaux.

M<sup>lle</sup> Fougères, comme elle touchait à cinquante-huit ans, tomba malade. Elle était seule. Je n'avais jamais rencontré à ses côtés aucun de ses parents. Je ne l'avais non plus entendue parler de sa famille. Je lui conseillai de prendre enfin une aide à son ménage. Elle me pria aussitôt de lui indiquer moi-même une femme du village propre à cet office. Je lui envoyai Madeleine Bajotte, une bonne vieille Wallonne qui se trouvait libre de sa journée dès que son fils était parti au travail.

J'eus pour lors la satisfaction de trouver ma malade parfaitement soignée et mes prescriptions suivies à la lettre. M<sup>lle</sup> Fougères me remerciait sou-

vent de lui avoir trouvé cette Bajotte dont le dévouement et la ronde bonne humeur étaient inlassables.

Sa dernière maladie fut longue. Une pleurésie sèche compliquée d'une affection de cœur, tel avait été mon diagnostic le plus précis. S'il suffisait aux indications pratiques du traitement, encore était-il loin de me satisfaire au point de vue scientifique.

Malgré mes recherches, je ne parvenais pas à démêler les causes d'un ralentissement du pouls de ma patiente, qui tenait parfois du prodige. En ce temps-là, la physiologie nerveuse du cœur laissait à désirer presque tout encore. Aucune leçon de nos maîtres n'était venue débrouiller les lésions de ce faisceau nerveux de Hirn qui déterminent certains désordres si paradoxaux du centre circulatoire.

A l'ordinaire, je me présentais chez M<sup>lle</sup> Fougères le matin. Mais si tôt que ce fût, je la trouvais déjà levée, habillée, installée dans son fauteuil d'étoffe à ramages, et tenant un gros rouleau de coupures de roman-feuilleton dans les mains.

Elle ôtait ses lunettes en me voyant et se mettait à sourire :

« Eh! bonjour, docteur! Il est dit que vous me surprendrez tous les jours dans mes aventures!

» Figurez-vous que je me balade, pour le moment, avec mon héroïne, dans les marais de la Guyane!... Rien que cela!... Nous espérons retrouver, avant

ce soir, notre père évadé du bagne... Nous venons en effet de découvrir des traces de pas, mais mêlés à de sinistres empreintes de bêtes fauves qui nous donnent, avec un peu d'espoir, terriblement d'inquiétude! »

Alors je la disputais, mais doucement et en caressant ses cheveux gris, de peur en vérité de lui faire peur!

« Voilà! Je vous prescris le repos absolu, et vous êtes levée à 9 heures du matin! Je vous prie d'éviter avec égoïsme aucune émotion, et je vous trouve où? En pleine forêt vierge de la Guyane, en butte aux pires aventures de voyage!... Quand m'obéirez-vous?... Quand consentirez-vous enfin à garder exactement le lit et la tranquillité d'esprit pendant quelques semaines?... »

Et elle répondait en plissant ses paupières sur ses yeux couleur de châtaigne :

« Docteur, tout ce que vous voulez! Mais je veux mourir dans mon fauteuil et non dans le coin de mon obscure alcôve!

» Il faut à mon esprit l'excitation innocente de ces sots livres. Je vous déclare que vous ne me retrouverez pas en vie deux jours après que vous m'aurez enlevé mon tabac à priser, mes romans d'aventures, et que vous m'aurez clouée dans mon lit! Vous voilà averti. Après cela, je veux bien vous obéir, parce que vous savez tout de même mieux que moi de quoi il retourne dans le jeu!... »



Que faire? Je m'en allais donc, le pouls de la malade compté, la température prise, le régime établi pour la journée.

Un matin, je trouvai ma patiente singulièrement plus mal.

« En vérité, » lui demandai-je, « ne va-t-il donc point vous arriver, un de ces jours prochains, quelque jolie petite nièce d'un village de chez vous pareil à Montigny ou à Jamioulx? Quelque petit neveu qui vienne, un gros bouquet de fleurs à la main, vous rendre enfin visite?... Quoi, ne verrai-je jamais, autour de votre fauteuil, l'un ou l'autre Fougères de vos parents?

— Non, » dit-elle en hochant mélancoliquement la tête. « Non, docteur! Moi vivante, jamais vous ne verrez de mes parents ici. Mon parti est pris et juré. Mais auriez-vous quelque chose à leur faire savoir, docteur? Si c'est que je vais plus mal, comme je le crois aussi, vous savez, avertissez-moi la première... Je suis la principale intéressée en cette histoire; je n'éprouve, pour ma part, aucun émoi à l'idée de laisser inachevées mes aventures en Guyane!

— Tatata!... Il ne s'agit point de cela, Mademoiselle...

— Hélas! Il ne s'agit de rien d'autre, mon bon docteur! Et puisque nous en sommes arrivés à ce chapitre suprême, je demande même que vous me

laissez vous entretenir, dès aujourd'hui, de quelque chose que je diffère depuis trop longtemps de vous dire... Docteur, avez-vous un moment de temps ? »

Je fis signe que oui.

« Bajotte, » commanda-t-elle à la vieille Wallonne toujours de garde derrière son siège, allez donc, je vous prie, à l'armoire vitrée à l'étage. Il y a là une boîte. Apportez-la. »

Bajotte descendait bientôt les marches de l'escalier dont la cage était dissimulée derrière un placard. Elle tenait sur les bras une boîte allongée, d'un beau bois d'une teinte roussâtre, parfaitement poli quoique paraissant très vieux.

Comme je regardais le coffret :

« N'est-ce pas, » me dit M<sup>lle</sup> Fougères, « voilà une caisse d'un bois peu commun ?... Elle vient de la Chine. »

Tirant de sa poche un petit trousseau de clefs, elle en choisit une de cuivre et ouvrit le coffret. Le couvercle levé, elle découvrit sous un large pan de soie écrue, et étala sur ses genoux un paquet de tissu blanc et brillant, qu'elle nous pria, Bajotte et moi, de déplier.

C'était un châle. Il se trouvait d'une ampleur telle que nous ne parvenions point à le développer dans son entière largeur entre nos bras. Son tissu était, sous la main, d'un toucher léger, moelleux, mouvant, presque musical. Les plis en couraient

avec la mobilité de l'eau. Je n'ai jamais manié une substance de cette voluptueuse douceur. Et qui n'a point contemplé le ciel d'un matin de printemps, au moment où le soleil frappe encore d'en bas l'air pur où se joue le vent, celui-là ne peut se figurer la splendeur brillante de cette soie volant triomphalement par toute la largeur de la chambre.

Quand nous l'élevions ensemble de nos quatre mains, le châle se gonflait en vagues molles et rondes comme ces nuages de buée qui roulent sur le ruisseau au creux de la vallée.

Si nous détendions nos bras, il retombait en une infinité de plis qui se jouaient à la façon d'une cascade d'eau pure brisant au creux de la roche ses colonnes d'argent. Positivement, en sa masse sans poids, ce châle miraculeux vivait et palpait.

A l'examiner de plus près, on distinguait, tissées dans sa trame, entre d'harmonieuses arabesques, des dessins d'une complexité délicate représentant, dans des décors de jardins chinois, des scènes de la vie intime de l'Extrême-Orient.

M<sup>lle</sup> Fougères me laissa longuement considérer cette merveille. Puis elle en saisit une extrémité dans la main de Bajotte, dont les yeux ronds suivaient cette scène avec le plaisir qu'éprouvent toutes les femmes, même des plus frustes, à manipuler les étoffes. Elle détacha un étroit bracelet d'argent qui ceignait son mince poignet, introduisit le bout

du châle dans l'anneau, comme un fil de coton au chas d'une aiguille qu'on enfle. Et tirant le tissu, elle se mit à l'y faire passer tout entier. Sous l'étreinte du bracelet, la soie élastique étirée semblait bouillonner; et la nappe y coula, s'épanchant à terre, dénouée, éparpillée, comme une gerbe liquide giclant d'une urne.

M<sup>lle</sup> Fougères semblait prendre à ce jeu un plaisir extraordinaire. Sa respiration haletait. Ses mains de cire fouillaient sous les neigeux bouillons et les faisaient rejaillir. Elle s'y caressait, elle s'y plongeait avec une volupté qui mettait, à ses joues, une petite tache vive de sang; tandis que ses yeux brillaient d'une ardeur douloureuse où l'on sentait des larmes près de sourdre.

Tout à coup, avec une adresse de trappeur lançant son lacet, M<sup>lle</sup> Fougères jeta, vers le plafond, le châle qu'elle retenait par un bout. La nappe de lumière s'étala, telle la voile d'allégresse qui part, au clair, gonflée de belle brise; plia sur elle-même avec le cri un peu sifflant des ailes des pigeons; s'affaissa, retomba. Et jusqu'aux pieds, M<sup>lle</sup> Fougères se trouva comme couverte de neige.

Je l'entendis murmurer :

« Oh! que je dormirai doucement ainsi mon dernier sommeil! M'ami! Mon doux ami! Quand tu voudras! Je viens dans ta lumière! »

Elle écarta enfin les plis qui cachaient son visage.

A pleines mains, de la soie, elle essuya les larmes qui baignaient ses yeux, et me dit :

« Docteur, je vais bientôt mourir. Je vous en prie, ne prenez pas la peine de me contredire. Vous savez mieux que moi que mon temps est proche. C'est votre bonté seule qui me refuse cet aveu. Je vous en remercie. Mais aujourd'hui, je vous demande d'encore m'écouter un instant. »

Tout en repliant longuement et méticuleusement le tissu :

« Ce châle que vous venez de voir, me dit-elle, me vient d'un homme qui me fut cher, du seul homme que j'aie aimé, et que la mort sépara de moi. Il était officier d'infanterie de marine, au service de la France. Quand il me rapporta ce tissu de la campagne de Chine, il l'appela mon châle de nocés et m'avoua qu'il l'avait acheté pour quelques pièces d'or à un pillard du palais impérial. Mais mon ami est mort avant que je pusse revêtir son splendide cadeau. Dans le coffret où il me fut offert, ce châle est demeuré enfermé. N'ayant pu m'en couvrir pour mes nocés, c'est pour une autre cérémonie que je le réserve. Je désire l'emporter avec moi dans la tombe. Je désire reposer à jamais dans ses plis, comme entre les bras de mon doux ami. Je désire, je supplie, j'ordonne donc aujourd'hui à Bajotte, devant vous, cher Docteur, que ce châle me serve de linceul. »

Je ne pus arrêter un involontaire haut le corps à ces paroles. M<sup>lle</sup> Fougères comprit ma pensée. Elle y répondit :

« Eh ! Docteur, mes parents, pour ce qu'ils m'ont aimée, recevront bien assez de ma part ! J'ai, durant ma vie, été d'une économie assez étroite pour me permettre ce suprême luxe ! Aussi laissez-moi compter sur vous, Docteur, comme je compte sur l'obéissance de Bajotte, pour l'exacte exécution de mon vœu !

— Il en sera ainsi que vous l'avez demandé, Mademoiselle », lui répondis-je. « Je vous en fais le serment !

— Moi aussi », cria Bajotte. « Moi aussi, je vous le jure !

— Mais heureusement, nous avons du temps devant nous pour l'exécuter. Avec la mine que vous voilà, nous pourrons garder longtemps encore ce trésor dans son coffre de camphrier !

— Longtemps ?... Peuh ! » dit-elle avec une moue de crâne dédain. « Je ne le crois pas. Au surplus, mon Dieu, je n'y tiens guère !... Avec l'assurance que vous me donnez ; sur votre parole, qu'on me laissera dormir mon dernier sommeil dans mon châle, je n'ai point fort peur de la mort. Je suis si certaine d'avoir chaud dans ses plis ! Je suis si certaine d'y goûter la paix ! »

Or, exactement trois jours après l'expression de

ce vœu, M<sup>lle</sup> Fougères mourait subitement. On vint m'avertir qu'elle avait été trouvée, au petit jour, inanimée dans son lit, par la vieille Bajotte. Je passai pour examiner le cadavre de la défunte. Il était froid déjà et les membres raidis. Par acquit de conscience, je l'auscultai soigneusement : Silence complet du cœur. Je pratiquai, sur le fin épiderme d'un espace interdigital, l'épreuve de la bougie. L'ampoule gazeuse éclata à la flamme avec un bruit net. Sans doute aucun, la mort avait fait son œuvre.

Mon confrère de l'état-civil vint contrôler, à son tour, le décès de M<sup>lle</sup> Fougères. Ensuite, non seulement il délivra le permis d'inhumer, mais il intima à l'entrepreneur des pompes funèbres, qui est aussi le tapissier-garnisseur et le peintre-décorateur de l'endroit, l'ordre de procéder à l'inhumation dès le jour suivant, quelques cas de typhus ayant inquiété le village. Le lendemain, passant devant la mortuaire, j'y entrai. Le menuisier se trouvait à l'étage, occupé avec Bajotte à l'ensevelissement de la défunte.

« Eh bien ? » demandai-je à la commère qui, les yeux rouges, descendit à l'appel de mon bâton sur le plancher, « eh bien, Bajotte, vous n'avez pas oublié la recommandation de Mademoiselle ? »

— Dieu m'en a bien gardée ! » s'écria-t-elle...  
« Mademoiselle repose dans son châte comme elle l'a demandé. Il était même tellement grand, que j'ai

dû en replier un grand bout sous sa tête et sur ses pieds!... Quel dommage, tout de même, n'est-il pas vrai, d'enterrer pour toujours une si belle pièce de soie!

— Que voulez-vous, ma bonne Bajotte ? C'était sa volonté ! Elle est sacrée. Nous n'avons qu'à lui obéir !

— Aussi est-elle exécutée, docteur ! Voulez-vous monter ? Le Blanc-Bos vient de visser le couvercle. Mais il n'est pas encore parti... Voulez-vous ? Il pourra le rouvrir pour vous rendre compte. »

Mais j'avais peu de temps à moi. L'affirmation de la bonne commère me suffisait. J'aurais craint, en faisant dévisser la bière, de chagriner les deux bons yeux si honnêtes de la Bajotte, tout brillants de fidélité et de franchise. Dans la vie, j'ai toujours voulu accorder quelque chose à la confiance, ne point obstinément chercher la dernière preuve. Que voulez-vous ?... C'est une faiblesse sentimentale, j'en conviens ! Mais cette bonne Bajotte m'avait dit : « Oui, le châle y est ». C'était donc : « Oui », dans ma tête, « le châle y est. »

Ah ! je me serais cependant épargné combien de terribles nuits blanches, en gravissant, ce matin-là, les vingt marches de l'étage ; en allant, de mes yeux, m'assurer que le splendide, le maudit châle était bien effectivement avec la morte !

L'enterrement eut lieu. Le jour d'après, débar-



quaient, dans le village, trois dames qui venaient du Midi de la France, et se firent conduire chez le notaire. C'étaient les plus proches parentes de M<sup>lle</sup> Fougères.

Elles s'excusèrent d'arriver trop tard pour la cérémonie funèbre quoiqu'elles se fussent mises en route aussitôt, disaient-elles, que la nouvelle du décès de leur belle-sœur leur était parvenue. A quoi le notaire — c'était M. Grandfils — répondit du ton solennel qui lui était particulier, et où la raillerie la plus cuisante prenait un air de cérémonieuse gravité :

« Heureusement que le notaire, lui, est toujours vivant, Mesdames ! »

Le testament de M<sup>lle</sup> Fougères ouvert, les trois parentes se trouvèrent instituées héritières de la totalité de ses biens, à l'unique préjudice d'un legs de deux cents francs au nom de M<sup>me</sup> Madeleine Bajotte, en reconnaissance de ses soins dévoués.

Les étrangères furent immédiatement conduites à la petite maison de pierre bleue proche l'église, où, sous leurs yeux, l'inventaire des meubles et du linge fut dressé.

Par défiance réciproque, elles ne se quittaient point d'une semelle. Pour calmer les inquiétudes qu'elles nourrissaient l'une envers l'autre, elles n'avaient trouvé rien de mieux que de décider que pas une armoire, un tiroir, une boîte ne seraient

ouverts sans qu'elles ne fussent toutes trois présentes. En sorte qu'elles circulaient liées en un groupe, « comme trois voleuses à la chaîne », disait la Bajotte.

Cependant, dès le deuxième jour, elles parurent impatientes dans leurs recherches. Le soir, la maison close, avant de rentrer à l'auberge du *Mouton noir* sur la Chaussée, elles furent exprimer au notaire leur étonnement de ne point trouver, parmi les objets de toilette de leur chère parente, un certain châle de soie de Chine possédant notoirement une valeur de plusieurs milliers de francs, et qu'elles avaient les meilleures raisons de croire toujours en la possession de M<sup>lle</sup> Fougères.

A quoi le notaire leur répondit :

« Je ne sais, Mesdames, de quel châle vous voulez parler. J'ai devant vous, comme il en résulte du procès-verbal revêtu de vos trois signatures, à la date du..., fait lever les scellés qui protégeaient l'habitation de feu M<sup>lle</sup> Fougères.

— En effet ! » répondit une des dames. « Nous le reconnaissons. Nous n'en persistons cependant pas moins dans notre instance, et nous vous prions de vouloir bien nous indiquer le fonctionnaire public à qui nous puissions faire part de notre inquiétude, puisque cet objet, qui devait se trouver parmi les autres de la succession, ne s'y rencontre plus.

— Encore, Mesdames, vous faudra-t-il établir et

prouver la présence de ce châle dans la maison de M<sup>lle</sup> Fougères au moment de son décès », objecta le notaire.

— Ce ne sera peut-être pas impossible », répliqua la dame.

— Nous irons donc voir le commissaire, comme vous le voulez », conclut M. Grandfils.

On y alla. Avec le fonctionnaire à la casquette galonnée d'argent, la maison fut visitée, sondée, retournée de fond en comble. On trouva bien un coffret de bois exotique dont la serrure portait encore sa clef ; mais, nulle part, de châle de Chine.

« Il y a, dans le testament, une clause se rapportant à une domestique », dit tout à coup une des héritières. « Nous voudrions voir cette femme...

— C'est Madeleine Bajotte », dit à mi-voix le notaire au commissaire.

Du même geste de confiance, les deux hommes haussèrent la tête, comme pour dire : « Elle est brave ! »

— S'il s'agit de Madeleine Bajotte, c'est une femme du village dont nous vous garantissons l'honnêteté », dit M. Grandfils aux dames.

— Cependant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous désirons l'interroger », répliqua une étrangère.

— Pardon ! » annonça le commissaire d'un ton décisif. « Cela, je le ferai moi-même, s'il vous plaît. »

On fit venir la Bajotte, qui n'avait jamais paru si trapue en son caraco de mérinos noir flottant; avec son gros cou un peu goîtreux, libre sous les brides de son bonnet de tulle plissé en godrons. Se trouvant devant le notaire, le commissaire, les trois dames, tout d'abord et à la première question, elle se troubla, rougit, se fâcha, cria qu'on la soupçonnait de vol et que c'était honteux.

Cette contenance maladroite était loin d'arranger ses papiers aux yeux des inconnues. Le commissaire, brave homme, la calma, la rassura, s'échinant à lui répéter que jamais il n'avait douté de son honnêteté reconnue par tout le village; qu'on ne l'inculpait point, qu'on prétendait seulement lui demander ce qu'elle savait du châle précieux de M<sup>lle</sup> Fougères, si elle en savait quelque chose.

« Ah! » s'écrie la grosse femme, sur ces derniers mots du commissaire. « C'est pour le châle ? »

— Tout simplement!

— Mais parbleu! Ne savez-vous donc pas que Mademoiselle a voulu l'emporter avec elle ?...

— Où l'emporter ? » demande une des trois dames.

— Où l'emporter ? » répète la Bajotte. « Mais dans son cercueil, dà!... Alors, je l'ai moi-même enveloppée de son châle... »

— Allons donc! C'est impossible! » s'écrient les étrangères d'une seule voix. « Vous vous trompez,

ma bonne femme... Le châle dont nous parlons était un châle de la soie blanche la plus fine, d'un travail merveilleux, un châle qui valait des milliers de francs.

— Je le sais bien, puisque je l'ai eu en mains... Mais Mademoiselle m'avait ordonné d'en faire son « linceu ». J'ai obéi à ses ordres en l'ensevelissant.

— Oh ! Par exemple ! On ne nous fera pas avaler cette bourde », fait une héritière. « Ma belle-sœur, qui était l'économie même, n'aurait jamais ordonné qu'on fît disparaître avec elle un châle de cette valeur ; un objet qu'elle avait toujours regardé comme un trésor !

— C'est cependant tout comme je vous le dis, ma belle dame ! » répond Bajotte, déjà rouge de colère et paraissant décidée à ne point se mettre en frais de preuves d'un fait qu'elle affirmait.

— Bajotte », lui demande le commissaire ; « bien sûr, tout ce que vous nous dites là est bel et bon. Cependant, ne pouvez-vous nous citer un témoin ? Quelqu'un a-t-il été mis au courant des ordres de M<sup>lle</sup> Fougères concernant son châle.

— Bah ! » répond la Bajotte. « Y avait le docteur qui lui aussi a entendu tout cela. C'était trois jours avant de mourir...

— Cré Bajotte ! » s'exclame le commissaire. « Que ne disiez-vous plus tôt que le docteur était là comme témoin ?

— Mais puisque moi je vous le raconte, est-ce que cela ne suffit point ?

— Ma bonne femme, vous vous trompez ! » répètent les étrangères, revenant toujours à leur idée. « Vous aurez pris un châle pour l'autre ! Le châle précieux dont nous parlons se retrouvera. »

Le commissaire me fit comparaître. Je confirmai que l'ordre avait été donné devant moi, par M<sup>lle</sup> Fougères à Madeleine Bajotte, de l'ensevelir dans tel châle de soie que je pus assez exactement décrire pour que les héritières le reconnussent comme celui qu'elles réclamaient.

« Docteur », me demanda le commissaire, « avez-vous vu, par la suite, ce châle enroulé autour de la morte en guise de linceul ? »

— Non, je ne l'ai pas vu.

— C'est parce que vous ne l'avez pas voulu voir, docteur », me cria la Bajotte. « Rappelez-vous que Blanc-Bos, le menuisier, était encore à l'étage, le matin où vous êtes passé ; et que je vous ai offert de faire ouvrir le cercueil.

— C'est ma foi vrai, Bajotte ! » répliquai-je.

— Faisons donc venir le menuisier », ordonna le commissaire.

Monsieur Peninque dit Blanc-Bos parut, son tablier sale roulé à sa taille, de la sciure de bois plein les cheveux, sentant le sapin et le tabac.

« J'avais travaillé tard dans la nuit pour fabri-

quer le cercueil », répondit-il aux questions du commissaire. « J'étais fatigué... J'avais peut-être bu aussi une petite goutte ou deux, pour me soutenir. Toujours est-il que je ne me rappelle pas avoir mis un si beau châle que cela dans la bière.

— Ah! elle est forte celle-là », dit Bajotte. « Un châle en soie blanche...

— Bast, Bajotte!... Vous savez bien que tous ceux que je couche là-dedans sont toujours tout blancs!...

— Mais un châle pareil! Vous n'en voyez pas tous les jours, Blanc-Bos!

— Ecoutez, Bajotte. Je veux bien jurer que ce que vous dites est vrai, puisque vous le dites et que vous n'avez jamais menti. Eh! bien sûr, le châle y est... Mais, dire que je l'ai vu de mes deux yeux, non!... Vous savez, moi, j'ai femme et enfants...

— Et moi, Blanc-Bos », cria Bajotte, « sale menuisier de mes deux... que vous êtes... Est-ce que je suis une rouleuse de route? Est-ce que je n'ai pas mon garçon?

— Je ne dis point ça, Bajotte. Vous êtes une brave femme... Mais je veux dire qu'un serment, ça engage...

— Ah! » s'écria la commère au désespoir, en me désignant, « pourquoi a-t-il fallu que le médecin aux mauvais pieds ait encore été si pressé ce jour-là? Pourquoi a-t-il fallu que le Blanc-Bos ait encore été saoul? »

Et elle nous montrait le poing avec une expression de rage comique.

« Bajotte », répliqua le menuisier tout en frottant ses deux mains dans sa chevelure où pendaient des brindilles de sapin, et d'une voix douce comme un glissement de varlope, « au moins je ne suis saoul que pour les cercueils de bois de chêne, parce que le travail est plus dur. Mon chêne, vous savez, c'est du chêne du pays, du chêne du Bois d'Ourpes, séché dans mon grenier... Et M. le notaire...

— Merci, Peninque », répondit gravement le notaire. « Repassez plus tard, mon ami!... Je n'en use pas aujourd'hui... »

Bajotte, dans un coin de la chambre, le tablier devant les yeux, se lamentait, prenant le ciel à témoin de sa bonne foi. Mais le ciel est un témoin muet. Les étrangères, le front barré d'une ride méchante, demandèrent au commissaire de police, en désignant la pauvre femme :

« Monsieur, que comptez-vous faire ?

— Madame », répondit le commissaire à voix basse, « ma mission est terminée ici. C'est au Procureur du Roi que vous devez désormais vous adresser. Mais si j'ai un conseil à vous donner, réfléchissez avant d'accuser personne. »

A ces paroles, Bajotte, les yeux rougis de larmes, se croisa les bras et s'écria, en désignant les étrangères d'un mouvement du menton :



« Comment ? Elles veulent me faire arrêter ?

— Mais non, mais non, Bajotte ! Calmez-vous ! »  
lui répondit le commissaire.

— Elles demandent à visiter ma maison, alors ?

— Bajotte, ne vous fâchez pas. Ces dames sont inquiètes. C'est qu'elles ne vous connaissent point comme nous vous connaissons.

— Eh bien, venez tous chez moi ! hurla Bajotte.  
« Et pas plus tard que tout de suite ! Ah, saperjeu ! Vous n'en aurez pas pour longtemps ! Ce sera bientôt retourné, une maison de pauvres gens... Mais il ne sera pas dit qu'on aura soupçonné Bajotte des Gaux. Comment ?... Je veux que vous y veniez, moi !

— C'est une idée », opina le commissaire. « Mesdames », dit-il aux étrangères, « acceptez l'offre de M<sup>me</sup> Bajotte. Venez, suivez-la chez elle, où elle vous donnera tous les apaisements.

— Ah ! nom d' là ! » disait la vieille Wallonne.  
« Vous savez, ce n'est pas pour elles, ce que j'en fait ! Je vous le certifie ! C'est pour mon honneur et celui de mon garçon que je veux la visite. Elles, je m'en moque ! Et je leur dirai tantôt, sans votre permission, commissaire, ce que je pense de trois belles-sœurs qui n'ont pas eu un moment, du vivant de M<sup>lle</sup> Fougères, pour venir la voir ; et puis accourent, dès qu'elle a trépassé, retourner sa maison comme un champ de pommes de terre... Partons ! On ne trouvera rien... J'en mets ma tête au couteau. »

Nous traversâmes le village en un groupe, vers le hameau des Gaux où la petite maison de la Bajotte est juchée sur ces Rochettes de calcaire d'un si doux bleu pâle.

La Wallonne ouvrit la porte au moyen d'une énorme clef pendue à son tablier et, tout de suite, dans l'unique chambre qui constituait le rez-de-chaussée, elle poussa les trois dames comme on pousse des veaux à l'étable.

Elle ne décolérait pas. Elle courait d'un coin à l'autre, ouvrant les armoires avec fracas, jetant les tiroirs à terre, renversant les paniers, et faisant : « Kss! Kss! » comme on excite les chiens en quête.

Puis elle mena toute la bande dans les deux étroites chambrettes de l'étage. Matelas maigres et durs comme des galettes; petites piles de linge rude et blanc, on eut vite retourné le pauvre ménage.

« Bien sûr! » criait Bajotte, « y a pas ici tout ce qu'il faut aux dames de la ville, mais on sait se passer de châle de soie! »

Une dernière porte se montrait dans la chambre de Bajotte. Une étrangère demanda qu'on l'ouvrît.

« Ah! ben, nous irons jusqu'au toit, alors? » cria la Wallonne, les poings sur les hanches.

Elle poussa cependant l'huis. On monta l'échelle de meunier qui menait au grenier. Quelques carrés de linge séchaient sur des ficelles. A terre, sur le plancher, un tas d'orge pour les poules. Les dames

soulevèrent les loques, et avec des bâtons fouillèrent les grains... Mais rien, pas de châte...

Il fallut enfin redescendre. Il ne restait pas un coin de la maisonnette qui n'eût été sondé.

« Eh bien, Mesdames? » demanda le commissaire. « Vous déclarez-vous satisfaites? »

— Nous ne le trouvons pas », répondit l'une d'elles.

— Eh! Dites donc qu'il n'y est pas! » répondit le magistrat que cet entêtement des Françaises à accuser la brave paysanne commençait d'irriter.

Mais la Wallonne déjà descendue, du bas des montées criait :

« Par ci! Par ci! Il y a encore quelque chose à visiter ».

Elle avait couru dans la courette pavée d'éclats de rocher ramassés aux carrières. Aux fenêtres des chaumières voisines, apparaissaient les visages de ceux du hameau affairés par la présence du commissaire et des étrangères chez Bajotte.

« Par ci! » répétait la Wallonne. Elle mena les trois dames ensemble à un petit réduit mal clos de mauvaises planches; y poussa la première venue, et levant le couvercle rond : « Tenez! » dit-elle, en lui appuyant brusquement la tête vers le trou mal odorant... « Cherchez là-dedans aussi! »

Le commissaire avait fait semblant de ne pas voir... Alors Bajotte, qui se trouvait désormais ven-

gée des imputations des étrangères, se mit à rire aux éclats, se pliant en deux pour frapper sur ses cuisses, tandis qu'au bout des petits jardins, les voisins et voisines lui répondaient en chœur :

« Bravo, Bajotte ! A la bonne heure ! »

Cette mauvaise plaisanterie de la paysanne n'était pas pour calmer les héritières. Elles partirent furieuses en annonçant qu'on aurait bientôt de leurs nouvelles.

Elles revinrent en effet au village, quelques jours après, ayant obtenu l'autorisation officielle de faire procéder à l'exhumation de M<sup>lle</sup> Fougères, et à l'ouverture du cercueil, « dans le but de rechercher la présence d'un châle de soie blanche d'environ telles dimensions, de fabrication chinoise, etc. »

L'autorisation de prélever ce châle au cas où il recouvrirait la dépouille de feu M<sup>lle</sup> Fougères était d'ailleurs expressément réservée.

En sorte que, huit jours après l'enterrement, c'est-à-dire dix jours après le décès de M<sup>lle</sup> Fougères, mon confrère de l'état-civil et moi, nous fûmes requis par le commissaire de police, d'assister à l'opération en question, pour veiller à la stricte observance des lois de l'hygiène décrétées en l'occurrence. Le tout aux frais des dames requérantes.

Le fossoyeur fut prévenu. Le matin, au petit

jour, quand nous nous présentâmes au cimetière, la fosse où reposait la bière était déjà dégagée, les trois Françaises autour, avec le commissaire et le menuisier.

Blanc-Bos, en apercevant le cercueil, s'était écrié avec admiration :

« Quel bois ! Il n'a pas bougé ! » Sa journée était gagnée !

On hissa le funèbre objet, non sans difficulté.

« Ah bien, c'est pas si facile de ravoir un mort de son trou, que de l'y mettre ?... » remarqua le fossoyeur, avec un clin d'œil de terrible défi.

Enfin la caisse terreuse fut déposée sur le tas de glaise. Blanc-Bos, son grand tourne-vis appuyé à la clavicule, se mit à l'œuvre. Le couvercle sauta. Nous répandîmes par l'ouverture de la bière une solution phéniquée forte, et le commissaire s'approcha.

« Le cadavre est enveloppé d'un châle blanc », dit-il. Puis, avançant la main et tâtant le tissu : « Un châle de très fine soie. »

Une étrangère se pencha.

« C'est le châle, en effet ! » murmura-t-elle d'une voix dépitée. « Quelle idée ! Voilà plus de mille francs perdus !... »

Et sans attendre plus longtemps, les trois dames se retirèrent.

« Châle pour châle », me dit à mi-voix le fossoyeur, « celui-ci n'était tout de même pas si beau que vous dites. Voyez ! Il est en morceaux ! »

Je regardai. C'était bien le tissu de soie de Chine que M<sup>lle</sup> Fougères nous avait fait admirer quelques jours avant sa fin ; mais, chose étrange, il n'enveloppait pas la morte comme le fait d'ordinaire un linceul. Je soulevai le tas chiffonné qui couvrait le menton et le front. Alors je vis...

Je vis que les deux mains de M<sup>lle</sup> Fougères tenaient, entre leurs doigts crispés, des lambeaux de soie déchirée. De ses lèvres entr'ouvertes, pendaient des débris effilochés du tissu retenu par les dents serrées. Une sueur froide me glaça le dos. Je sais, depuis cet instant, ce que veut dire : frissonner d'horreur !

« Qu'avez-vous donc, docteur ? » me demanda le commissaire. « Vous êtes si pâle ? »

— C'est d'avoir revu ma vieille amie ! » répondis-je. « Peut-on refermer la bière ?... »

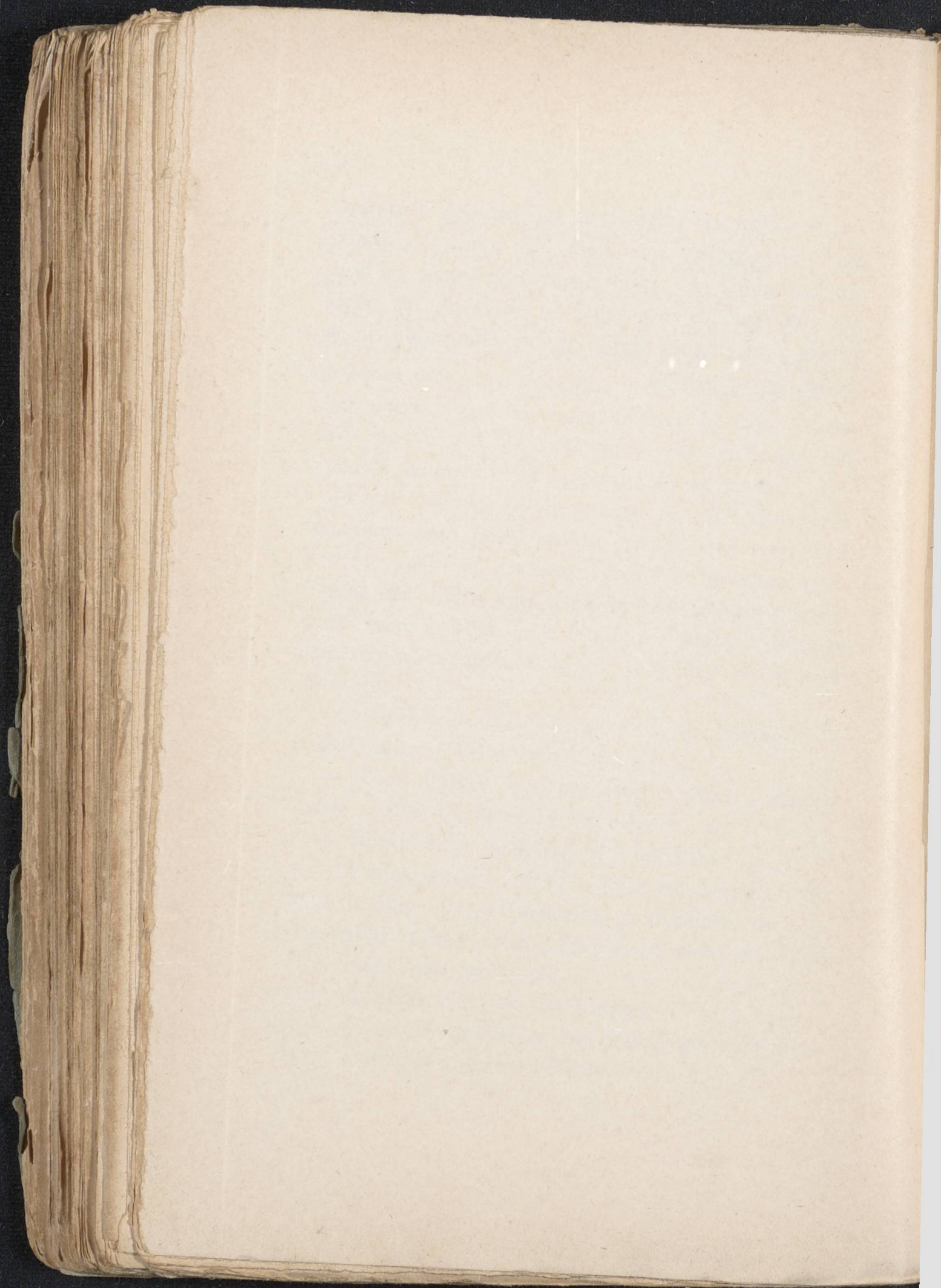
— Refermez ! » ordonna le magistrat.

— Excusez-moi », dis-je à mon confrère qui, sur le coin d'une dalle funéraire, griffonnait son procès-verbal d'exhumation, et n'avait rien vu. « J'ai un rendez-vous pressant ! »

Je m'enfuis à travers les tombes.

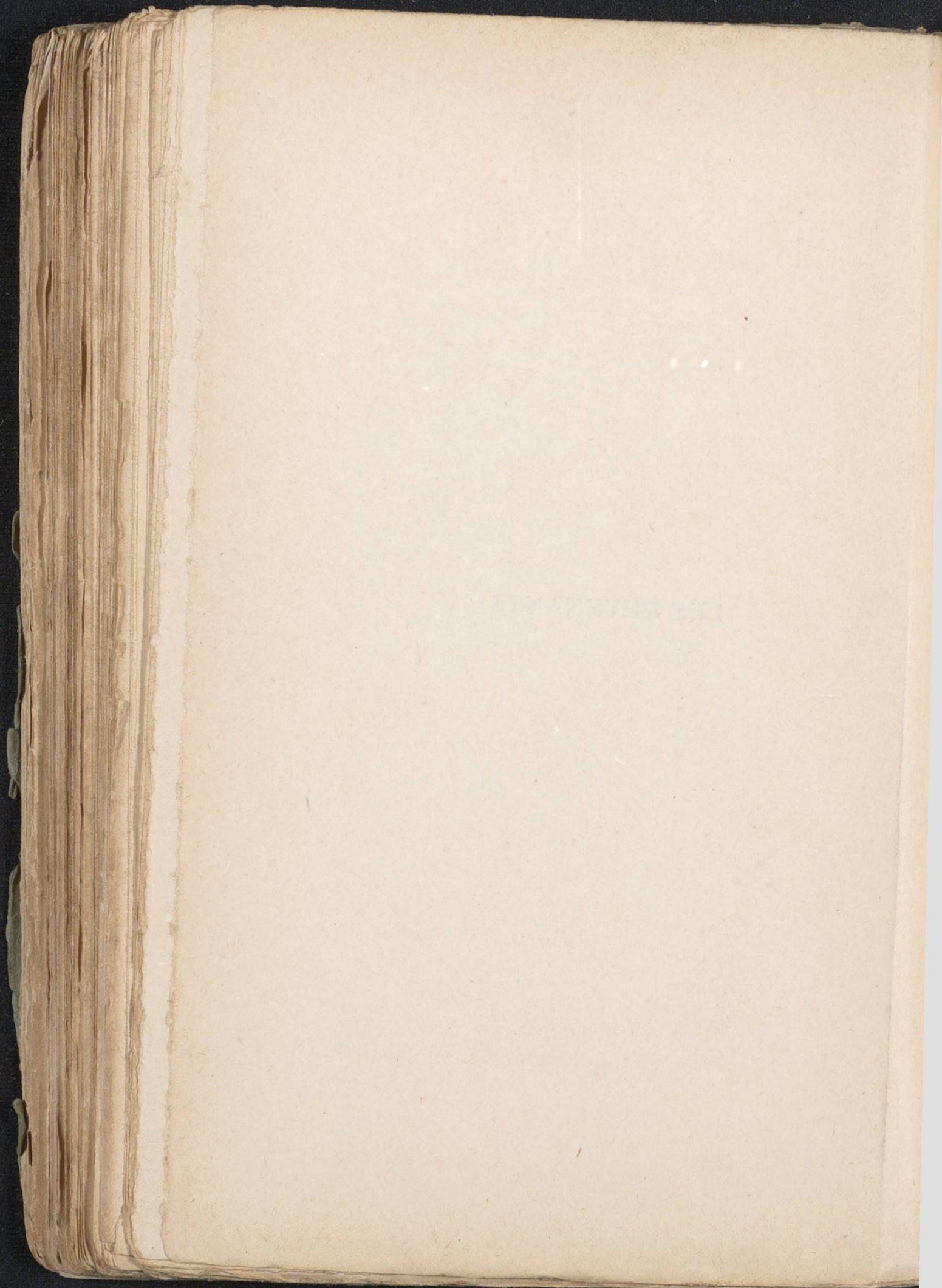
Je venais d'acquérir la conviction que M<sup>lle</sup> Fougères avait été enterrée vivante.

Elle s'était réveillée dans son cercueil. Condamnée à un supplice sans nom, elle avait déchiqueté son linceul de ses mains. Ce qu'elle tenait en bouche, c'étaient les morceaux du châte de ses nocés qu'elle avait mangé dans l'ombre effroyable de sa tombe, de sa prison.





LES REVENANTS



## LES REVENANTS

Une après-midi de décembre dernier, je reçus, dans mon cabinet, la visite d'un étranger.

« Docteur, vous ne m'avez pas dû voir déjà dans le village, et je suis un inconnu pour vous. Mais le dévouement du médecin n'attend pas les présentations régulières pour se montrer. Je viens vous exposer mon cas. Sa gravité vous prouvera assez la confiance que je mets en vous. »

Je priai mon visiteur de s'asseoir. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, l'air chétif, le teint brouillé, la barbe grisonnante, le front chauve. Une expression de douceur et de tristesse voilait un regard qui ne savait se poser, où luisait parfois un éclair d'inquiétude pénible à voir. De minute en minute, un violent tic nerveux tirait, à gauche puis à droite, sa bouche et ses paupières, en des mouvements qui les relevaient comme pour les rattacher aux oreilles.

Il était assis en pleine lumière de la fenêtre, et il ne m'avait fallu que poser les regards pour lui trouver la plus étrange asymétrie faciale. Dans le côté droit du visage atrophié, le front, l'arcade de l'orbite, la saillie de la pommette, la mâchoire et le menton se montraient rétrécis, aplatis, rabougris, ainsi que s'ils eussent fait partie d'un autre visage.

Je n'accorde, mon Dieu, que tout juste ce qu'il faut de confiance aux théories des maîtres italiens qui dominant la psychologie médicale de nos jours. Je ne crois à la détermination des facultés intellectuelles par les formes crâniennes qu'autant que cela est nécessaire. Cependant je ne pus, à ce moment, m'empêcher de conclure à part moi, que si Lasègue avait véritablement décrit un type de dégénéré, c'était après avoir observé une face pareille à celle qui pâlisait, rougissait, tiquait à présent devant moi.

Au surplus, mon client d'occasion s'illusionnait, quand il se figurait que je l'apercevais pour la première fois. Durant mes courses, je l'avais remarqué auparavant dans le haut du bourg. Je savais qu'il habitait l'ancien pavillon du château Wardent, avec sa femme, son fils et sa fille. Cependant de peur d'encore allonger la conversation :

« Monsieur », lui dis-je simplement, « je vous écoute.

— Docteur, reprit l'étranger, il y a un an à peine

que je suis venu de la ville, m'installer dans ce village avec ma famille. Je croyais pouvoir y réaliser enfin le rêve de ma vie : cultiver mon jardin, goûter la paix des champs. Hélas ! Je m'étais trop hâté ! La paix n'était point pour moi. »

Comme il hochait la tête semblant vouloir s'enfoncer déjà dans la rêverie, je lui fis signe de continuer.

« Je dois vous dire que j'ai eu de grands ennuis, reprit-il... Vous voyez devant vous un homme qui... hum!... enfin... vous jugerez vous-même... Ah ! je suis un malheureux d'une espèce peu ordinaire, soit dit sans me vanter... fichtre!... pas ordinaire ! »

Sa voix tremblait ; la sueur perlait sur son front rougi. Quoi ? Avait-il vraiment du curieux à me révéler ? Était-ce enfin une autre aventure que l'éternelle « avarie » contractée à la ville et venue du cocher au maître par l'intermédiaire de la femme de chambre, qu'on allait me servir, cette fois ?

« Il est vrai, Monsieur », lui répondis-je, « que les malades placent parfois bien étrangement leur amour-propre !

— Hé ! Il s'agit bien d'amour-propre ! » continua mon visiteur avec amertume. « Écoutez, docteur, écoutez ! J'étais fils unique ; je n'eus qu'une sœur, née trois ans après moi... Elle avait dix-huit ans quand mes parents la rappelèrent de la ville d'Allemagne où elle avait achevé son éducation. Moi, je

venais de mon côté de terminer mes études à l'Institut commercial d'Anvers. Je... Je... »

L'homme, tout à coup, se mit à bégayer d'une façon convulsive. Puis comme il continuait d'agiter la tête longuement, en silence :

« Hé bien », lui demandai-je, « pourquoi vous taisez-vous ? Parlez, je vous écoute... »

— Je vous en supplie, ne me jugez pas !... Ne me jugez pas tout haut... » s'exclama-t-il, les yeux brillants. « Oui, certainement, je le sais bien, il faut que j'achève. Mais je ne peux plus... Non, je ne peux plus !... C'est horrible... Pourtant il faut que vous sachiez tout, docteur. Eh bien, » cria mon visiteur d'une voix stridente, aiguë et tremblante. « Eh bien, alors, je devins l'amant de ma sœur... Avez-vous entendu ?... Je vous dis que pendant trois ans, elle et moi, nous nous aimâmes éperdument, éperdument !... Pendant trois ans, nous goûtâmes ensemble, jour et nuit, tous les jours, toutes les nuits, des voluptés auxquelles je ne puis penser sans frémir encore aujourd'hui que vingt-cinq ans ont passé sur cette époque de ma vie !... Sans frémir !... » répéta-t-il, pendant que ses yeux s'emplissaient de larmes... « Et sans... »

Il se tut subitement. Sans... quoi ? Qu'allait-il dire ?... Quelle effroyable ivresse étincelait tout à coup dans les regards de ce malheureux fou ?... Mais décidément il n'acheva pas sa phrase. Ses yeux se fermèrent, il pâlit :

« Sans frémir, sans frémir! » cria-t-il deux fois de suite à nouveau, comme s'il voulait faire taire en lui-même une autre voix.

« Mais un jour, nous fûmes trahis... Je ne vous dépeindrai pas le désespoir de mon père, le malheur de la maison. Je vous jure qu'en cette heure-là, au plus profond de mon cœur, je trouvai heureux que ma mère fût morte. J'éprouvai un véritable soulagement à l'idée de ne pas voir ma mère souffrir comme j'avais vu souffrir mon père... Car — vous expliquez-vous cela, docteur? — l'horreur de notre crime, nous fut révélée, à ma sœur et moi-même, au moment précis où nous fûmes découverts. Nous avions vécu, durant nos heures de passion, à la faveur de l'ombre et du secret, dans une sorte d'inconscience, une sorte d'ivresse silencieuse, sans écho, profonde, effrayante... Mais les sanglots de notre père nous tirèrent au remords, en nous tirant à la lumière... Je n'explique pas notre conduite, docteur, ni ce qui se passait entre nous. Je ne pourrais! Je raconte les choses comme je m'en souviens.

« Ma sœur demanda spontanément à passer en Amérique, dans la famille d'une tante, où elle fut conduite en effet. Elle n'en est plus revenue. Nous avions juré, elle et moi, devant notre père, de ne jamais chercher à nous écrire ni nous revoir; de n'avoir plus ensemble, de toute notre vie, aucune communication. Nous avons religieusement tenu

parole. Le temps a agi en moi ; comme j'espère qu'il a agi en elle... L'oubli a semé ses cendres sur le crime de notre jeunesse. Tellement qu'aujourd'hui, j'ai peine parfois à reconstituer le souvenir de ses traits... Elle s'est mariée... On dit qu'elle est heureuse...

— Voilà ! » fis-je au hasard, pour sortir un mot...  
Le temps nous recale à nos places.

— Taisez-vous, docteur !... » hurla mon client, en fixant sévèrement ses regards dans mes yeux. « Non ! Le passé, entendez-vous, le passé est toujours là !... Pour des êtres de mon espèce, le passé est toujours présent. Non, la vie ne passe pas. Elle recommence.

« Pour obéir à mon père à qui j'avais remis servilement et, je vous le jure, pieusement ma vie, car j'adorais mon père, je me mariaï. J'avais alors vingt-six ans. J'épousai une brave, une honnête fille ; belle, intelligente, de bien meilleur cœur que moi, et bien plus riche aussi !... En vérité, il n'y a que des types de mon acabit qui aient de ces chances ! Amené au mariage comme à la potence, j'y fus tout à fait heureux, si on peut l'être !... Béni soit le sort qui travaille à compenser les destins !

« J'ai aimé fidèlement ma femme. J'ai, grâce à elle, connu la jouissance d'un ménage bien tenu ; la paix intérieure d'une modeste abondance.

— Avez-vous des enfants ? » lui demandai-je pour dire quelque chose.



A ces mots, le visiteur, qui tenait les yeux fixés sur le carreau, leva la tête exactement comme si je l'eusse brûlé à la nuque.

— Ah! s'écria-t-il avec un accent douloureux. « Voilà, voilà la question, Docteur. Oui... oui...! J'ai deux enfants ». Et il appuya de toute sa voix sur le mot deux, en se frappant la poitrine d'un coup de poing.

— Deux fils? » demandai-je sans savoir pourquoi. Deux fils ?

— Non, ce ne sont pas deux fils!

— Deux filles, monsieur ?

— Non, Docteur », continua l'homme en hochant la tête sans s'arrêter. « Non, non, non, Docteur!... » répondit-il d'une voix de plus en plus sombre. Un fils d'abord nous est né; puis une fille qui vint au monde trois ans après... Entendez-vous : trois ans après son frère... Je les aimais de tout cœur... Les revenus entiers de la fortune de ma femme furent consacrés à leur éducation. Sans avoir à lui expliquer les inquiétudes qui me faisaient séparer ces deux enfants (vous comprenez bien que ma femme n'eut jamais connaissance de mon terrible secret) je pus obtenir de ma bonne épouse, l'immense sacrifice de les laisser à l'étranger. Car je voulais les séparer et les tenir éloignés l'un de l'autre... Mais hélas, c'était aussi bien loin de nous! Pauvre femme!... Quelle privation lui ai-je là

imposée durant tant d'années... Cependant, il y a trois ans, elle voulut à toute force revoir ses enfants à ses côtés. Sous peine de devenir suspect de les éloigner de parti-pris; sous peine d'avoir à m'expliquer, je dus céder. Germaine fut donc rappelée d'Angleterre. Belle, douce, savante, à seize ans, quand elle revint, elle était exquise... Vous souriez, Docteur ?

— Oh ! en toute confiance...

— Oui, c'est vrai ! Je suis son père... Eh bien, positivement, en la voyant je me demandai souvent par quel mystérieux et divin pouvoir nous, hommes, en général si laids, nous arrivons à créer de la beauté si fraîche, si jeune, si différente de nous !... Ah !... Ah ! différente !... » ajouta-t-il comme se moquant de lui-même. « Différente ! »

— Et votre fils ?

— Oh ! lui, c'était un homme, un homme accompli. Les voyages l'avaient admirablement servi. Connaissant l'anglais et l'allemand ; parlant un français que n'eut pas renié un Tourangeau, il entra, à dix-huit ans, à l'École polytechnique et passa dès lors, à chaque juillet, ses examens avec « la plus grande ». Il était déjà un robuste gaillard bien découplé, sans fadaise, sans la moindre trace de sensiblerie ni de romanesque, à l'âge où les autres ne sont encore que de pâles gamins inquiets et vicieux. En le revoyant, je commençai franchement

à respirer. Le spectre honteux de ma jeunesse s'éloignait, le cauchemar se levait de ma poitrine. Je crus enfin gagné le procès de ma vie contre le passé.

« Donc, il y a un an, sur les instances de ma femme qui venait de perdre une dernière tante, en héritant de la totalité de ses biens, j'abandonnai mes fonctions au Ministère. Un beau jour, nous débarquons ici, dans le joli castel plein de roses et de houx que vous connaissez, qu'un notaire nous avait vendu pour un morceau de pain.

« Voilà... Or, mon fils a passé les dernières vacances dans la maison... J'avais cru ne pas devoir l'envoyer en voyage cette année... Il connaît toute l'Europe... Nous avons donc vécu à quatre, de juillet à octobre... Je... Docteur... ayez pitié de moi... Je ne sais rien... Je n'ai rien vu... Mais elle, Germaine... je l'observe depuis la fin des vacances, depuis le départ de son frère... Je la vois tous les jours... Docteur, je vous dis que mon terrible passé est retombé sur mes épaules!... A n'en pas douter, elle aime son frère!... Docteur... Docteur... je crois... Ah! puisse le ciel m'écraser, montrer que je me trompe et que je mens! Puisse le tonnerre de Dieu prouver que c'est l'ignominie de ma vie passée qui me salit la vue et m'empuantit la cervelle!... Je crois, je suis certain que Germaine aime son frère! »

A ces derniers mots, le visiteur eut un soubresaut violent de tout le corps. Sans le mur qui le retint,

sa chaise se fût culbutée avec lui. Il était devenu affreusement pâle, la mâchoire pendante, la tête ballante. Je me précipitai. Il était en syncope. Je le renversai sur le tapis. Au bout de quelques secondes, il se releva.

« Est-ce que je vous l'ai dit ? » furent ses premiers mots. « Est-ce que c'est dit ? »

— Remettez-vous... Oui, vous avez parlé. Espérez!... Espérez!... Mais comment vous sentez-vous ?

— Il s'agit bien de moi ! » me répondit l'homme brutalement.

— Mais, Monsieur, » lui répliquai-je après un silence gênant, « vous n'avez aucune preuve d'un tel méfait de vos enfants ? »

— Des preuves?... Des preuves?... Vous me faites rire ! Est-ce que nous-mêmes, nous en laissâmes des preuves... jadis ? » me demanda-t-il d'une voix étranglée, d'un ton de profond désespoir.

— Mais, Monsieur, une présomption aussi terrible que celle que vous élevez contre votre fils et votre fille, au moins doit-elle se baser sur quelque fait, si vague qu'il soit. Vos appréhensions ne suffisent pas... heureusement !

— Ecoutez, Docteur... Engagé comme je le suis à présent devant vous, je sens que je deviens fou si je ne poursuis pas ; si je ne termine pas ma confession ; si je n'expulse pas de mon esprit jusqu'aux derniers immondices qui m'infectent... Ah ! je suis brisé. »

Mon visiteur se traîna vers la carafe d'eau de ma table et buvant au goulot la vida à moitié, d'un seul trait.

« C'est l'effet de la syncope d'où vous sortez », lui répondis-je. « Reposez-vous. »

— Bast! J'en ai de plus longues, presque chaque jour, depuis un mois... Non, je ne vis plus... Non!... Il me faut une certitude... L'indécision où je flotte est plus terrible à supporter que tout ce qui pourrait m'arriver de réel.

— Eh bien, Monsieur, rentrez chez vous. Observez mieux... Questionnez adroitement Mademoiselle votre fille...

— Non, Docteur, pas moi... Venez plutôt vous-même. Je vous en supplie! Venez dès aujourd'hui... Venez tout de suite... Ma femme est en ce moment à la ville pour quelques emplettes. Germaine est demeurée à la maison prétextant une migraine. Elle ne sera point trop étonnée de me voir revenir avec vous pour la soulager de son malaise... Examinez-la, je vous prie. Profitez des circonstances. Et dites-moi la vérité! La vérité quelle qu'elle soit!

— La vérité?... Et c'est à moi que vous venez la demander? Mais que voulez-vous, Monsieur, que je voie en cette aventure? En supposant que votre fille aime son frère, Monsieur, qu'y puis-je faire?

— Mais son ventre, son ventre! » se mit à hurler le pauvre homme qui trépignait.

Je ne savais ce qu'il voulait dire par ces mots.

« Comment, son ventre ? Qu'y a-t-il à son ventre ? » répétais-je naïvement.

— Je vous dis qu'elle est enceinte, enceinte, malheureux que nous sommes ! Là, là ! » criait mon visiteur en frappant des poings sur son ventre. « Là, là ! » répétait-il en grinçant des dents. « Là, là est déjà la marque de leur crime ! »

La tête du malheureux fumait devant moi comme une casserole d'eau sur le feu. Deux minutes encore de cette effrayante excitation, et je prévoyais sa mort par congestion dans mon cabinet. Je l'empoignai aux épaules, non sans rudesse ; le couchai sur ma chaise-longue, et lui jetai, sur le crâne, une serviette mouillée d'eau glacée.

Le pauvre diable tout dégouttant du remède, et d'ailleurs un peu calmé, répétait :

« Docteur, venez !... Docteur, je vous en supplie, sauvez-moi !

— Mais je n'y verrai rien du tout, de si près que j'examine votre fille, Monsieur ! Vous parlez de grossesse ? Ce serait une grossesse de huit semaines ! Il n'y a aucun signe de certitude de la conception avant quatre ou cinq mois...

— Ah bah ? » me répondit mon visiteur. « Que me dites-vous là, à présent ? Pourquoi me renvoyez-vous si misérablement ?

— Je vous dis la vérité, Monsieur. Des signes de

certitude ?... Non, il n'y en a point chez la femme, à cette époque de la conception. Même à mi-terme, d'illustres gynécologues se sont laissé tromper ; des chirurgiens réputés ont pris des kystes pour des fœtus, des enfants vivants pour des tumeurs.

— Comment, vous aussi, docteur, vous allez, au nom de la science, augmenter mon indécision ? Mais alors, qu'est-ce que c'est que la science ?... Non ! non ! Venez... Vous verrez... Vous verrez...

— Je vous dis que rien n'est moins certain !

— Et quand je vous répète, Docteur, que j'y vois déjà moi-même ! » cria le visiteur, les paupières tirées jusqu'au front, sa bouche serrée comme sur une morsure.

— A deux mois ?... Allons donc. La peur vous trouble, Monsieur !

— Au contraire, la peur, l'horreur m'y font mieux voir... Venez, Docteur ! Venez avant le retour de la mère. Nous avons trois heures encore... »

J'avoue qu'en continuant à me tirer toujours plus loin sur une route où il me répugnait de m'engager, cet étranger commençait à m'agacer. Je me sentais porté, malgré que j'en eusse, sur un terrain qu'abomine singulièrement tout honnête praticien ; terrain où l'exercice de notre profession est vicié d'avance par le secret des intrigues familiales et l'inconnu de tout ce qu'on nous cache. Pour moi ; je ne suis jamais entré qu'à mon corps défendant dans ces scènes intimes.

Il me déplaisait souverainement d'aller chez ce monsieur visiter sa fille, tandis que sa femme était absente. En définitive, que devais-je croire du récit de ce détraqué ? Quel rôle me voulait-on faire jouer dans ces abominations ? J'allais donc lui répondre catégoriquement : « Non, je ne vous accompagne pas ». Quand en me retournant d'un coup, j'aperçus mon visiteur debout au milieu de mon cabinet. Or, sa tête penchée en avant, ses yeux fixes, tous ses traits surpris à l'improviste, marquaient une si complète désolation, une misère si intense, une si instante demande de secours, que je pris subitement pitié de lui.

Cet homme est honnête, pensai-je, pour ressentir le chagrin qui est marqué sur sa physionomie. Il souffre ! Si, si, il souffre. Et moi je barguigne parce qu'il me déplaît de mettre, à cette heure, mon gros paletot et de peur de patauger quelques minutes dans la neige fondue ! Je refuse de rendre le service qu'on me demande parce que j'ai envie de sommeiller sur mon sofa !

« Je suis prêt », criai-je tout à coup du vestibule au visiteur en passant ma houppelande. « Marchons ! »

\* \* \*

Par le chemin des vieux remparts, nous touchâmes vite au petit château. Tout entraîné, tiré en avant



que je fusse par mon compagnon, je revis avec plaisir l'avant-cour que j'avais traversée tant de fois durant la maladie du précédent maître de céans, un goutteux célèbre dans le pays pour son bourgogne centenaire. Les murs étaient toujours haut tapissés d'un lierre épais et avide, auquel j'étais étonné d'encore trouver des bouquets de luisantes baies noires.

Dans les deux corbeilles centrales, les rosiers se dressaient vêtus de leurs paillons, bordés de buis et de houx taillés en pyramides piquetées de fruits rouges.

Je compris, aux mines étonnées des domestiques qu'on ne m'attendait point ici.

Non ! je ne vis jamais si beaux yeux, ni si large étonnés que ceux de M<sup>lle</sup> Germaine Civray me dévisageant à mon entrée dans le salon où je fus introduit. Elle me vint cependant saluer le plus gentiment du monde, d'un français auquel nous demeurons toujours sensibles, en notre rusticité, nous, provinciaux wallons si mal disants ; et d'une voix que la pratique des langues étrangères avait rendue plus harmonieuse, plus vivante encore.

J'écoutais, je regardais... Elle demeurait immobile devant moi. Je l'avais surprise en train de ranger en bouquets, dans des vases, des chrysanthèmes, dont une touffe, aux larges pétales échevelés, lui montait jusqu'au visage... Quelle grâce ! Sur son col échancré, cette petite tête ronde aux cheveux

châtains ébouriffés; cette mine modeste, futée, tout à la fois gracieuse et simple, on les eut juré apportés d'un joli tableau de quelque petit maître français du XVIII<sup>e</sup>.

Et moi, que venais-je ici faire? Et moi, quelle main ignominieuse allais-je porter là-dessus, dans un instant?... Quel viol d'esprit me disposais-je à perpétrer sur cette créature toute parfumée d'exquise jeunesse?

A ces pensées, tout en contemplant la jeune fille, je tremblais comme un amoureux. Ah! Quels atroces moments nous vaut notre métier!

Voilà!... Nous sourions, nous venons plus près. Doudouce!... Doudouce, la belle chérie... Doudouce!» A deux mains, nous la caressons... Nous suivons un instant, de toute notre âme, l'âme qui vole; nous écoutons la musique du cœur qui bat sa douce vie parfumée et fait battre notre cœur à l'unisson. Et puis: «Halte! Levez les mains!» criions-nous tout à coup... «Nous touchons le point pourri... C'est là!» La joie de vivre, il faut alors la trancher au couteau; et puis encore la tailler et retailler; et ensuite la voir se sécher comme un arbre qui a saigné sa belle sève!...

Et désormais nous ne serons plus jamais l'ami innocent, l'ami naïf de cette vie que nous avons voulu guérir. A ses côtés, nous ne serons plus que le médecin; au fond de son cœur, nous ne serons

plus que l'ennemi. Parce que nous avons surpris, parce que nous avons arraché de force quelque chose qui, en secret, était devenu une partie de sa vie... Parce que nous avons voulu « guérir » à notre image, à nous, ce qui la faisait « vivre » à son image cachée et précieuse...

« Germaine », dit tout-à-coup le père à la fille, « j'ai prié M. le Docteur Rose de t'examiner.

— Moi, mon père?... Pourquoi donc ?

— Vois-tu, ta migraine m'inquiète.

— Mais elle est passée, ma migraine, petit père ! Il n'en reste rien, je t'assure.

— Elle reviendra... Je t'en supplie, laisse-toi visiter, une fois pour toutes. Laisse-toi guérir... Viens... » Et à moi : « Montons à sa chambre, s'il vous plaît, Docteur », dit mon hôte.

— Mon Dieu, si tu veux, petit père!... Mais que c'est drôle ! » s'écrie M<sup>lle</sup> Civray en éclatant de rire.

Or, sa voix n'avait pas manifesté la moindre émotion. Ce qu'elle témoignait, c'était l'expression sincère et naïve de son idée : « Hé ! que c'est drôle ! »

Je m'arrêtai sur la première marche de l'escalier, pour penser :

« Si celle-ci joue la comédie, je n'y comprends plus rien... D'avance je suis battu ! »

Arrivés là-haut, M. Civray nous laisse, et s'enfuit comme un fou. Je prie M<sup>lle</sup> Civray de vouloir bien se coucher.

« Me coucher ? questionne-t-elle. Où ça ?

— Mais sur votre lit, Mademoiselle ! »

Elle me regarde un instant, souriante, ahurie. Puis pouffe à nouveau de rire et s'écrie :

« Bon Dieu, couchons-nous donc, puisqu'il le faut ! Pauvre petit père... Me croit-il en vérité si malade pour une migraine, Monsieur le Docteur ? »

Elle rit ; mais moi, je tremble. Je vais, je viens dans la vaste chambre. Je m'arrête devant la fenêtre... Certainement, je crois bien que c'est tout un air que j'ai pianoté sur le carreau de vitre... Que faire ?... Je me penche pour suivre, au delà du mur, un vol de corbeaux dans les cyprès que je reconnais... Quoi ? Ce sont là les arbres de l'ancien petit cimetière vidé de ses tombes ?... Je baisse les yeux. Au bout de l'avant-cour du pavillon, je distingue tout-à-coup M. Civray, debout contre le mur, les deux mains autour de la tête, comme on les pose en guise de visières pour mieux voir ; comme on les tient sur le front pour empêcher la cervelle d'éclater, quand le sang y bat trop fort... Ah ! vraiment, cet homme me fait pitié toutes les fois que je le vois. Pour l'aider, je veux rappeler tout mon courage. Je me dirige vers le petit lit blanc et bleu, où la jeune fille est étendue, immobile, silencieuse, les yeux au plafond.

Oh ! oh !... J'ai si vite fini... ? Quoi, tout-à-coup, la certitude m'étreint, sans pitié ?... Je n'ai eu qu'à

baisser les yeux sur ce joli corps nu, sur cette peau étincelante et nacrée ? Et l'affreuse évidence a tout tranché au vif ?

Les époques en retard de deux mois, les seins développés, les aréoles pigmentées... Le ventre déjà tuméfié, résonnant d'un souffle interne parfaitement audible... Tout cela net, certain, fatal, inéluctable.

Cependant, la jeune fille souriante répond sans trouble à toutes mes questions.

« — Non ! dit-elle. Je n'ai jamais passé une minute seule avec un homme.

— Mais votre père?... Mais votre frère?... Ce sont aussi des hommes ! lui fais-je observer.

— Tiens, oui ! Je n'y pensais pas ! »

Je la dévisage. Se moque-t-elle de moi ? Mais pas la moindre rougeur ne colore son front.

Je réitère mes questions. Elle continue d'y répondre sans hésitation.

« Certes, petit père et Georges sont souvent restés à mes côtés, tout comme mère... Pourquoi me demandez-vous cela ? »

Mais je ne peux plus parler. Quelles horribles pensées brisent ma cervelle ?... Le père ? Le frère ? Hé ! en définitive, qu'est-ce que cela me fait : Qui ?

Et je sens l'envie de disparaître... Je voudrais m'enfuir... Mais en me redressant devant la fenêtre, je vois, demeuré là-bas, au fond du jardin, le père qui attend.

« Mademoiselle, Mademoiselle, un terrible malheur vous menace. Vous ne vous rendez pas compte de votre situation. Je vous en supplie, répondez-moi en toute franchise. Devant un homme, vous avez dû vous abandonner.

— Non certes, ou c'est que je ne vous comprends pas. »

Ment-elle ?... Oui, elle ment ! Toute cette candeur, cette jeunesse, c'est la fleur suprême du vice. Mais pourtant, si elle ne ment pas ? Si c'est moi qui fais fausse route ?... Quoi ? Me trouverais-je devant un kyste de l'ovaire au début ?... Est-ce que je souille ici, de mes questions, une innocente enfant ?... Tant pis, le père le veut, je dois achever mes questions.

« Mademoiselle, durant les nuits des mois d'août et de septembre passés, vous n'avez pas toujours dormi seule ?

— Il est vrai... Non, Docteur... Mais qu'est-ce que cela a à voir à mes migraines ?

— Non, cela n'a rien à voir à vos migraines, mais à ceci !

— A mon ventre ?...

— Un homme est venu dans votre chambre.

— Oui !... Qui vous l'a dit ? »

Voilà ce qu'elle me répondait ! « Qui vous l'a dit ? » Non ! Je ne pouvais plus demeurer devant ce lit ! Devant cette enfant étendue, devant cette vie

rose, cette jeunesse fraîche, cette beauté parfumée de grâce, de naïveté peut-être, et pourrie, une pitié immense battait en mon cœur. Mais en même temps un dégoût, une répugnance sans nom.

— Levez-vous. Habillez-vous! Cela m'est égal... Cela m'est égal, jeune fille... Ce que vous ne vous êtes pas dit à vous-même, croyez-vous que je veuille vous le dire? Je ne suis pas un justicier.»

Alors, je descends en courant. Je ne fais, en passant devant le père qu'un signe de tête. Je ne pourrais parler : « Oui!... »

Le malheureux tombe assis sur une pierre, tend les mains en m'implorant :

« Docteur, sauvez-la!... Sauvez-nous!

— Venez demain chez moi », criai-je.

\* \* \*

De retour chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet et me mis à fumer. Peu à peu, je retrouvai le calme. Un chapitre des « Natchez » me remit complètement sur pieds. Sans me l'être encore formulé, je sentais qu'en mon for intérieur, mon parti était pris. Quand la nuit l'aurait mûri, il s'exprimerait, j'en étais certain.

Le jour suivant, M. Civray se présenta à l'heure fixée, dans mon cabinet.

« Eh bien, que décidez-vous, Docteur, mon sauveur? » me demanda-t-il du plus loin qu'il me vit.

Chose étrange, sa vue fit bouillonner mon sang. Il m'aurait été impossible d'entamer avec lui une conversation, ni de l'écouter, lui répondre, discuter. Une sorte de brutalité, quelque chose de farouche m'entraînait à le bousculer. Et c'était pour le sauver.

« Je décide d'abord, Monsieur, lui dis-je, que la vie nous tient. L'intelligence est une fonction du cerveau; et comme les particularités des rognons ou du foie, les particularités de l'esprit sont transmissibles des parents aux enfants... Qu'avez-vous à répondre à cela, monsieur? »

Mon visiteur ne sonna mot. Il fallait que je lui parlasse d'une voix bien inaccoutumée, car il fixait sur moi des regards ahuris et parfois épouvantés. Mais moi, rudement j'avais ma cognée à continuer d'enfoncer. J'avais mon idée à fichier dans ma tête, dans ma tête bien plutôt que dans la sienne. Rageusement :

« Ce qui veut dire, monsieur, que l'hérédité est aussi psychologique que physiologique; que les enfants tiennent de leur mère et de leur père, Monsieur, aussi bien les ulcères de leur esprit que les tares de leurs poumons. »

Ce que je proférais là, je crois que c'était pour m'excuser moi-même à mes yeux; c'étaient mes raisons d'être tout à lui que je récitais à mon visiteur; comme si déjà j'eusse été étonné de me trouver sur le seuil de l'inconnu où il m'entraînait.



Ah! s'il l'avait su, j'aurais vu dans les yeux du pauvre homme autre chose certes que l'inquiétude immense que j'y lisais!

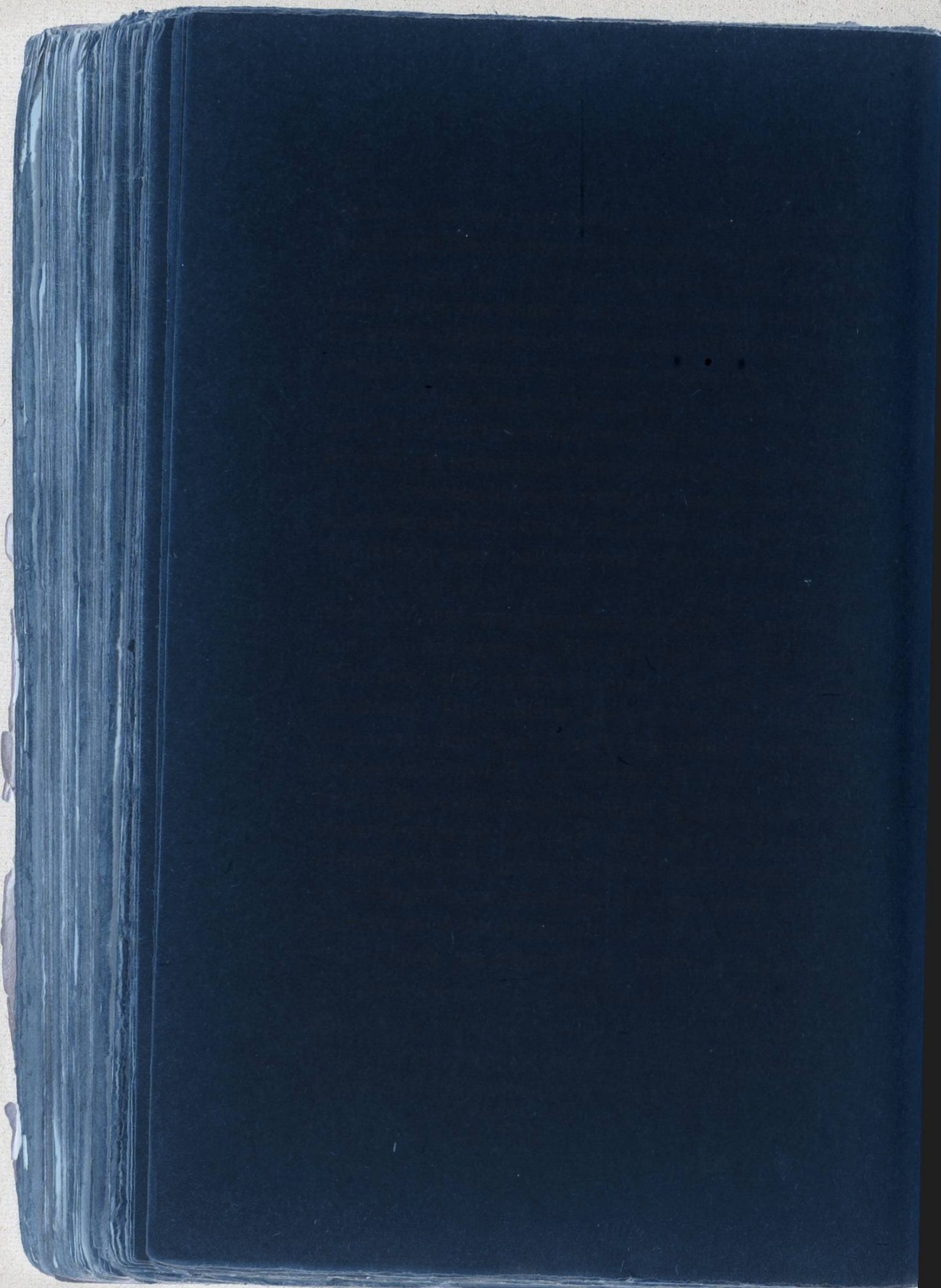
« Ainsi », continuai-je, « le monde est peuplé, non pas de vivants tout neufs d'une vie fraîche et vierge à chaque génération, mais de revenants fatigués. Ibsen a raison... Vos enfants, à vos yeux, revivent votre vie. Leur crime n'est que le vôtre. M<sup>lle</sup> Civray n'est qu'une pauvre dégénérée qui remet au jour les restes mal enfouis de votre folie, Monsieur!

— Docteur? » s'écria M. Civray en redressant la tête. « Est-ce pour m'insulter que vous m'avez fait venir ici?

— Non, je ne veux point vous insulter, Monsieur. Et je n'ai pas dit que M<sup>lle</sup> Civray fût une p..., Monsieur. J'ai dit : une dégénérée, une jolie créature malade, une enfant arrêtée dans son développement intellectuel! Car il faut bien que je formule son cas... Rassurez-vous! Puisqu'il m'est possible de l'aider, je ne la laisserai pas souffrir, tout le reste de sa vie, d'une faute qu'elle portait impliquée en son corps dès sa naissance. De votre faute! »

Trois jours après, je pratiquai un curetage.

Que celui qui n'a jamais pleuré sur le mystère de l'amour et la misère de l'homme me jette la première pierre.



LES AMANTS D'ANGÉLIQUE



## LES AMANTS D'ANGELIQUE

Quand le nom des Mathet de Leernes s'éteignit avec le dernier Baron ramené de Paris, à l'état de bouillie de vérole qui puait à travers les jardins jusqu'aux Remparts, la maison familiale fut vendue. Le notaire qui l'acquit, la divisa en quatre demeures. Je me souviens encore de l'effet bizarre de ces chambres où les plafonds montraient des demi-rosaces et des demi-ovales de corniches coupés par les cloisons nouvelles.

Dans la largeur de la porte cochère de la seigneuriale habitation, on aménagea un petit logis dont la cour ne consistait en rien de plus que l'emplacement de l'ancien escalier à balustres qui jadis menait aux belles allées de buis taillés et de houx bigarrés.

La vieille demoiselle Angélique Barabant l'obtint en location au prix de six francs par mois.

Elle avait jusque-là tenu, devant l'église, un

magasin de modes dont elle avait conservé, avec quelques maigres rentes, une hétéroclite provision des plus bizarres colifichets. C'est ainsi que la pièce de derrière, où elle se tenait d'habitude, était de haut en bas tendue de rubans, de chiffons, d'aigrettes, de plumes et de fleurs artificielles cloués au mur, pendus au plafond, ou réunis en corbeilles de la façon la plus disparate.

Je voyais parfois la vieille Angélique pour une affection asthmatique. Cependant je ne pus jamais pénétrer dans cette pièce sans me sentir ahuri et comme violenté au vacarme de ces verts empoisonnés et de ces rouges épileptiques, où l'industrie tinctoriale avait dû exécuter jadis ses premiers essais chimiques.

« Et cependant, trente ou quarante ans auparavant, me disais-je, sous forme de provocantes cravates, ces horreurs si douloureuses à mes rétines, avaient fait rêver bien des jeunes hommes partant pour la danse ! Et tournées en rubans de cou, ou arrangées en coiffes, elles avaient enthousiasmé combien de coquettes friquettes ?

La modiste n'est-elle pas, en effet, l'obscur ouvrière qui prépare la livrée des amoureux ? N'est-ce point elle qui se charge de fournir, à la portion de l'humanité qui s'habille, ces sortes d'excitants visuels de l'amour que les autres races animales fabriquent plus simplement et à bien meilleur

compte au moyen des pigments colorés de leur propre épiderme?

Sir Darwin a raison! Les éléments du problème sexuel comportent un mélange de tant d'inconséquences, une absurdité si générale quand on vient à les examiner de sang-froid, qu'on ne peut guère considérer la passion d'amour que telle une insigne et chronique folie dont se servirait la cauteleuse nature pour perpétuer la plus coûteuse et harassante fonction de la vie; pour obtenir des hommes qu'ils demeurent bénévolement assujettis, durant trente ou quarante ans de leur existence, au parasite le plus exigeant, le plus cruel, le plus fantasque de toute la zoologie : le parasite du sexe! (\*).

\* \* \*

M<sup>lle</sup> Angélique Barabant, à soixante-cinq ans, se trouvait réduite physiquement au plus indispensable

---

(\*) Nous croyons devoir expliquer, sinon excuser, le tour inaccoutumé de ces réflexions du D<sup>r</sup> Rose. Il est d'ordinaire plus optimiste!... C'est que ce passage de ses carnets remonte à 1850. Or le Docteur dut avoir, à cette époque, avec M<sup>me</sup> Rose certains démêlés qui purent n'être pas tout à fait étrangers à ces déductions soi-disant scientifiques de notre naturaliste. Quoi qu'elle nous en veuille parfois faire accroire, par la bouche de ses plus naïfs adeptes, la science n'est rien autre chose, somme toute, qu'un mode de sensibilité. Mais notre ami ne fut marié qu'une fois. Pour l'honneur de la logique, nous ne trouvons plus trace de cet état d'esprit dans les autres carnets du vieux médecin de village.

(Note de l'Editeur).

minimum que puisse faire valoir créature pour se réclamer de la qualité de femme. Petite, maigre, elle était d'une étroitesse d'épaules à faire douter de la présence de ses poumons. Avec cela, une grosse tête carrée à face jaune et un gros nez ; mais cependant, à la vérité, des yeux demeurés très beaux, de cette beauté triste qu'on trouve aux fleurettes fanées dans le papier gris des herbiers.

Sur son crâne chauve, s'échafaudait un indescriptible monument de cheveux postiches de quarante ans trop blonds, et qui avaient été, dans le cours de ses années, successivement un objet d'admiration, puis de moquerie, enfin de douce pitié pour le village à mesure que M<sup>lle</sup> Angélique avait mérité, puis mendié et enfin dédaigné les œillades.

Le logis de l'ancienne modiste était d'une saleté repoussante. Il y régnait cette sorte de désordre sans pittoresque où arrivent si facilement certains vieillards abandonnés à eux-mêmes. Ce n'était jamais sans appréhension que je m'engageais dans ce tohu-bohu puant, les jours où j'étais appelé à donner mes soins à Angélique pour la tenace bronchite qui la faisait souffrir chaque hiver.

Dans son étroit lit de fer raccommodé de ficelles, je la trouvais alors décoiffée de sa perruque ; les rouleaux de ses postiches traînant sur la table, entre le pot à beurre ébréché et le chateau de pain sec.



La misère était d'ailleurs pour beaucoup dans sa maladie. Bien que je m'échinasse à ne formuler, à son usage, que des remèdes peu coûteux, j'avais peine cependant, à l'occasion, d'obtenir du pharmacien qu'il en fournît la malheureuse jusqu'à guérison.

Elle se nourrissait presque exclusivement de mie de pain qu'elle écrasait dans ses mains, et portait en bouche à la façon des enfants dépouillant des épis de froment entre leurs paumes.

Quand elle me voyait paraître, elle remettait ses dents artificielles : une pièce énorme en caoutchouc rouge, chef-d'œuvre de quelque maréchal-dentiste ou de quelque M<sup>me</sup> Hainaut, chirurgien à quatre chevaux, qui parcouraient à cette époque les champs de foire et les marchés du pays. Elle souriait alors de tout cet ivoire bien gentiment.

« Mais qu'est-ce qui fait donc vivre cet être que personne n'attend plus, et qui n'attend plus personne? » me demandais-je à chaque visite. « Quel espoir soutient cette solitaire créature qu'abrite à peine une porte cochère et qui n'a pour se distraire, ni chat, ni chien, ni oiseau? D'où peut lui venir aux pommettes, ces deux taches d'un rouge encore si ardent? Comment cette pauvre vieille fille, sans compagnie, sans plaisir, sans nourriture parfois, demeure-t-elle en vie, et se remet-elle debout chaque matin, à trotter, à sourire? »

En vérité, c'était là un problème que je ne parvenais pas à résoudre ; et dont certes, il n'était d'ailleurs que moi qui s'occupât au village !

\* \* \*

« M<sup>lle</sup> Angélique ? » lui demandai-je un jour, comme les arbres du château commençaient à jeter leurs feuilles mortes vers le bas du Préau ; « Mademoiselle Angélique, n'avez-vous pas peur de l'hiver qui approche ? Prétendez-vous encore passer dans la solitude la mauvaise saison ? Voyons ! Pourquoi ne vous débarrassez-vous pas définitivement de votre ménage ? Pourquoi ne vous retirez-vous point enfin dans l'une des bonnes chambres bien propres, bien chaudes, de ce petit palais qu'on vient de construire sur les Mettes, à l'intention des braves gens du bourg qui, ayant travaillé leur vie durant, se trouvent sans famille dans leurs vieux jours ?

— Quelle chambre et dans quel palais ? » questionna-t-elle interloquée.

— Mais, à la Grange-Pain, le beau couvent tout neuf qu'on vient d'inaugurer !

— Ah ! farceur !... A l'Hospitaux ?... Vous voulez m'envoyer à l'hospice ?

— Mais certainement ! Pourquoi n'iriez-vous point ? Croyez-vous donc que, pour ma part, je ne m'y ferais pas conduire dès demain, si je me trouvais incapable de gagner mes croûtes ? »

Angélique me dévisagea de ses yeux fanés si gentils. Son menton se releva vers sa lèvre supérieure. Elle tendit l'index de son étroite main toute en os, et battant la mesure devant son gros nez, trois fois répéta :

« Nenni, nenni, nenni !

— Oh ! la fière personne que vous faites », lui dis-je.

— Ce n'est pas fierté.

— Si ! Vous préférez, par orgueil, mourir ici de froid, d'ennui et de tristesse, plutôt que d'entrer dans la même maison où Polite Roque et la vieille Sans-Cliche sont recueillis ! Ce n'est pas bien !... En agissant de la sorte, vous faites un gros chagrin aux braves cœurs qui n'ont doté l'hospice que juste pour que de bonnes petites gens comme vous et moi y finissent leurs jours.

— Croyez-moi, en vérité, je suis parfaitement bien, mon bon docteur !

— Allons donc !

— Il ne me manque rien, je vous jure !

— Bast ! Vous n'avez pas un chat pour vous tenir compagnie !

— Heu, heu ! Croyez-vous ça ?

— Pas un camarade, vous dis-je ! Rien !

— Mais, pardi ! Qu'en savez-vous ?

— Mais, pardienne ! Je le vois bien ! Vous n'allez pas, je suppose essayer de me faire croire que cette

chambrette où jamais je n'ai rencontré âme qui vive, devienne, quand je n'y suis plus, un lieu de folle gaîté ou d'amusantes réunions!... M<sup>lle</sup> Angélique, allons, croyez-moi! Laissez-vous faire!... Dites oui et je vais, de ce pas, chez le bourgmestre, régler toutes les démarches. Et la voiture de la bonne M<sup>me</sup> Dawant vient vous chercher dans une heure pour vous conduire à votre nouvelle demeure!

— Tenez, Docteur, sauf votre respect, vous ne savez ce que vous dites.

— Quoi?

— Je vais vous montrer quelque chose... D'ailleurs, il y a longtemps que j'en ai l'envie. Je veux que quelqu'un enfin voie, de ses yeux, mon bonheur. Hé!... Il me semble que j'en serai après plus certaine moi-même!... J'ai longtemps hésité... Mais vous êtes si bon pour moi, que j'ai confiance en vous... Rassurez-vous donc! Je ne suis pas seule ici, mon bon docteur...

— Ah bah! Qu'est-ce que vous me chantez là?... Y aurait-il un amoureux caché sous votre lit par hasard? » dis-je en éclatant de rire.

— Eh! Eh! ne riez pas si haut! » me répondit-elle d'une voix extraordinairement assurée.

Ses yeux brillaient comme des yeux de jeunesse. Leurs fleurettes d'herbier fané, sous les sourcils neigeux, s'étaient réveillées de la couleur tendre, de la couleur qui s'offre des pervenches sous la haie.

« Ne riez pas, Docteur. J'ai les deux plus beaux amoureux que jamais femme ait possédés sur la terre. »

Ces mots dits avec une cérémonieuse révérence, je la vis se diriger vers un coin de sa chambre où un rideau de tissu à ramages en lambeaux, très sale, tout piqueté de choux de rubans multicolores, cachait l'angle du mur, derrière son lit. En touchant à la draperie, elle se retourna vers moi. Relevant son menton crochu, elle me dévisagea un instant, comme incertaine encore du parti définitif qu'elle allait prendre. Je l'entendis murmurer quelques paroles que je ne compris point. Enfin elle leva un bras d'un air décidé. Toute la joie qu'elle retenait cachée coula librement sur ses traits, et elle se mit à rire haut et clair...

Bondissant avec une agilité inattendue sur un petit banc, elle saisit un coin du rideau flottant et le tira vers la muraille. Il glissa sur la tringle qui le portait. Et m'apparut, sur une haute tablette, simulante un fût de colonne cannelée, un groupe de plâtre de plus d'un mètre de haut, représentant deux jeunes hommes.

Je m'approchai et reconnus non sans peine une reproduction des célèbres Dioscures, Castor et Pollux, du Musée de Naples. L'un des fils de Léda tourne les yeux vers un miroir qu'il élève de sa droite; l'autre est chargé d'un flambeau.

\* \* \*

Ce fut le souvenir de ces attributs du mythe de l'Etoile du Soir et de l'Etoile du Matin qui me fit reconnaître les demi-dieux. Car, en réalité, ils disparaissaient ici sous les plus étranges ornements qui aient, certes, recouvert jamais héros grecs de l'Antiquité.

Ils étaient habillés des pieds à la tête : culottes de satin ; vestes de velours à manchettes de dentelle et boutons dorés ; petits chapeaux ronds garnis de plumes et de rubans ; souliers de mordoré. Ils figuraient, en cette guise, deux énormes poupées.

La vieille fit à reculons quelques pas vers moi, sans quitter les statues des yeux. Tenant les deux bras levés, elle me demanda :

« Eh bien, Docteur, qu'en dites-vous?... Eh ! Eh !... Ne voilà-t-il pas deux visiteurs qui en valent beaucoup d'autres, pour une femme de mon âge?... Avez-vous vu déjà beaucoup de plus jolis garçons? »

Un fou rire me chatouillait la gorge. Mais comprenant qu'il me fallait obtenir, d'Angélique, la fin de ce qu'elle avait commencé de me confesser, c'est en affectant le plus profond sérieux que je lui répondis :

« Je les connais, Mademoiselle.

— Ah bah ? Et où les avez-vous vus, s'il vous plaît ?

— Chez Monsieur Brunechose, en son vivant notaire de la Bouverie. Je les connais, vous dis-je. Ils étaient postés à demeure dans son corridor. Floris les peignait en blanc tous les ans, pour la ducasse.

— C'est vrai, c'est bien vrai », répétait la vieille, mais comme si elle gardât toutefois quelque doute. « C'est bien vrai. Oui, c'est à la vente Brunechose que je les achetai... Ah! qu'il y a longtemps déjà!... Mais, dites donc, avouez-le? Est-ce en cet état, docteur, que vous les aviez vus là? Est-ce qu'ils représentaient, dans la maison du notaire, deux jolis cœurs aussi gracieusement tournés?

— Ça, non! Je l'avoue!

— Ah!... Eh bien, c'est ainsi qu'ils me rendent visite tous les jours, au moment que je le désire, et même... » ajouta-t-elle en rougissant... « et même plusieurs fois par jour... si je veux ».

Puis baissant les yeux avec l'expression du plus chaste embarras :

« Depuis quelque temps, croiriez-vous qu'ils viennent aussi la nuit? »

Oh! Oh!... Je dressai l'oreille à ces mots... Je flairais le cas! Sans nul doute, je me trouvais devant une de ces trouvailles de psychopathie qui suffisent à illustrer un Bulletin de Médecine trimestriel!... Dans ma joie, je me fis tout petit, bien doucereux, naïf et souriant :

« Est-ce donc vrai ? Mademoiselle Angélique ? Vous connaissez ce bonheur ?... »

— Oserais-je mentir ? Oserais-je mentir devant eux... ? » répondit-elle avec un inexprimable accent de dignité.

— Comment s'appellent ces gentils messieurs, Angélique ?

— Voici Isidore de Noble-Haie ! » répondit Angélique en montrant le Dioscure au flambeau. « Il vient du pays de mon père. » Puis désignant Pollux : « Et voici Jean-Louis de Richeterre... Ne vous effarouchez pas de les voir se parler derrière les mains. Ils sont fort familiers chez moi. Quels bons camarades ils font ! Comme Isidore s'appuie tendrement sur Jean-Louis ! Qu'ils sont jeunes ! Et qu'ils sont bien faits ! Et, toujours de bonne humeur, vous savez ! Je n'ai qu'à exprimer un désir, pour qu'ils s'y accordent à l'instant. Nous passons ici, à trois, des heures entières sans un mot plus haut que l'autre, sans jamais un moment d'ennui.

« Ah ! continua-t-elle, je puis dire qu'ils m'ont tirée de la mort, les deux beaux garçons !... La solitude, le vide dont vous me menaciez tantôt, docteur, voilà longtemps que je les sentais ! Il y avait longtemps que je trouvais la vie insupportable, quand ils se montrèrent, un beau jour, un jour béni ! Ils se montrèrent ; et aussitôt, à leur voix, mon âme sortit du tombeau !... Eh bien ! Croirez-vous qu'il



me fallut des semaines et des semaines pour comprendre cette chose aujourd'hui si claire à mes yeux. Croirez-vous qu'il me fallut plusieurs mois de leurs assiduités, Docteur, avant de me rendre compte de l'amour passionné qu'ils nourrissaient pour moi?... Tant j'étais aveuglée par l'ignorance! »

Je ne fais que rapporter ici les paroles d'Angélique. Mais son air de persuasion, de calme certitude, comment les peindre ? Elle continuait :

« Je les fis, oh ! malgré moi, souffrir bien longtemps ! Ils m'ont, depuis, révélé le désespoir que leur avait causé mon dédain. Oh ! rassurez-vous, ils m'ont pardonnée... Oui, pardonnée !... Et ces offenses passées, n'est-ce pas, mes bien-aimés, je les ai lavées dans les larmes ! Aujourd'hui que je suis à eux, aujourd'hui que nous nous sommes tous trois comblés de faveurs et enrichis de voluptés, je trouve un plaisir intense à me rappeler la triste misère où nous nous traînions avant de nous être accordés. »

J'étais ahuri d'entendre cette phraséologie de roman dans la bouche de la villageoise. J'avais peine à en croire mes oreilles. Cependant, elle continuait, parlant à ses statues, levant le visage, tendant les mains vers elles.

« A présent, ô joie, je repose dans leur amour comme dans une plénitude de biens ! Je suis saint Pierre quand il dit à Jésus : « Seigneur, demeurons

ici! » O mes bien-aimés! O délectation de mon âme!... Depuis que j'ai goûté la manne du Ciel dans vos mains, comment pourrais-je désirer encore la nourriture grossière des hommes? »

Ses paumes sèches comme des ossuaires couraient sur les statuettes. Ses doigts crasseux ajustaient une faveur, remontaient une jarrettière, faisaient bouffer une plume des chapeaux. Elle se posta devant le plâtre, le buste penché en avant, un genou fléchi, les deux mains jointes, et s'écria :

« Mais aussi, n'est-ce pas, ô mes bien-aimés, n'est-ce pas que je suis obéissante?... N'est-ce pas que je connais ce que l'âme doit faire dans le temps qu'elle jouit de la volupté?... Oui! oui! Je sais qu'elle doit se tenir tranquille... et paisible... et sans bruit... Je sais, mes bien-aimés, qu'elle doit considérer son bonheur sans oublier son indignité. Mes bien-aimés, mes bien-aimés, je vous adore! »

Une énergie enflammée animait ce chétif petit corps et le faisait trembler sous ses haillons. Elle avait grimpé sur une chaise, et tenait à présent les deux statues chargées d'oripeaux embrassées comme jamais mère, ni maîtresse n'ont serré amant ou enfant sur leur cœur. Pour elle, je n'existais plus. La chambre était vide. Il n'y avait plus qu'eux!

« Je vous adore », répétait-elle. « Je n'ai qu'une crainte. Celle de ne point savoir, peut-être, tout mon bonheur!... Mais si! Mais si! Pardonnez-moi!

Si, je le sais!... J'ai peur de mourir avant de vous avoir assez dit toute ma félicité, mes biens-aimés; tout mon amour!... Tout mon amour!... »

Enfin elle s'affaissa, les bras toujours enroulés autour de ses idoles. Ses yeux étaient clos, sa poitrine plate battait comme la planche d'un soufflet. Son corps défaillait sous l'ardeur monstrueuse de son âme emportée par la folie de l'amour.

Je demeurais confondu. Ce que je rapporte de cette scène ne peut donner une idée de l'abondance et, parfois, de la beauté des oraisons de cette maniaque. En sortant de cette bouche où je n'avais jamais vu, jusque là, que la grimace de la sénilité, ces mots brûlants, tout coupés de hoquets qu'ils fussent, me semblaient tracer une silhouette à la fois sublime et grotesque, derrière laquelle disparaissait la pauvre vieille femme.

« Ah! docteur », me dit-elle, tout à coup à voix basse et comme en s'éveillant, « savez-vous qu'ils sont à moi, autant que je suis à eux ? »

— Est-ce possible, Angélique ? Comment ont-ils pu vous le dire ?

— Je comprends votre étonnement... Moi aussi, je suis demeurée longtemps étonnée en considérant la grandeur du bien que je possédais en eux. Ah! Par leur lèvres, je puis dire que Dieu m'a versé la quatrième sorte d'eau...

— La quatrième sorte d'eau ? » répétai-je, peu

familier avec ces expressions mystiques. « Et qu'est-ce que cette eau, Angélique ?

— C'est la pleine jouissance du bien qui comprend en soi tous les biens. »

Elle parlait à mi-voix, la tête reposant sur son coude, et son coude sur le socle des Dioscures. Jamais amoureuse réveillée de l'ivresse de la plus brûlante nuit de volupté, n'a dû prononcer, de cet accent de mollesse ravie, des mots aussi caressants que les soupirs de reconnaissance de cette vieille à bout de souffle.

« Une pleine jouissance, dans laquelle tous mes sens sont occupés, de telle sorte que rien en moi, ni intérieurement, ni extérieurement, ne demeure étranger à l'extase enchantée de l'union ! Alors... je voudrais... oui, je voudrais me fondre ! Je voudrais me dissoudre ! Je voudrais m'abîmer en eux, à jamais ! »

Elle releva la tête sur ces mots. Elle était effrayante à voir. J'eus vraiment peur en distinguant ces lèvres séchées, ces narines pulvérulentes, ces yeux injectés ! Devant cette ruine qu'ébranlait la fièvre, j'eus peur, je l'avoue, comme devant la plus horrible écuyère des Sabbats du grand peintre Goya.

« Oh ! la beauté de ces deux corps !... » reprit-elle en caressant les plâtres. « Vous la figurez-vous, Docteur ? Voyez ces pieds, voyez ces chevilles !... »

me dit-elle en arrachant les brodequins de peluche. « Tâtez leurs fins genoux!... Passez la main sur leur poitrine ronde!... Comme ils sont souples, ces reins; et résistantes, ces belles cuisses!... »

En prononçant ces mots, elle arrachait une à une les pièces des vêtements retenus par un système particulier d'agrafes qui devait rendre facile cette opération. Les deux statues complètement dépouillées de leurs défroques apparurent dans la simple et nue splendeur de leurs corps harmonieux. La vieille folle, haussant son col décharné, frotta alors ses joues parcheminées sur le plâtre qu'encrassaient les traces des précédentes caresses. Et tendant ses lèvres ridées et exsangues en une moue effrayante, elle baisait à pleine bouche... le ventre poli des jeunes héros!

\* \* \*

A soixante-dix ans, sur un organisme aussi misérable, c'étaient là d'irrécusables symptômes d'un délire mystique extrêmement dangereux. Je courus chez le bourgmestre. Sans trahir ma malade, je fis part au magistrat des craintes que me donnait son état, et de la nécessité d'une étroite surveillance de la vieille fille.

Mais celle-ci refusa catégoriquement de se laisser transférer à l'hospice, quelque insistance qu'on fît près d'elle. Devant ses larmes, ses cris, ses crises de nerfs, je dus capituler.

J'abandonnai mon projet d'intervention, de crainte de hâter le dénouement fatal que je voulais reculer. Et Angélique fut laissée dans sa maison.

\* \* \*

La fin ne tarda guère. Un matin de l'hiver suivant, on découvrit la vieille fille morte dans son lit et bizarrement mêlée au groupe de plâtre des héros grecs renversés sur sa couche.

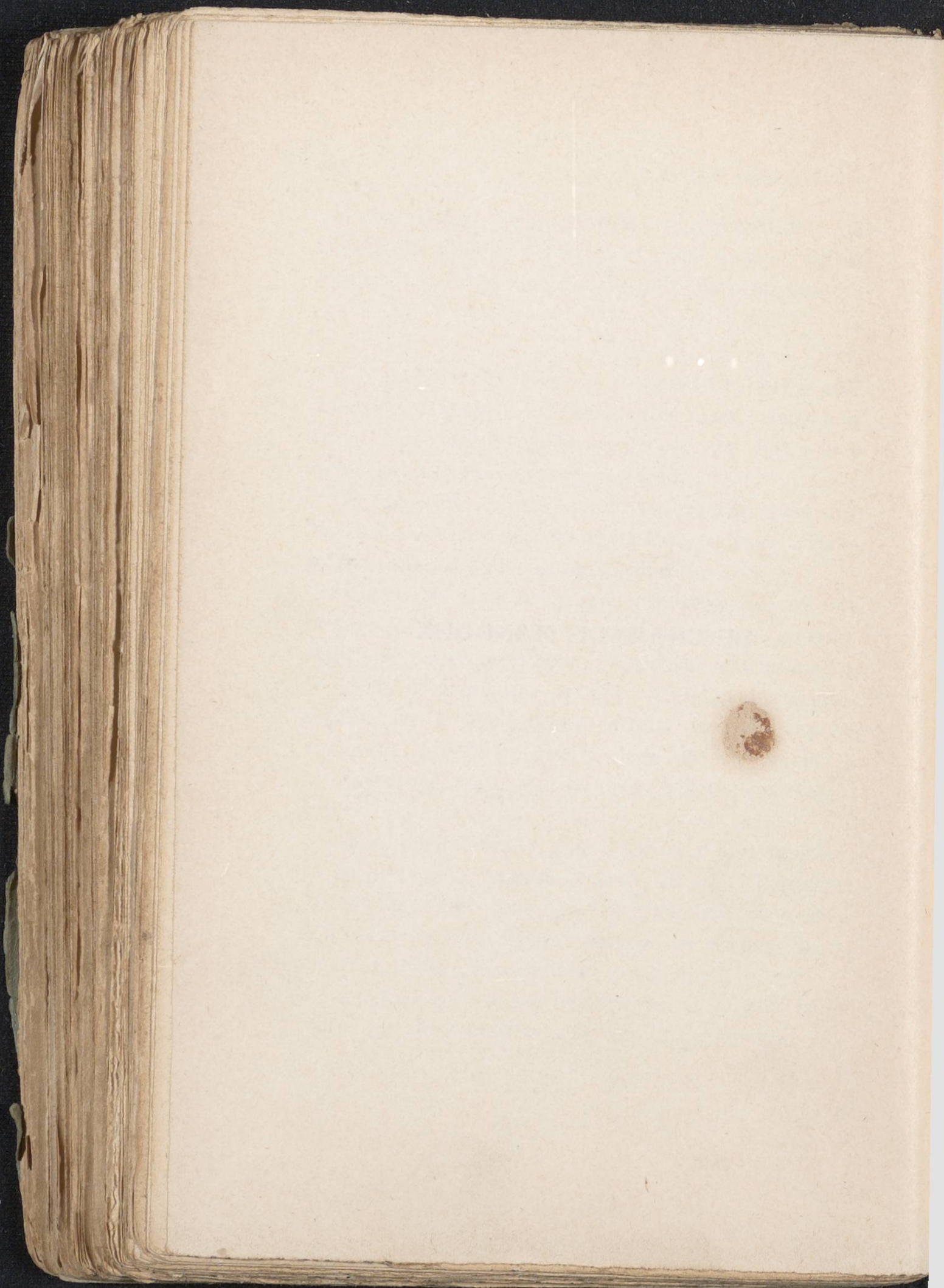
On répétait qu'elle avait été écrasée sous les statues basculées de leur piédestal, et j'eus à examiner son cadavre par réquisition.

Malgré les plus attentives recherches, je ne reconnus aucunes traces de contusions qui pussent légitimer cette hypothèse. J'attribuai officiellement le décès d'Angélique à une affection cardiaque consécutive à d'anciennes lésions bronchiques et me bornai à déclarer que la chute des statues avait pu coïncider avec les derniers moments d'Angélique.

La vérité entière, à mon idée, c'est que sentant sa fin prochaine, Angélique avait dû tirer elle-même les jeunes dieux dans son lit. Manœuvre sans difficulté, puisque la colonne portant les plâtres, de sa masse instable, dominait la couchette.

La vieille était morte de sa belle, de sa plus belle mort : ses deux amants à la fois dans ses bras.

LE CŒUR DE MANDOUX





## LE CŒUR DE MANDOUX

On rétablit plus tard que la chose avait dû se passer ainsi :

Le vieux Mandoux était sorti, le soir, de chez lui comme dix heures sonnaient.

Sur la Place, les cabarets étant fermés, personne ne l'avait vu passer. Il s'accrochait au mur du Pignon du « Minisse » pour ne pas tomber en descendant la ruelle des Affligés, car ses jambes flageolaient. La sueur ruisselait sur son front. Tous les dix pas, il s'arrêtait et poussait de gros soupirs.

La maison du père Goblot était ouverte encore, et c'était là que voulait aller Mandoux. Il la reconnut de loin. Par l'abat-jour de la porte, la lueur de la lampe brûlant dans le vestibule, tombait sur le chemin en taillant un voile de lait dans le brouillard de la nuit.

Il frappa au marteau de fer. Mais sans attendre

qu'on vint le lui tirer, il poussa l'huis et entra dans l'allée. Il entendait parler dans la première chambre. C'était la voix sonore, grave et un peu fêlée du père Goblot, l'herculéen meunier, bourgmestre du village depuis cinquante ans. Et puis c'était une voix molle, douce et grasse : c'était *sa* voix.

Le vieux Mandoux, dans le corridor désert, haletait. Il écoutait, sans les comprendre, les mots prononcés. Il aspirait la musique des sons qui l'enveloppaient, le roulaient désemparé, incertain.

Tout à coup, il se redressa, poussa la petite porte devant lui, et se trouva dans la chambre.

Le vieux Mandoux était dans les soixante-dix ans, et celui qu'il venait voir, Goblot, en avait plus de quatre-vingts. Les deux hommes étaient d'anciens amis. Mandoux qui, toute sa vie, avait vendu du fer dans son magasin, et pesé des chaînes et des clous à la grande balance aux plateaux de bois, attachée à la voûte; Mandoux qui n'avait jamais quitté son village, avait conservé sur le visage une douceur obscure et comme effacée.

Goblot avait gagné une fortune à réunir les grains des fermiers de l'environ pour les vendre aux minotiers des grandes villes. A traiter ces grosses affaires avec les Flamands et les étrangers, à exercer ensuite très longtemps les premières charges publiques du village, il avait revêtu un air d'autorité digne où sa bonhomie n'était que plus aimable.

Et sans cependant le craindre, Mandoux mettait, dans son affection pour le père Goblot, une nuance de respect.

« Tiens ! C'est vous si tard, compère Mandoux ? » s'écria le meunier en se renversant sur sa chaise. Dans la main gauche, il tenait fixé l'éventail ouvert d'un paquet de cartes ; dans la droite, une longue pipe de terre à fin tuyau. « C'est vous si tard, quand on a été si longtemps sans vous voir, casanier voisin ? »

Or, Goblot jouait un dernier « cent » de piquet avec son fils. Florimond était ce beau grand jeune homme aux cheveux noirs et crespelés, au nez fin et busqué, aux yeux taillés en amandes comme des yeux de filles, noyés dans une expression de douceur et de mollesse presque malades.

A voir ses épaules tombantes et trop étroites, son col trop mince et trop haut, on se serait en vain demandé comment cet être avait pu sortir de la lignée gigantesque de son père, si l'on n'avait connu la Zélie Parent, sa mère morte de la poitrine en mettant ce fils unique au monde après vingt ans de mariage.

A l'entrée du vieux Mandoux dans la chambre, Florimond s'était levé. Il avait jeté ses cartes sur la table devant lui avec un mouvement dont la précipitation n'avait pas échappé à son père. Renonçant à « annoncer » un jeu splendide : une tierce

majeure et quatorze d'as, celui-ci gardait les bras allongés sur la planche et dévisageait alternativement son fils et ce visiteur tardif.

Baissant le front comme si ses paroles dussent passer au dessus de ses lunettes, Mandoux se taisant toujours, Goblot demanda :

« Qu'y a-t-il donc à votre service, compère ? »

Mandoux comprimait sa poitrine à deux mains comme un homme à bout de souffle. Les yeux clos, il agitait sa tête d'un côté à l'autre, très vite ; sa bouche demeurait douloureusement entr'ouverte.

C'était un petit vieillard à crâne exactement chauve et face rasée. Le poil de ses paupières était si blanc, sa peau si rose, qu'on devinait qu'il avait dû jadis être roussâtre. Ses longues oreilles étaient bleues, minces comme des coquilles ; ses joues et ses lèvres creusées de plis profonds qui aboutissaient, au cou, à des cordes épaisses, tendues sous le cuir. La lèvre supérieure retroussée sous son gros nez, montrait des gencives sans dents. Et Mandoux regardait son ami.

Cet homme était laid. Mais quelque chose de si affectueux et douloureux à la fois éclairait ce pauvre visage, que le meunier se leva sur ces pieds et, ouvrant les bras au large, s'écria :

« Mais, saperjeu, mon vieux Mandoux, un malheur vous est-il arrivé ? »

— Oh ! Oh ! Goblot, un grand malheur, mon vieux ! Oh ! Oh ! quel malheur, Goblot !...

— Quoi donc ? Quoi donc ?... » répétait Goblot.

Alors Mandoux regarda Florimond longuement. Il ferma de nouveau les yeux, mit ses deux poings à ses oreilles, et frappa le plancher d'un pied, puis de l'autre, avec lenteur, sans force.

« Faut-il qu'il sorte un moment de la chambre ? » demanda Goblot en désignant son fils. « Est-ce que sa présence t'empêche de parler, Mandoux ? »

— Il faut qu'il reste, Goblot ! » répondit le petit vieillard à mi-voix, mais fermement, en scandant du battement de son doigt devant son nez chaque syllabe, sur un ton de plus en plus haut.

Le jeune homme aux yeux de velours retomba assis sur sa chaise, le visage tourné vers son père, comme s'il allait crier au secours.

« Il faut qu'il reste », continuait toujours Mandoux, les yeux baissés vers le sol, sa casquette serrée dans ses mains, comme fixé à deux mètres de la petite table carrée où le quinquet faisait éclater la couleur rouge des cartes. « Il faut qu'il reste tout près de moi, ton fils, Goblot, pour entendre ce que je vais te dire... »

« Quel âge avons-nous, Goblot ? Tu es de 1810, et moi j'avais dix ans à la Révolution. Quand je me suis mis à vendre du fer, tu vendais déjà du blé et de la farine. En 1850, voilà que tu te maries. Je me souviens bien de l'année. C'était la famine en Flandre. Moi, j'attendais toujours pour prendre

femme. J'aurais bien voulu, mais je n'osais. Je me disais : « Dépêche-toi, Mandoux. Si Goblot t'a montré le chemin, c'est donc que la chose doit être faite... Il ne peut se tromper là-dessus, lui... Bien sûr, tu ne marches point du pas de Goblot, que je me disais. Tu n'as pas ses épaules et tu n'es pas planté comme lui. Mais tout de même, tu sais te tenir sur tes jambes, que je me disais... Cependant, je ne me mariais point, par prudence. Et voilà qu'il me fallut arriver à soixante ans pour me décider...

» C'est pas si loin d'aujourd'hui. Tu t'en souviens, mon vieux camarade. Tout le village se moquait de moi, à cette heure-là. Dans les cabarets, je sais bien qu'on pariait que je ne l'aurais point!... Dieu!... Dans la maison touchant la mienne, porte à porte, est-ce que je ne l'avais pas élevée et nourrie toute petite ? Sans reproche, depuis la mort de son père, est-ce que je ne m'arrangeais pas avec le propriétaire, quand sa mère ne parvenait pas à réunir les écus de la location ? Je te le dis, je l'aimais comme mon enfant. Et puis doucement, sous mes yeux, comme aux cerisiers par dessus le mur du Doyen, je voyais la fine fleur se nouer en fruit. Je voyais la friquette devenir femme. Et si gentille et si honnête ! Et « Bonjour, père Mandoux ! » par ci... Et « Bonjour, père Mandoux ! » par là. Si bien que je prends courage. Le jour de ses dix-huit ans, j'envoie ma sœur Mandine la demander pour

moi à sa mère... Jour de Dieu! Elle me la donne! Zulma, ma femme, entre dans ma maison en souriant du même sourire qu'elle avait en sautant, enfant, sur mes genoux... Le même sourire sur les mêmes lèvres, et creusant les mêmes fossettes aux joues...

» Tu sais bien comme on aime à mon âge, Goblot? Tu sais bien ce que c'est de s'asseoir au soleil encore clair, la bonne journée finie?...

» Dans la petite chambre où je dormais, à côté de la sienne, la nuit, j'écoutais comme des paroles d'innocence, la musique de sa douce haleine. Je me tenais souvent éveillé de force, durant des heures, pour l'entendre plus longtemps.

» Mais le jour, en pleine lumière franche de Dieu, je savais enfin pour qui travailler de tout mon reste de force! Je savais enfin pour qui, tout au long de ma vie, je m'étais levé avec l'aube; pour qui j'avais pesé mes bottes de fer et mes paniers de chaînes. Quand je prenais mon bâton derrière la caisse de l'horloge et que je sortais, je savais pour qui j'allais, jusqu'au delà du Bois, surveiller mes cloutiers. Enfin, enfin, je savais à qui donner ma vie, mon travail et ma peine!... C'était bien bon, Goblot!...

» Bast! Que pouvaient me faire les « clignettes » des railleurs de cabarets, au moment où j'entrais boire la goutte devant l'église? Je savais bien, moi,

que Zulma, dans ma petite maison de l'Esplanade, était contente comme pas une maîtresse de ces sots blancs-becs ; en chantant devant ses armoires pleines de beau linge de toile blanche, en roulant ses sacs de provisions et secouant ses jolies nippes à rubans... Je savais bien qu'elle était heureuse, malgré tous les clins d'yeux des malins, puisqu'elle chantait!...

» Mandoux, que je me disais souvent, tu as bien travaillé dans ta jeunesse. Ton commerce a prospéré. Te voilà vieux, quasiment ! Et maintenant, la plus gentille friquette chante du matin au soir à tes côtés...

» Est-ce que j'invente, Goblot ?

— Tu n'inventes point, compère. Rien qu'à voir ta femme, on sentait qu'elle était heureuse. Je le disais encore il n'y a guère.

— Eh bien, oui... C'est ainsi que je voulais volontiers que tu me répondes, Goblot. J'en suis bien aise... Mais, la vérité, c'est que, voilà trois ans à la Saint-Christophe, quelque chose changea dans la maison... En ce temps-là... si tu veux... Zulma... vois-tu... n'était pas moins gaie au train-train de notre petite maison... Mais j'entendais bien que ce n'était plus le chant de l'alouette que chantait ma bonne femme, compère ! J'entendais bien, à une chaleur nouvelle de sa voix, que... que... comme qui dirait que c'était le chant du rossignol.



» Mandine, ma sœur, certainement sans l'idée de l'espionner, me disait, la chère vieille, surprendre souvent Zulma en pleurs pendant que je quittais la maison. J'aimais ma femme, vois-tu, Goblot... Je l'aimais de tout mon cœur, vois-tu, Goblot... Alors rien que d'apprendre qu'elle avait pu pleurer; surtout, qu'elle avait dû se cacher de moi pour pleurer à son aise, cela me tournait le sang. Je me reprochais ces larmes. Je me disais : « Tu sais bien ce que les pleurs veulent dire, Mandoux?... Prends bien garde, par sottise ou colère, de lui en vouloir!... C'est la vie qui parle en elle. Elle n'est pas coupable, ne la trouble pas... Qui sait?... Un peu de patience et la longueur du temps guérissent tant de choses!

— Compère, cria Goblot, les yeux élargis, et retirant brusquement sa tête en arrière, je ne comprends pas... Qu'est-ce qui se passait chez ta femme?

— Il y avait, Goblot, puisqu'il faut te le dire, puisque tu ne vois point dans le cœur des femmes... Il y avait que son cœur s'était ouvert à une autre affection que la mienne...

— Oh!... Diable, diable! » cria Goblot, les yeux de plus en plus arrondis.

— Non, Goblot, non, pas ainsi! » répondit Mandoux avec lenteur. « Non, il ne faut point la juger si vite. Ecoute, compère. Elle avait trente ans. Trente ans, Goblot! Et moi, soixante-huit. Entends-tu bien?... Alors, je fermai les yeux... »

Il parlait. Entre les plis de ses paupières au poil blanc, serties dans le globe dépoli et jaunâtre des sclérotiques, on remarquait deux petites taches de couleur demeurées fraîches comme des âmes d'enfant.

« Tu fermes les yeux, compère ? Sur quoi donc ?

— Ah ! ne m'accuse pas de lâcheté, Goblot, cria Mandoux avec force... Avant de me juger, vois-tu, il faudrait que tu saches comment j'ai passé mes nuits depuis trois ans. Il faudrait que tu comprennes ce que j'ai enduré, aimant ma femme... n'ayant jamais cessé de la respecter... et lisant dans son cœur...

» Elle souffrait beaucoup elle-même ; je le voyais. Elle pensait trop à moi !... Que j'aurais voulu me jeter à ses genoux, lui crier que je sentais sa peine.

» Laisse-toi aller sans remords à ton amour, ma pure enfant, puisque tu aimes ! » Voilà ce que j'aurais dû lui dire...

» Laisse-moi souffrir tout seul... Cela me connaît... C'est mon lot... Mais toi, ne souffre plus.

» Voilà ce que j'aurais dû lui dire ! Mais je me suis tû de crainte de lui faire peur... Et... et... peut-être aussi de crainte qu'elle me méprisât... Tu sais, Goblot, quand on regarde dans son cœur un peu fixement, tout y devient trouble aux yeux. Parce que la tête n'est point faite pour se mêler à ces choses. »

Mandoux s'était assis, ses mains sur les genoux,

les regards perdus au loin. Il semblait épuisé. Il haletait. Tout à coup, il se lève, et pointe un doigt vers Florimond. Puis il dit au vieillard à voix basse, longue, lente, et en tremblant, comme on aspire un air trop froid :

« C'était lui!... Tu vois, compère? C'était ton fils...

— Quoi? » cria le meunier sursautant. « Qui?...

— C'était ton fils, que Zulma aimait.

— Florimond? répéta Goblot. Tu dis : Florimond?

— Eh bien moi, vois-tu, compère, continue Mandoux, je n'étais pas si triste, que ce fût lui... Je l'avais connu si petit... Je l'avais porté tant et tant de fois, enfant, dans mes bras, Florimond!... »

Le haut meunier était devenu d'un rouge bleu. Sa bouche mâchait, mâchait à vide des paroles qu'il n'exprimait pas...

« J'étais prudent, acheva Mandoux. Ainsi, je ne les mis jamais en passe de me vouloir du mal... La vie n'est pas ce qu'on croit avant de souffrir. Il ne faut pas trop vite mépriser la souffrance... Les jours passaient et les jours; des gris, des noirs... Peu à peu, je me mis ainsi à croire qu'ils viendraient peut-être ensemble à m'aimer, comme je les aimais. Je me mis à croire qu'ils ne m'en voudraient point d'être eux-mêmes beaux, jeunes, pleins d'amour.

» Cependant, à toujours penser et repenser, c'est long trois ans!... Et cela me dura... »

Tout à coup, Goblot interrompit le cloutier en frappant un coup de poing sur la table, qui secoua la lampe et diminua encore la lumière. Il semblait être dans une grande colère. Mais on n'aurait pu dire si c'était contre son fils ou Mandoux. Enfin il bredouilla quelques mots et poussa un grand soupir.

« Je voyais quelquefois, continua Mandoux, dans les yeux de Zulma, des lueurs troubles qui m'inquiétaient... Peu à peu j'acquis la conviction qu'elle n'était plus heureuse... Mais comment la questionner, la confesser, la consoler?... Je ne voulais que son bonheur... Et voilà, hélas, que je sentais à ce moment, que parce que je l'avais laissée aller à son désir et sa passion, je m'étais lié les mains à moi-même. Je ne pouvais plus rien faire pour la ramener à la paix... J'étais très malheureux...

» Enfin, je pris une décision... Il y a trois mois, un matin, m'approchant de son lit sur mes pieds nus, je vis qu'elle pleurait encore, en tenant son mouchoir enfoncé dans sa bouche pour étouffer ses sanglots. En m'apercevant, elle se dressa sur le matelas, se mit à genoux et leva les bras vers moi... Heureusement son mouchoir était dans ses dents. Elle ne prononça rien que plus tard elle eût pu regretter d'avoir dit. Je lui mis mes deux mains sur les lèvres...

« Zulma, lui dis-je, je vais partir pour quelque temps... Tu es triste... Je le suis aussi... Je le serais beaucoup plus encore, mon enfant, de savoir que je puisse être cause, en n'importe quoi, de ton chagrin... Zulma, ma petite Zulma, je te répète que tu es libre ici de tout ton cœur, de toute ton âme... Ce n'est donc pas pour revenir, à pas de loup te surprendre, que je m'en vais. Je ne te tends point de piège, Zulma. Mais je m'éloigne pour te laisser, dans la tranquillité et dans la paix, tâcher de retrouver ton bonheur... Réfléchis... Sois prudente... Et surtout, surtout, ne fais rien contre toi-même... »

Goblot se leva tout droit, énorme, devant le petit vieillard, son ami.

« Et tu as fait cela, mon pauvre vieux Mandoux?... Et c'est un cœur pareil que tu portes sous cette vieille carcasse, mon cher, cher camarade?... Ah! ah! ah! Nom de d' là!... »

Il frappa encore la table de son poing velu. Puis laissant tomber la tête sur la poitrine, il allongea les jambes... Sa respiration ronflait comme le vent d'un soufflet de forge... Tout son maintien devint celui d'un homme accablé par un profond sommeil... Mais pas un regard pour son fils...

« Et tu as fait cela?... »

— Il faut me croire, Goblot. Il faut me croire, compère... » répondait Mandoux, comme s'il avait entendu seulement le sens des mots, sans saisir

l'intonation de ravissement qui les faisait chanter dans la gorge serrée de son ami... Il faut me croire!... Alors, Zulma saute de son lit, tombe à genoux sur le tapis devant moi, et s'écrie en me tendant ses deux mains jointes : « Père Mandoux, ne m'abandonnez pas!... Père Mandoux, demeurez!... »

» Mais je ne compris pas. Je partis...

» Ah! ah!... Tu vois bien, compère, hurla tout-à-coup Mandoux en montrant Florimond de ses deux poings tendus, tu vois bien qu'il la faisait déjà souffrir!... Tu vois bien qu'il y a trois mois, il lui faisait déjà payer, en larmes de sang, les moments de bonheur qu'il lui avait donnés!...

» En secret, je cherchai à savoir. Je m'informai de la conduite de Florimond. Depuis quelque temps, on le voyait rôder sur la route de la ville. Je le suivis un jour. Je trouvai le genre de sales amours auxquelles il se livrait dans ces maisons... Mais Zulma, cela, le savait-elle?... Non! me disais-je. A moins qu'il ne se vantât près d'elle de ses orgies?... Ainsi je rêvais des choses affreuses. Je me forgeais des supplices. J'avais de certain pour me montrer son malheur, les pleurs de ma femme, sa pâleur, sa souffrance. Tandis que pour l'aider, rien!

» Aujourd'hui, il y a toutes les flammes de l'enfer pour m'éclairer, compère. Vois ce que Zulma a trouvé collé sur la porte de notre maison, ce matin,

en ouvrant les volets... Vois, Goblot, ce que ma sœur Mandine et moi nous avons trouvé serré dans ses mains, tandis qu'elle gisait, comme une morte, dans l'allée, au pied des montées... »

Avec d'infinies précautions, Mandoux tira, de la poche de son gilet, un bout de papier plié et replié, et qui avait été fort chiffonné. L'écriture ne s'y apercevait que difficilement, car Goblot, pour déchiffrer le grimoire, avait le front presque brûlé au verre de lampe qu'il cognait de ses lunettes. Il lisait à haute voix, en épelant mot à mot, s'embrouillant, se reprenant. On aurait cru qu'il ne comprenait point ce qu'il disait; et même que cela ne l'intéressait pas, tant il allait d'une voix hésitante et monotone.

*Il était une mazette  
Qu'avait un vieux mari.  
Elle aimait fort la fête,  
Mais lui, dormait au lit.*

*Au marché de la ville,  
Le vieux était parti.  
Elle dit : Me voilà fille!  
Elle fait signe à Bibi.*

*Beau sein, jambe bien faite,  
Hum! n'ayant point servi.  
La galette était prête,  
Tous deux en ont repris.*

Cela continuait ainsi, plein une grande feuille de papier. En une ignoble complainte, roulant un ruisseau de mots bêtes et sales, un débauché de village jetait à la rue l'histoire naïve et banale d'une pauvre femme qui s'était donnée à lui et qu'il baffouait des plus infâmes moqueries.

« Oh ! » cria le meunier, arrivé à la fin, avec le long et douloureux gémissement qu'il aurait poussé si une aiguille lui avait percé le cœur. Puis, se tournant vers son fils :

« C'est toi qui as écrit cela ? Malheureux !... Malheureux !... Malheureux !... »

Mandoux, les mains sur la petite table, avec des yeux hagards, regardait le jeune homme... La sueur ruisselait sur son front ridé et poli. Il venait d'écouter les ignominies de ce papier, comme s'il ne les avait lui-même point lues encore... Il en paraissait terrifié.

Goblot se redressa, marcha vers son fils et le prit par le col de la chemise, d'une seule main.

« Ecoute, mon garçon... Je n'ai que toi. J'ai fait, pour toi, tout ce qu'un bon père peut faire. Mandoux, lui, a fait ce que le bon Dieu n'aurait pas fait... Mais c'est tout... Tu vas filer d'ici... Non !... Ne parle pas... Pas un mot... Va-t-en... Ne te retourne pas... Il y va de ta vie... Regarde comme mes deux mains tremblent devant ta gorge... Va-t-en... Ne monte pas à ta chambre... N'emporte



rien d'ici... Rien d'ici n'est à toi... Passe ma porte... Que je n'entende plus parler de toi. Tu n'es plus mon fils. Tu n'es pas un homme. J'aimerais mieux avoir pour enfant une fille qui aurait servi de matelas à toute une garnison, qu'un garçon qui ait fait ce que tu as fait à une femme et à un pauvre vieil homme comme Mandoux... File! »

Il faisait nuit noire de l'autre côté de la fenêtre, sur la route. Goblot avait l'écume aux lèvres et chancelait comme si les rouges marteaux du coup de sang balançaient devant ses yeux... Florimond claquait des dents. Sa bouche était tirée en un rictus qui simulait un immense rire muet. Il demeurait debout, mais semblait mort d'épouvante.

Le vieux Mandoux, les mains étendues devant lui comme un aveugle en marche, fit alors un pas pour s'approcher du père et du fils... Il bredouilla on ne sait quoi de doux, de triste. Il joignait déjà les mains... Effrayé de leur malheur, allait-il tomber à genoux devant Goblot ? Allait-il implorer le pardon de Florimond ?... Il marchait...

Quand, au dehors, sur la route, on entendit s'élever, grandir, grandir, plus haut, plus aigu, et passer devant les fenêtres de la chambre, un grand cri. La porte de la rue fut poussée. Un hurlement lamentable éclata dans le corridor de la maison, comme un vase de terre qu'on aurait jeté sur le pavement.

« Mais c'est ma sœur ! C'est Mandine », fit Man-

doux d'un air stupéfait en reculant tout à coup et s'éloignant des deux hommes dont il s'approchait.

« Zulma... Zulma... Zulma... C'est fini!... » répétait la voix de la vieille, aigre, chevrottante. « C'est fini!... Fini!... Fini!...

— C'est Mandine! » répéta Mandoux. Ses yeux s'ouvrirent tout grands, tout ronds. La tête penchée en avant, il semblait flairer au loin. Il aspirait l'air avec force, l'air et le son. Il semblait avaler ce que la voix criait de l'autre côté de la porte, cela qu'il ne comprenait pas encore. Il semblait s'emplier, avant de comprendre, de quelque chose qu'il ne connaissait point encore, d'âcre, de terrible, qui rampait et montait dans son cœur, à petits pas griffus et déchirants...

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?... » murmurait-il. « C'est Mandine ?... Qu'est-ce qu'elle dit ?... »

La porte de la chambre s'ouvrit. Une vieille femme menue et fine, tête nue et chauve, vint s'écrouler aux pieds de Mandoux.

« Frérot, mon petit frérot », dit-elle en serrant les genoux de Mandoux entre ses deux bras jaunes et noueux, « elle est morte !

— Oh ! oh ! oh ! » fit lentement Mandoux, en se frottant la gorge pour la dénouer du lien qui l'étranglait.

Alors, avec précaution, pour ne pas blesser sa

sœur, il leva très haut, de l'étreinte où Mandine les tenait, un pied, puis l'autre pied... Marchant à longs pas élastiques et souples, il contourna la table où brillaient les figures du jeu des cartes éparses. D'un petit geste rapide et furtif, il saisit un couteau planté dans une boule de fromage où Goblot et son fils taillaient leur souper tout en jouant; et se tourna vers Florimond qui, immobile, silencieux, le regardait.

Ainsi Mandoux s'en approcha jusqu'à le toucher. Les deux hommes se tenaient debout, les bras pendants, face à face, les yeux dans les yeux, pleins de tristesse et d'une indicible, d'une inexplicable résignation.

« Il me faut donc ta vie, Florimond ? » murmura le vieillard. « Il me faut donc ta vie ?... »

Cela se fit très lentement. Les trois hommes ne vivaient plus que dans une sorte de buée de rêve; dans un nuage d'ivresse triste.

En se haussant sur la pointe des pieds, Mandoux de sa main gauche, saisit le menton du fils de Goblot, qui le regardait toujours fixement, comme du fond d'un profond sommeil. Il lui tourna la tête de côté, lui découvrant ainsi le cou. Et là dedans, il piqua, puis tira son couteau, et se mit à scier de haut en bas. Un jet de sang fusa de la carotide tranchée nette et, droit en l'air, étoila le plafond. Et le garçon tomba sans un cri.

Goblot, en proie à la congestion, bredouillait :

« Au secours!... J'étouffe!... »

Mandoux se retourna. Il venait seulement de se rendre compte que le meunier, son ami, était là. Faisant demi-tour, le petit homme se mit à courir, sortit de la maison et remonta le village. La route était déserte. Il tenait le couteau sanglant serré sur sa poitrine, à deux mains. Il arriva à sa maison, monta à la chambre de sa femme, sauta sur le lit, s'allongea, les bras ouverts à travers le lit, sur le cadavre de Zulma, et mourut.

Le vieux Goblot trépassa le lendemain, sans avoir repris connaissance.

Ce jour-là, je vis quatre morts dans le village...

J'acquis la preuve que la pauvre femme insultée par son amant, s'était empoisonnée.

Mandoux portait sur la bouche, comme un pétale de fleur qui y serait demeuré collé, comme un baiser, une tache de sang caillé reproduisant le dessin de la lame qui avait égorgé Florimond.

Entre les mâchoires du père Goblot, je retrouvai, réduite en une boulette, la feuille de la plainte écrite par le jeune homme. Le vieillard l'avait dû mâcher toute la nuit pour la faire disparaître. Mais il n'avait pu, ainsi qu'on le dit dans le village, « avaler le crime de son fils ».

Ce grand lâche s'était laissé tuer sans un geste de défense. En examinant son cadavre, je remar-

quai que la carotide primitive gauche était sectionnée à la hauteur de sa bifurcation, et rabattue vers la poitrine, aussi bien que si Mandoux l'avait patiemment disséquée.

C'est ainsi que le vieux marchand de fer de l'Esplanade lia, à sa bien-aimée morte, son lâche et traître amant.

FIN

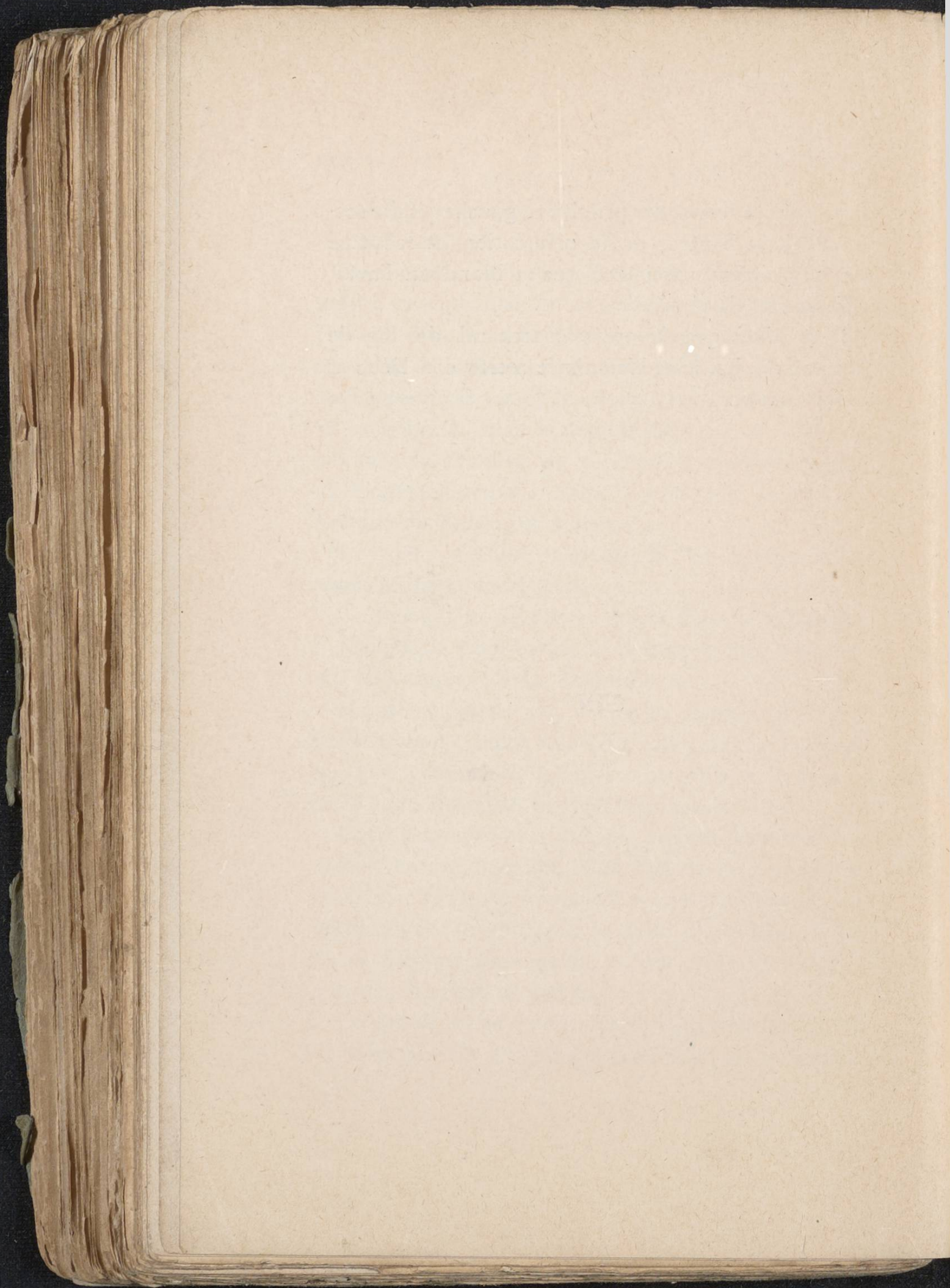


TABLE.

<i>Notice sur le D<sup>r</sup> Rose</i> . . . . .	9
<i>Sylvie au Jardin.</i> . . . . .	31
<i>Florence de Pêchant</i> . . . . .	43
<i>L'Homme juste</i> . . . . .	61
<i>Le Mariage aux Béquilles</i> . . . . .	99
<i>Le Vœu.</i> . . . . .	109
<i>Le Cas du D<sup>r</sup> Rose</i> . . . . .	133
<i>L'Amour et Françoise.</i> . . . . .	159
<i>Le Châte de Noces</i> . . . . .	207
<i>Les Revenants</i> . . . . .	239
<i>Les Amants d'Angélique</i> . . . . .	265
<i>Le Cœur de Mandoux.</i> . . . . .	285

---

